3e ANNÉE - No 351 15 fr. 1er MAI 1943

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

— CHRONIQUES —

nrf

5, RUE SÉBASTIEN-BOTTIN, PARIS-VIIe

TARIF DES ABONNEMENTS

France et Colonies : 6 mois	80 fr.
Étranger..	96 fr.
France et Colonies : 1 an	150 fr.
Étranger	180 fr.

Les demandes d'abonnement sont reçues ainsi qu'il est indiqué ci-après

Zone occupée : **La Nouvelle Revue Française,** 5, rue Sébastien-Bottin, Paris — Compte chèque postal : Paris 169-33.

Zone non occupée : **Messageries Hachette, Service de la Nouvelle Rev** Française, 12, rue Bellecordière, Lyon — Compte chèq postal : Lyon 218.

Toute demande de changement d'adresse doit nous parvenir avant le de chaque mois. Elle doit être accompagnée de la dernière bande et de somme de 2 francs en timbres.

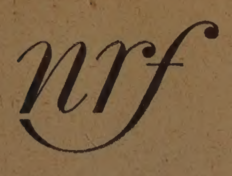
Le Rédacteur en Chef reçoit le lundi et le vendredi à partir de 17 heures.

La Revue n'est pas responsable des manuscrits qui lui sont adressés.

Les manuscrits accompagnés des timbres nécessaires pour les frais de poste s seuls retournés à leurs auteurs.

CAHIER de MAI

des Éditions de la



OUVRAGES PARUS DU 1er JANVIER 1943 au 31 MARS 1943

ROMANS - RÉCITS

an de Beucken : La Vie basse.. 32 »
oland Cailleux : Saint-Genès ou la Vie brève................ 45 »
obert Delavignette : La Paix nazaréenne................ 30 »
obert Desnos : Le Vin est tiré. 30 »
ndré Dhotel : Le Village pathétique.................... 38 »
rieu La Rochelle : L'Homme à Cheval..................... 33 »
erre Lafue : L'Arbre qui avait pris feu.................... 32 »
arl Rothe : Les Soldats de Plomb.................... 30 »
enri Thomas : Le Précepteur.. 24 »
menon : Le Fils Cardinaud... 28 »
— Le Petit Docteur... 48 »

POÉSIE

eschi : Bulles d'air........... 30 »
an Tardieu : Le Témoin invisible. (Collection « Métamorphoses ». 25 »

LITTÉRATURE

aul Claudel : Seigneur, apprenez-nous à prier................ 38 »
rieu La Rochelle : Chronique politique (1934-1942)........ 65 »
arcel Jouhandeau : Nouvelles Chroniques Maritales........ 35 »
aul Landormy : La Musique Française après Debussy..... 50 »
aul Valéry, de l'Académie Française : Tel quel II........... 60 »
. de Vigny : Lettres à Marie Dorval..................... 60 »

PHILOSOPHIE

Georges Bataille : L'Expérience intérieure. (Collection « Les Essais »)................... 37 »
Sœren Kierkegaard : Ou bien... ou bien..................... 90 »
Brice Parain : Recherches sur la Nature et les Fonctions du Langage...................... 65 »

HISTOIRE

Georges Dumézil : Servius et la Fortune. (Collection « Les Mythes Romains »).......... 42 »

COLLECTION CATHOLIQUE

Charles Péguy : Notre-Seigneur. 7 50

SCIENCES

Gilbert Ranson : La Vie des Huîtres. (Collection « Histoires Naturelles »)......... 45 »

LIVRES RELIÉS

Aragon : Le Crève-Cœur...... 100 »
Pierre Emmanuel : Orphiques.. 100 »
Jean Giono : Le Poids du Ciel... 350 »
Patrice de la Tour du Pin : Psaumes..................... 100 »
Montesquieu : Histoire véritable. 95 »
Rainer-Maria Rilke : Vergers... 100 »

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

Platon : Œuvres complètes (II). 230 »

OUVRAGES PARUS EN AVRIL 1943

MARCEL ACHARD : THÉATRE II : Colinette — Jean de la Lune — Voulez-vous jouer avec Moâ ?
Un volume in-16 double couronne 35

DOMINIQUE AURY : ANTHOLOGIE DE LA POÉSIE RELIGIEUSE FRANÇAISE.
Un volume in-8° soleil.................... 45

JEAN COCTEAU : RENAUD ET ARMIDE, tragédie.
3 exemplaires numérotés sur chine.................... 250
8 exemplaires numérotés sur hollande 150
50 exemplaires numérotés sur alfa 60
1.300 exemplaires numérotés sur châtaignier.................... 36

PAUL EYDOUX : L'HOMME ET LE SAHARA. (Collection « Géographie Humaine ».)
Un volume in-8° carré comportant 32 illustrations 70

HOFFMANN : LE CHAT MURR, roman, première traduction intégrale par Albert Béguin.
Un volume in-8° soleil.................... 45

VICTOR HUGO : ...LA BOUCHE D'OMBRE.
Poèmes choisis par Henri Parisot.
Préface de Léon-Paul Fargue.
Un volume in-16 double couronne 45

SIMENON : LA VÉRITÉ SUR BÉBÉ DONGE, roman.
Un volume in-16 double couronne 32

MONIER ET FERJAC : ZONGA, FLOX ET KAPOK LE TOUCAN
Un album relié, illustrations en 4 couleurs. (Collection « Livres pour Enfants ».).................... 90

Livres reliés :

DRIEU LA ROCHELLE : L'HOMME A CHEVAL, relié d'après la maquette de Paul Bonet.................... 110

HENRY DE MONTHERLANT : LES JEUNES FILLES, LE DÉMON DU BIEN, PITIÉ POUR LES FEMMES, LES LÉPREUSES, relié d'après la maquette de Paul Bonet.................... 325

A PARAITRE EN MAI

DOMINIQUE BREJON DE LAVERGNÉE : LES ROMANESQUES ou LE CŒUR ANACHRONIQUE, roman 33

MAURICE DAUMAS : ARAGO.................... 45

JEAN GIONO : L'EAU VIVE, nouvelles.................... 40

KARL HAMPE : LE HAUT MOYEN AGE 90

JEAN MECKERT : L'HOMME AU MARTEAU, roman.......... 33

JEAN-PAUL SARTRE : LES MOUCHES, théâtre.......... 22

Livres reliés :

DOMINIQUE AURY : L'ANTHOLOGIE DE LA POÉSIE RELIGIEUSE FRANÇAISE 150

JEAN-PAUL SARTRE : LES MOUCHES 100

LA NOUVELLE
REVUE FRANÇAISE

COMMENT FUT ÉCRITE *LA REINE MORTE*

Jean-Louis Vaudoyer a raconté comment, en octobre 1941, il me prêta trois volumes contenant des traductions d'anciennes pièces espagnoles, me suggérant d'en adapter une. Mais — modestie ou oubli ? — il n'a pas dit que, des quatorze pièces contenues dans ce recueil, et que je lus toutes, celle qui m'a servi de point de départ pour *la Reine morte* était précisément l'une des deux qu'il me signalait. Tant il avait bien flairé ce qui pouvait me convenir.

Il me sembla d'abord que dans ces trois tomes il n'y avait rien pour moi. Toute cette production dramatique du « siècle d'or » est peut-être un moment important de l'histoire du théâtre : superficielle et sans caractères, elle n'a pas d'importance humaine. Vaudoyer m'avait pointé sur *Aimer sans savoir qui*, de Lope de Vega, et *Régner après sa mort*, de Guevara. *Amar* me parut une pièce plutôt agréable, mais il n'y avait pas la moindre nécessité à ce que je m'insérasse sur elle. Quant à *Reinar*, voici la note par laquelle, le 10 octobre 1941, je résumai, pour moi-même, mon impression :

« *Reinar :* — Non. C'est une armature que je pourrais garder mais en changeant tout ce qu'il y a dedans, aussi bien les caractères que le dialogue. Or, ces situations sont on ne peut plus éloignées de ce que je puis nourrir de moi-même. Un roi qui tue la femme qui s'oppose à la bonne

constitution du royaume! Un prince devant sa femme morte! Et qu'il y ait si peu à prendre à Guevara; qu'il s'agisse, tout simplement, de substituer une création de moi à la sienne. »

J'ai la malheureuse habitude de me réveiller au milieu de la nuit, chaque nuit sans exception, et de rester alors un certain temps réveillé, ou quelques minutes, ou quelques heures. Réveillé dans la nuit qui suivit cette lecture, tout changea de forme. Comment chacun des personnages de *Reinar*, et chacune de ses situations, pouvaient-ils être branchés sur ma vie intérieure, de façon à en être irrigués? Comment les *placer*, de façon qu'il y eût prise? Comment les allumer à moi? Dans un court temps — pas plus d'une heure, je crois, — il se fit une large mutation et appropriation, semblables à celles que nous voyons se faire dans les films documentaires sur les sciences naturelles, quand nous est représentée en une minute telle croissance végétale qui dans la réalité s'accomplit en plusieurs semaines. Tout se mit à bouger. Chaque personnage et chaque situation de Guevara, qui étaient pour moi des choses mortes, vinrent se coller sur ma vie privée et s'en nourrir. Déjà je pouvais les appeler mes créations. Dans le silence de la nuit, je sentais affluer en elles le sang qui sortait de moi-même. L'infante devenait malade d'orgueil, parce que je fus ainsi en certaines périodes de ma jeunesse. Le roi, dont le caractère est à peine esquissé chez Guevara, prenait forme, pétri de moments de moi. Inès n'était plus une femme qui a un enfant, mais une femme qui en attend un, parce qu'il y avait là une matière humaine que des dames amies m'avaient rendue familière, etc... Enfin je pressentais que je pourrais dire un jour, de tout ce qu'il y aurait dans cette œuvre, le mot du roi Ferrante : « Je connais tout cela », ou encore, reprenant ce que je disais jadis d'*Aux Fontaines du désir* : « Tout cela a été crié. » Bref, *la Reine morte* rentrait dans la règle qui gouverne toutes mes œuvres, auxquelles j'applique le mot de Gœthe sur les

siennes : qu'elles ne sont jamais, l'une ou l'autre, que des fragments de ses mémoires.

Dès lors (à condition de refaire entièrement la pièce espagnole, en ne conservant que quelques éléments de son armature), je pus annoncer à Vaudoyer que j'écrirais *la Reine morte.* Puis je n'y pensai plus, assuré qu'à l'heure choisie je ferais de cette œuvre ce que je voudrais.

En mai 1942, je me donnai cinq semaines pour écrire la pièce. J'allai à Grasse et m'enfournai dans ce travail. Je voulais que tout fût fini à telle date, parce que, s'il y a de certaines œuvres romanesques sur lesquelles il n'est pas mauvais de s'endormir un peu en les écrivant, sur une œuvre théâtrale il ne faut pas dormir du tout. Ce fut alors une cuisine vraiment infernale; mettons une alchimie : mot plus noble. De nouveau, le rapprochement s'impose, avec la vie monstrueuse des plantes, telle que nous la voyons dans les documentaires. Grouillement, éclosions saugrenues, accouplements hybrides, métamorphoses extravagantes : si le monde pouvait se douter de quoi et comment est faite une œuvre!

Mais qui donc verse en lui ce qu'il reverse en nous?

se demande Hugo, de Palestrina, je crois. Oui, qui donc? et quoi donc? Ah! si le monde savait! (1) Dans l'état de création où j'étais, tout ce qui tombait sur moi fleurissait incontinent. Mon sujet attirait, polarisait, pompait tout, et le fécondait. Là dedans je fourrais tout, comme Cellini jette son argenterie, et tout objet de métal qui se trouve sous sa main, dans le métal en fusion qui va devenir le *Persée :* un fait divers lu dans le journal, un souvenir de lecture, des paroles qui venaient de m'être dites étaient « réemployés » sur-le-champ : le Hasard lui aussi est une Muse.

Et c'est ici qu'il faut toucher un mot de cette particu-

(1) « Toute œuvre est faite d'aveux cachés, de calculs, de calembours hautains, d'étranges devinettes. Le monde officiel tomberait à la renverse s'il découvrait ce que dissimulent un Léonard ou un Watteau, pour ne citer que deux cachottiers connus. » (Cocteau.)

larité si importante de la vie créatrice : *l'unité de l'émotion.* Stendhal a écrit de Michel-Ange qu'il allait voir le Colisée quand il travaillait à Saint-Pierre : « Tel est l'empire de la beauté sublime : un cirque donne des idées pour une église. » Pareillement je dirai : « La colère que vous éprouvez ressort dans votre art en cris de tendresse; la douleur en cris de plaisir; peu importe de quelle espèce est votre émotion, il suffit que vous soyez ému. » Aussi — mon art étant un art pathétique — ai-je toujours béni tout ce qui dans ma vie m'a échauffé, assuré que du métal bouillonnant je pourrais faire ce que bon me semblerait; l'essentiel était qu'il y eût bouillonnement. De ce phénomène donnerai-je un exemple? En 1929, j'écrivais — de sang-froid, et un peu trop — *Pasiphaé.* Là-dessus un de mes amis, vieil écrivain, et fort honoré, à deux jours de distance me pose deux lapins. J'entre en fureur; le dépit de l'amour-propre blessé insinue son feu dans les cris de l'héroïne fabuleuse, qui sont des cris de désir, d'horreur, de douleur, tous sentiments sans rapport ni sans proportion avec l'amour-propre blessé. De même une partie du pathétique de *la Reine morte*, et notamment toute l'expression « maternelle » d'Inès, sont nées de situations ou d'incidents aussi éloignés du sujet que *Pasiphaé* put l'être des lapins de mon vieux confrère. Je le répète, le public serait effaré s'il savait dans quelle marmite de sorcière a bouilli une œuvre littéraire avant de lui être présentée. (A l'effarement du public s'il savait comment est fabriquée une œuvre correspondrait l'effarement de l'auteur s'il savait comment son œuvre est comprise par le public. Mais vive le malentendu !)

Je travaillais dans la campagne de Grasse, aussi ennuyeuse que l'est toute campagne. (J'ai des idées naïves sur le bienfait de « prendre l'air » le plus possible. Dieu sait à quel point j'ai pu œuvrer contre moi-même en m'entêtant à écrire *dehors* la plupart de mes ouvrages; et je suis convaincu que *la Reine morte*, notamment, eût été quelque chose de plus trapu si je l'avais écrite dans une chambre;

sans parler du temps perdu; ce qui a été bouclé en cinq semaines l'eût été en trois.) Pourtant, même assis le cul en terre, parmi les épouvantables délices de la *res rustica*, je veux dire le soleil qui vous aveugle, le vent qui surexcite vos feuillets, les mouches, les vers de terre, les fourmis, les toiles d'araignée, les tessons de bouteille et les étrons, je connaissais ces moments extraordinaires, quand le sang aux joues, l'accélération des battements du cœur, le frisson dans le dos, etc... communiquent à l'artiste la sensation d'un état sacré. Ces phénomènes, et la facilité inouïe de la création romanesque (surtout de la création dramatique, dont la facilité et la rapidité me paraissent *monstrueuses*), nous donnent alors l'illusion du miracle, mais ce n'est bien qu'une illusion : car l'œuvre a été longuement portée, et cette transe n'est que la crise de dénouement d'un travail interne, insensible et sporadique, qui dure peut-être depuis des années. Les jours qui suivirent celui où je composai la mort de Ferrante, je ne pouvais relire ce passage sans que les larmes me vinssent aux yeux. Bravo! Où irions-nous, grand Dieu, si les créateurs romanesques ne mettaient pas une petite pointe d'hystérie dans leur affaire! Ces larmes m'ont été rendues, du moins en quelque sorte, par le public de la Comédie-Française : dans la salle, transformée chaque soir par l'hiver en une vaste salle d'hôpital, les mouchoirs tirés des spectateurs coryzateux et sans gêne permettaient à l'auteur et aux acteurs de croire que Margot avait pleuré.

C'est à Grasse aussi que naquirent et se développèrent, entièrement constitués et viables d'un seul coup, mais cette fois en quelques minutes d'insomnie (entendons-nous : d'insomnie lucide, et non de demi-rêve, car je n'ai jamais eu l'honneur d'avoir des états seconds), les personnages d'Egas Coelho et du petit page Dino del Moro, inexistants pour moi jusqu'alors, et désormais si importants : le premier n'est qu'à peine dans Guevara, le second n'y est pas du tout. L'invention proprement dite de la pièce était

faite, d'ailleurs, presque en entier, durant ces insomnies au fort de la nuit; c'était l'heure profonde des grandes germinations.

La pièce fut terminée avec quelques jours d'avance sur mon horaire. De toute cette poussière de petits faits et de petites phrases qui m'avaient été fournis par l'extérieur, je pouvais dire : « J'ai pris la poussière des autres et je m'en suis doré. » Mais de la pièce de Guevara je ne pouvais que penser ce que m'écrivit plus tard Marcel Arland : « Tout ce qui compte dans *la Reine morte* est de vous. » Il me semble aujourd'hui que cette *Reine morte* est — avec *les Olympiques* — celui de mes ouvrages auquel je suis le plus attaché. Et toutefois, comment n'en vouloir pas un peu à quelque chose qui est presque vous-même, et qui existera encore, quand, vous, vous n'existerez plus ?

Maintenant, dans les mêmes lieux où fut écrite *la Reine morte*, une autre œuvre pointe, se gonfle et commence de rouler, comme une lame naît au même point où naquit la lame précédente, et la remplace sur la surface de la mer.

HENRY DE MONTHERLANT.

QUATRE POÈMES

I

ME REMIRANT A LA FRAICHE FONTAINE

Me remirant à la fraîche fontaine
Où je m'y vis plus belle que le jour,
Près du château l'avril sans châtelaine,
Les peupliers chantaient au vent d'amour.

« Parlez-moi donc, ô page, mon beau page
De ce bon roi, soldat infortuné
Qui fut sept ans captif au bord du Tage
Dans un donjon, de tous abandonné »...

Plus blond que blé, plus que fille de France,
Tel il était le page tant amé
Siècles passés d'aurores, de souffrance
Quand refleurit le joli mois de mai.

Quand reverdit ma plaine tourangelle,
Je vous revois aux balcons, aux meneaux,
J'entends Merlin, j'entends la fée Urgèle,
Les Gobelins font rouler des cerneaux.

Près de moi dans mon âtre tourangelle
Le chien, le chat, le lutin font beau jeu.
Même la nuit sous la lune nouvelle
Rit un follet qui me prend à son feu.

Sonnez clairons d'or fin de la mémoire :
Sous vos soleils les temps sont abolis,
La demoiselle, haute, en robe de moire
Vient se couler quelquefois dans mon lit.

Les vrais amours sont les amours des mortes
Ah ! réchauffer ton ombre au cœur glacé.
Allez-vous-en, vivants, fermez les portes
Et laissez-moi me saoûler du passé.

II

ÉTAPES ET AUTRES

Au crépuscule, sans bruit,
Battent les chauves-souris,
L'escopette en bandoulière
Le brigand siffle et s'en va.

Chacun dans sa chacunière
Car chacun sait où s'en va,
Sur son âne la meunière,
Sur son nuage, Jéhovah.

Amour, ô terre première
Où jamais tu n'abordas
Par délice ? Par scrupule ?
Réponds, Épaminondas !

Le loisir semait nos pas
Dans les champs de renoncules.
Franc comme âne qui recule
Ton sourire parlait bas,

Ton sourire que brisas
Dans le fracas des enclumes,
Ô ma belle Tartifume
O ma paillasse à soldats.

Toi qui n'étais vraiment sage
Que quand je lisais ta main
Aux portes d'un vieux village
Disparu sans lendemain.

Les guerriers buvaient aux pompes
Sous le ciel incarnadin.
Un Dieu sonnait de la trompe
Et nous repartions soudain

En file. Enfile la route
Qui jamais ne mène à rien,
Où sonnent les pas du doute
Du sommeil nécromancien.

III

PROVINCES

Les dieux de bois sur les cités
Ouvrent des ailes vermoulues.
Je porte en moi de longs soirs gris
Brouillés de province et d'ennui.

Loin de la ville des luthiers
Bragards et valétudinaires,
J'erre à travers mon vieux Poitiers
Bossué comme une taupinière.
Maisons étales de sommeil
Et cathédrales englouties,
Sous les vagues longues du temps.
Toute cette mélancolie
S'enfle comme un beau soir de fête,
Éclaire une rose parfaite
A l'ombre lasse d'un clocher.
Je porte aussi le lion des Flandres
Martelé de coups de soleil
Et le haut beffroi nonpareil
Où tournent sans fin les corneilles.
Je porte en moi des cris d'oiseaux,
Je porte en moi des vols de cloches,
Et les perles des carillons,
Et des frairies et des ducasses,
Et des assemblées d'accueillage.
Je porte en moi de clairs villages,
D'autres aux murs poreux de lave,
Des cortèges de mariages,
De longs enterrements sans fin.
Je porte en moi ma propre fin
Et mon silence, et mon courage...

IV

LA MAIN

Araignée jouisseuse, ô main
Main qui peux tout prendre,
Main de soie, de parchemin,
Main rugueuse, dure ou tendre,

Main crispée pour la possession
Des étoiles, du vent, du monde
Ou large ouverte pour le don
D'une charité sans seconde,

Sans égale dans l'abandon.
Main flamboyante à l'horizon,
Posée sur des pays sans nom
Sur le sein des collines rondes,

Mains étreignant la bêche à fer,
La truelle ou la pelle à manche,
Sarcleuses des jardins d'enfer
Des routes roses du Dimanche,
Mains éclatées à ciel ouvert,

Mains, oiseaux posés dans les branches,
Mains saluant les filles blanches,
Reposant sur de fortes hanches
« Tout le long du chemin de fer... »

Je m'initie, soldats, à la chiromancie
Pour charmer cette guerre aveuglée de loisirs.
Je lisais dans les mains autour de la fontaine
Cependant que tintaient les carillons du soir.

Mains rouges, crevassées, des laveuses de laine,
Le paquet s'égouttait sur le bord du trottoir...
Et je faisais naître l'espoir
Dans ces cœurs à la marjolaine,

Pour les princes charmants annoncés par l'étoile,
Par ces couteaux en croix saignant au creux des paumes.
C'est le timide chant de l'espérance humaine
Qui sans trêve, sans fin, revient bercer les hommes.

Nous sommes, oui, ce que nous sommes.

Nous sommes deux enfants perdus
Gémissant comme un bruit d'abeilles.
Que nos mains se joignent et s'aiment
Moins malhabiles que nos cœurs
Trop lourds, ô cœurs à marjolaine.

« Mont de Vénus, mont de la Lune
Où siège l'imagination.
Mont d'Apollon, mont de Mercure
D'où part la ligne d'intuition,

Ligne de vie, ligne de tête,
Ligne de cœur où dorment mes amours... »
Mais le destin, l'illusoire s'arrête,
Voici qu'au cœur des roses a battu le tambour

Mains qui bouclez les sacs, empoignez le fusil,
Mains de la défensive, offense, et l'offensive,
Mains délirantes. Mort en la forêt des nuits,
Mains retournées aux terres où tout arrive.

Mais d'autres mains prieront sur votre sacrifice,
D'autres mains caresseront vos jeunes veuves,
Et d'autres mains ceindront vos couronnes d'épines
(Car les douleurs sont toujours neuves)

Pendant que pourriront vos corps et vos massacres,
Que votre cœur s'effondrera dans vos poitrines,
Pendant que, fatiguées de l'humain simulacre
Vos âmes descendront le cours des fleuves...

MAURICE FOMBEURE.

HÉRACLÈS A OLYMPIE

Olympie est le point où Héraclès paraît, dans son éclatante nudité, le héros dorien, la figure centrale, comme dans un fronton, de la conquête dorienne et de l'idéal dorien. La lutte d'Héraclès et d'Augias, venue sans doute après la légende des écuries, symbolise les batailles des conquérants doriens et des Achéens. Mais Olympie, carrefour de rencontres et de paix, lieu et lien fédérateur de la Grèce, n'offre pas à ses pèlerins et à ses combattants le souvenir d'une lutte de races. Les deux races, les deux couches helléniques s'y superposent pacifiquement.

L'Héraclès dorien trouve à Olympie l'autel ou le tombeau du roi achéen Pélops, le héros éponyme du Péloponèse, qui y avait déjà institué des jeux en l'honneur de la victoire sportive à laquelle il devait sa fortune. C'est le tertre du Pélopion, entouré d'un mur qui nous l'a conservé en partie, et sur lequel on évoque aujourd'hui, avec Pindare, l'aventure du fils de Tantale.

Pindare célèbre dans la première *Olympique* Hiéron, roi de Syracuse, dont le cheval Phérénicos a remporté la victoire. Mais, plutôt que de ce cheval et de ce roi siciliens, l'éclat religieux de l'ode pindarique s'accommode du souvenir des chevaux historiques de Pélops, premier vainqueur olympique à la course de chars.

Le religieux thébain se refuse à reproduire l'horrible légende qui faisait tuer ce fils de Tantale par son père, afin que, servi aux dieux dans un festin, il éprouvât leur

clairvoyance : seule, Déméter, absorbée par la pensée de sa fille perdue, aurait mangé une épaule, que les dieux, ressuscitant le jeune homme, remplacèrent par une épaule d'ivoire, cependant qu'ils jetaient dans le Tartare, en le punissant d'un supplice raffiné, le père impie et dénaturé. Pindare (dont nous n'avons que quelques vers d'amour, adressés à un jeune garçon) estime plus honorable pour les dieux la version d'après laquelle, Tantale leur ayant offert un banquet sur le sommet du mont Sipyle, Poséidon tomba amoureux de son fils Pélops, et, quand on se leva de table, l'emporta sur un char d'or dans l'Olympe, où Zeus, peu après, suivant l'exemple paternel, se fit apporter Ganymède par son aigle. Mais la faveur de Ganymède chez les Olympiens fut plus durable que celle de Pélops. Un immortel lui ayant enlevé son fils, dans les conditions les moins honorables, Tantale se crut autorisé à dérober aux dieux le nectar et l'ambroisie, pour les servir à ses banquets. Comme la communication du feu par Prométhée, cela passa pour impiété et fut puni aux Enfers par le supplice de la faim et de la soif. Les dieux firent alors comprendre à Poséidon qu'on ne pouvait garder dans l'Olympe un garçon à qui sa famille donnait de si dangereux exemples. Tel père, tel fils : servant d'échanson, s'il venait à trafiquer du nectar? C'est pourquoi, dit Pindare, les dieux renvoyèrent ce fils dans la race misérable des mortels.

Quand il fut d'âge à se marier, Pélops se mit sur les rangs pour obtenir Hippodamie, la fille du roi de Pise, Œnomaos, qui imposait aux prétendants la condition de le vaincre à la course de chars : sinon, il les tuait.

« Il alla, dit Pindare, sur les bords de la mer écumante. Seul dans la nuit, il appela le dieu au trident qui fait gronder l'abîme, et Poséidon parut devant lui : « Si les doux » présents de Cypris, lui dit-il, te furent chers, enchaîne » la lance d'airain d'Œnomaos, conduis-moi à Élis sur ton » char le plus rapide, et fais-moi vaincre! car il a déjà tué

» treize des prétendants, et voilà comme il diffère toujours » le mariage de sa fille. Un grand risque ne veut pas d'un » homme sans courage. Puisqu'il faut mourir, pourquoi » s'appesantir dans l'ombre par une vieillesse sans gloire, » et sevrée de tout le beau de la vie? Mais j'affronterai » ce combat : à toi d'en assurer l'heureuse fortune. » Il dit, et ses paroles ne furent pas vaines. Le dieu, voulant l'honorer, lui donna un char d'or et des chevaux aux ailes infatigables. Il triompha d'Œnomaos et la vierge entra dans son lit. Il eut d'elle six fils, six princes aux vertus puissantes. Maintenant le voici dans ses fêtes où coule le sang des victimes, il demeure sur les bords de l'Alphée près de l'autel où se succèdent les étrangers. Par les arènes d'Olympie éclate partout la gloire de Pélops : la vitesse et l'endurance y trouvent des juges; et le vainqueur remporte de ses jeux et conserve toute sa vie une félicité qui est un miel. »

Pindare, poète olympique, a soin d'élaguer de la légende les épisodes qui mettaient en doute la loyauté de la course. Pélops corrompant Myrtilos, cocher d'Œnomaos, pour qu'il fasse courir son char avec une roue mal attachée, ou bien ensorcelant les chevaux par un maléfice. Car l'exemple serait mauvais pour les concurrents : seule la faveur des dieux, même et surtout si elle est accordée à la beauté et à l'amour, forme un moyen de pression légitime sur la destinée.

Le concours de chars entre Pélops et Œnomaos avait été le premier concours olympique. Il était naturel qu'il figurât au fronton principal du temple de Zeus. Zeus au milieu, Œnomaos à sa droite, et Pélops à sa gauche, tous trois debout. Derrière Œnomaos, sa femme, Stéropée ; derrière Pélops, Hippodamie, puis les deux chars — et la partie basse qui va vers l'angle remplie d'abord par des serviteurs accroupis ou agenouillés —, puis, dans l'angle même, les figures couchées des deux rivières olympiennes l'Alphée et le Kladéos.

A la mort de Pélops, comme à la mort des héros homériques, des combats et des jeux se livrent, pour l'honorer, autour de son tombeau. Il est même probable que ce tertre du Pélopion, des sacrifices humains l'ont inauguré. A l'âge classique, les éphèbes lacédémoniens venaient, comme à l'autel d'Artémis Orthia, s'y faire fouetter jusqu'au sang pour plaire à quelques divinités cruelles qui avaient d'abord exigé davantage. Et Pélops lui-même — Isaac païen — passait pour avoir été sacrifié et servi au repas des dieux Cette Olympie d'avant Héraclès est plus ou moins une Olympe de brutalité et de sang. Ajoutons la fraude à laquelle on prétend qu'est due la victoire de Pélops. Quand le purificateur de Lerne et de Stymphale, le nettoyeur des écuries d'Élis, le héros dorien, y arrive, c'est le vent du nord qui l'humanise et l'assainit.

Pélops peut passer pour l'initiateur des concours de l'Hippodrome, dont aujourd'hui nous ne voyons rien, parce que l'Alphée l'a complètement détruit. La borne que contournaient les attelages marquait l'endroit même où s'étaient emportés les chevaux d'Œnomaos, et elle demeurait dangereuse, car un démon nommé Taraxippos, et qui continuait à effrayer les chevaux, l'habitait. Mais les vainqueurs proclamés à l'Hippodrome n'étaient pas ceux à qui Taraxippos risquait de faire rompre les os. On appelait ici vainqueurs, et les poètes chantaient les propriétaires des chars, c'est-à-dire simplement les hommes riches, qui payaient des cochers à eux comme Pélops avait payé celui d'Œnomaos. La vraie Olympie, celle où l'on était vainqueur par son propre corps, et parce qu'on l'avait emporté soi-même, nu, et aux yeux de cinquante mille Grecs, l'Olympie vraiment héracléenne, elle n'est pas à l'Hippodrome, mais au Stade, mesuré par Héraclès, qui lui donne six cents fois la longueur de son pied.

***

Le Stade d'Olympie attend toujours l'Évergète qui déblaierait entièrement la piste, referait les gradins de terre et de gazon, et le rendrait aux jeux abolis depuis l'an 893 avant J.-C. Jusqu'ici, on n'a mis au jour que les deux extrémités de la piste, celle de départ, ligne de pierres blanches, percées de trous pour les poteaux entre lesquels étaient placés les coureurs, et celle d'arrivée qui est pareille. Là concouraient les athlètes, dont Héraclès fut, le premier, vainqueur de tous les jeux, sans concurrent, dit Diodore, parce que nul n'osa se mesurer avec lui. C'est lui qui trace l'Altis, qui consacre les jeux à Zeus son père, et qui obtient et propose pour prix les couronnes de l'olivier sacré.

Les jeux institués par Héraclès ont lieu tous les quatre ans, à la pleine lune du milieu de l'été, généralement au mois d'août. Alors la trêve sacrée est proclamée, suspendant les hostilités dans toute la Grèce; les concurrents se rendent à Élis, deux ou trois mois à l'avance, pendant lesquels ils s'entraînent au gymnase, sous la direction des Hellénodices, soit deux à dix Éléens, qui conservent l'administration des jeux.

Quatre semaines avant les jeux, Hellénodices, concurrents, entraîneurs, parents, amis, Éléens, chevaux avec leurs chars et leur personnel, formaient un long cortège, qui d'Élis se rendait à Olympie par la Voie Sacrée, longue de trois cents stades. Les athlètes et les chevaux s'entraînent désormais au gymnase et sur le terrain olympiens.

Le premier jour des fêtes, dixième de la lune, les athlètes prêtent un serment de loyauté sur un sanglier immolé devant l'autel de Zeus Horkios, qui brandissait une foudre dans chaque main. Le lendemain, les jeux commençaient dès le lever du soleil. Les spectateurs avaient occupé leur place une partie de la nuit, il y en avait pour cinq jours.

Tels qu'ils avaient été établis par Héraclès, les jeux

comportaient six épreuves : le stade, la lutte, le pugilat, la course des chars, le lancement du javelot, le lancement du disque. Ensuite il y en eut dix : le parcours du stade, le double parcours du stade, la course avec l'armure, la lutte, le pugilat, le pancrace, le pentathle (composé de cinq épreuves : saut en longueur, lancement du disque, du javelot, course, lutte), la course des chars à quatre chevaux, la course des chevaux montés. A ces dix épreuves pour les hommes, il faut en ajouter trois pour les enfants : stade, lutte, pugilat.

On concourait par équipes tirées au sort et par éliminatoires. Les athlètes étaient complètement nus, les entraîneurs aussi. On reconnaît là les habitudes des Lacédémoniens, et aussi en ceci, que les femmes mariées étaient exclues du spectacle, les filles non.

La première journée des jeux est consacrée au stade, c'est-à-dire à la course simple de vitesse, qui, pour la première fois à partir du moment où l'on commença à tenir registre des vainqueurs olympiques, fut gagnée par Corœbos, en 776. C'était le derby humain, l'épreuve principale, celle qui procurait le plus de gloire, celle dont le vainqueur désignait par son nom l'Olympiade grecque, comme les noms des consuls désignaient l'année romaine. Pendant les trois jours suivants, continuaient au stade les concours d'hommes et d'enfants. Les jeux du stade étaient terminés par la course d'hoplites, soit sous l'armure complète, soit sous le bouclier. Une procession conduisait les vainqueurs à l'autel de Zeus. Le sixième jour, quinzième de la lune, les spectateurs, dont il pouvait tenir cinquante mille dans chacune des deux enceintes, se rendaient à l'Hippodrome pour les courses de chevaux et de chars. Le premier concours de l'Hippodrome était celui des quadriges attelés. Ils devaient parcourir douze fois un ovale de six stades, ce qui faisait trois lieues et demie, avec vingt-trois virages difficiles aux bornes, ce qui rendait les accidents nombreux. Le conducteur était debout. De l'un d'eux

nous avons conservé le portrait, les rênes en main, c'est l'Aurige de Delphes. L'épreuve suivante fut, pendant treize Olympiades, au cinquième siècle, le concours de chars attelés de deux mules, avec le conducteur assis. Cette course avait été introduite pour plaire aux Siciliens, grands éleveurs de mules, et les plus riches des Hellènes, les Américains du monde grec. On la supprima à la fin du cinquième siècle pour lui substituer la course de chars attelés de deux chevaux, qui comportait huit tours. Au quatrième siècle s'ajoutèrent à ces courses celle des quadriges de poulains, et au troisième siècle, celle des chars attelés de deux poulains. Les jeux hippiques se terminaient par une course de pure vitesse, celle des chevaux montés, sur six stades, douze cents mètres environ. Le cheval dont le cavalier tombait gagnait tout de même la course s'il arrivait premier. Ce fut le cas de la jument Aura, de l'écurie Pheidolos de Corinthe. La procession des vainqueurs de l'Hippodrome, avec les chars et les chevaux, finissait les jeux.

Le lendemain, fête de clôture. Procession générale, autels de Zeus et des autres dieux fumant de continuels sacrifices, Pélops, Héraclès, honorés, banquet officiel des vainqueurs au Prytanée, réjouissances, libéralités des riches propriétaires dont les chevaux ont triomphé. Aucun ne dépassa en magnificence Alcibiade, qui, en 416, ayant remporté tous les premiers prix à la course des chars, offrit un banquet aux cinquante mille Hellènes présents aux jeux. Lesbos fournit le vin. Euripide célébra ces victoires dans une ode pindarique. Plus d'un Athénien vit à travers les fumées du vin de Lesbos, ce soir, la grande Némésis de Rhamnonte, couronnée de pommes, sombre, patiente, et qui attendait son tour.

Mais les vrais vainqueurs héracléens restaient ceux du stade. Ils n'emportaient que leur couronne d'olivier. A cette couronne s'ajoutaient des récompenses plus substantielles, conférées par leur ville natale, qui abattait quelque-

fois un pan de ses murailles pour une rentrée triomphale. S'ils étaient sages, exempts d'envie, ce qui pouvait arriver, ils connaissaient ce long âge doré et doux comme le miel, dont parle Pindare. Les honneurs de leur vie étaient suivis des honneurs posthumes rendus à leur statue, qu'ils avaient le droit de faire placer dans l'enceinte sacrée. Et à la statue de bronze s'ajoutait celle de musique, les odes triomphales de Simonide, de Bacchylide, et de Pindare, cantates exécutées souvent par un chœur éclatant et nombreux : celles-ci se rapprochaient certainement plus de la *Symphonie avec chœurs* que de l'*Ode à Michel de l'Hospital.* Héraclès, instituteur des jeux, y reçoit son tribut de louanges, et les tableaux de sa vie courent le long du temple pindarique comme des métopes sous le soleil.

ALBERT THIBAUDET.

DES BOUTS DE CHANSON

ROI DU DÉSERT

à Sylvia Beach.

Tranquille et nu sous l'arbre vert
une couronne de silence
ceignait mon front dans le désert,
c'était le temps de l'innocence.

L'arbre était beau comme une lampe
et l'ouvrage de mes veillées
était d'écrire les plus lentes
et les plus belles des pensées

sur le sable, et le jour penchait
au-dessus son visage chaud,
mystérieux et satisfait,
père des ombres et des eaux.

Tout un été, sous l'arbre vert,
je fus roi, soleil, tu m'as vu,
dicter ma loi sous l'arbre vert
à des enfants graves et nus.

LE DÉFUNT

Il voulait avoir son lit
sous les marronniers fleuris,
ce défunt sur qui l'infirmière
projette une vive lumière;

il voulait être sur la tour
où sa douleur, comme un turban,
serait défaite par le vent
qui tourbillonne au point du jour;

dans les forêts de son pays,
l'aube est toujours un peu glacée,
le premier dans la maisonnée,
il ouvrait le volet fleuri;

la paume tiède du ciel bleu
pressait les cimes arrondies,
l'eau reluisait dans les prairies,
il suffisait d'ouvrir les yeux
pour être roi de la féerie...

Quel guet-apens mystérieux
l'a fait tomber dans ce cachot ?

il a passé sans dire un mot.

AVRIL

Je songe, je perds
mon peu de raison,
je vois le désert
au fond des maisons;

le printemps revient,
qu'est-ce que j'attends ?
on ne cueille rien
aux vignes du temps,

— rien, mais sous l'azur
dorment mes images,
des frissons d'air pur,
de tendres feuillages.

Rayons hésitants,
nuage des jours,
que me veut le temps ?
j'ai d'autres séjours.

ÈRE PREMIÈRE

« Observe ce qui bouge et germe
dans cette flaque où le vulgaire
n'apercevrait qu'un peu d'eau terne »,

disait mon père.
Ça m'embêtait de l'écouter,
mais comment faire ?

Il avait à cette époque un chapeau de paille claire,
il me prenait sur son dos,
puis il est mort à la guerre.

Je ne saurai jamais ce qu'en pensait ma mère.

SONNET DU CHAT

Le chat lutte avec une abeille
autour de sa fourrure,
je vois l'azur et ses merveilles,
un arbre, une mâture;

la mer apporte à mon oreille
le bruit des aventures
que nous vivrons si tu t'éveilles,
témérité future.

Je me consacre aux vertes îles
favorables au sage
qui sait trouver un lieu tranquille

entre palme et rivage.
Le chat s'en va, brillant et beau,
pour guetter les oiseaux.

HENRI THOMAS.

DES LETTRES ANTIQUES ET DE LA FORMATION DU BACHELIER

Depuis qu'il y a des civilisations et des langues qui se succèdent, qui, par conséquent, « s'expliquent » plus ou moins les unes par les autres, le problème, incessamment renouvelé, de la formation des jeunes s'ordonne inévitablement autour de la question : Dans quelle mesure et comment convient-il d'initier l'adolescence à la part du passé dans l'élaboration du présent, et, par là même, du proche avenir ?

Ceux qui, comme Sieyès, ont, de propos délibéré, *tenu* à ignorer l'histoire n'ont pas manqué de connaître la déception. Les conceptions abstraites sont une mauvaise base pour les constructions politiques. Ce n'est jamais impunément que l'on perd de vue en ce qu'ils conservent d'à jamais inexorable soit le lien de causalité reliant les uns aux autres, d'une chaîne continue, tous les phénomènes quels qu'ils soient, soit la nature essentielle et profonde de l'être humain. La *raison* comme l'*expérience* ont donc à revendiquer ici leur part légitime.

Quant à la « *table rase* » de Descartes ou de Leibniz, système qui subordonnerait tout, en principe, à ce que nous pourrions « *connaître évidemment pour être vrai* », il est à craindre que ce ne soit, au fond, qu'une mauvaise plaisanterie de mathématiciens. Qu'en géométrie, comme en algèbre, l'on puisse, sans inconvénient majeur, repartir aisément de *zéro* se passe de démonstration, puisque, de

quelques axiomes une fois posés tout le reste s'ensuit. Mais, sur le plan historique et humain, il n'en va nullement de même. Car, ici, prétendre faire « table rase » de tout le passé ne saurait guère conduire qu'à l'erreur. Nulle réalité, nul problème, nulle humanité ne saurait s'accommoder de vues pauvres et courtes. Philosophiquement comme historiquement, rien n'est plus injuste. Ne pas daigner se rendre compte du passé, c'est se condamner d'office à ne rien voir, ni comprendre. Sans les morts, que seraient les vivants ? Il est donc impossible de raisonner comme si le genre humain finissait et commençait à chaque instant, toute communication cessante entre ce qui précède et ce qui suit. Les générations, comme les classes sociales, forment une séquence continue, indissoluble. Elles s'entrepénètrent et se confondent sous trop de rapports. Prétendre méconnaître ou ignorer cette cohésion naturelle, c'est nier la réalité, le bon sens, l'être humain. Simple transposition, en somme, de la parole, si vraie, de Pascal sous une forme à peine différente : la réalité demeure toujours plus ancienne que toutes les opinions qu'on en a eues.

*
* *

Quelques faits capitaux sont, pourtant, intervenus, depuis Descartes et Pascal. Faits qui, dans une mesure très importante, ont contribué à modifier profondément jusqu'aux données du problème. Faits auxquels, à notre avis du moins, l'on ne semble point avoir accordé l'attention sérieuse qu'ils méritent.

Les uns relèvent de la transmutation subie par l'idée même de *classicisme*.

Les autres procèdent en droite dérivation du concept tout direct et de vérification continue que représente aujourd'hui *la technique*, avec tout l'arrière-fond d'observation scientifique permanente des réalités matérielles qu'elle postule.

Examinons donc ces aspects, l'un après l'autre.

***

La transmutation dont le *classicisme* a fait l'objet résulte d'une évolution nullement *nécessaire*, inévitable cependant, de notre savoir philologique. La conception traditionnelle que s'en était faite l'Occident tout entier, depuis l'Empire romain jusqu'à notre Second Empire, s'ajuste, en effet, de moins en moins aux horizons nouveaux. En deux articles, parus ici-même, en juin 1941 et en décembre 1942, nous avons tenté, sur le plan historico-religieux, puis sur le plan archéologico-linguistique, d'en définir en très bref l'étonnante métamorphose.

A ces raisons s'ajoutent des réalités relativement modernes dont il nous semble utile de dire au moins quelques mots. Elles ont trait à l'*histoire du travail philologique*. Car les conditions mêmes de ce travail ont été bouleversées à dater du XVIIIe siècle.

Dans la cassure intervenue au XIVe-XVIe siècle entre les traditions scolaires gréco-latines et nos conceptions contemporaines, *Renaissance* et *Réforme* ont, comme l'on sait, une majeure part. La première fait de la connaissance *historique* et *philologique* la base même des sciences de l'esprit humain; s'applique avec frénésie à retrouver le passé; à exhumer les textes; à les déchiffrer; à les publier; à les traduire. La seconde représente, à tout prendre, plus particulièrement la réaction propre du germanisme devant ce *savoir* nouveau dont il mesure aussitôt, avec sa vigueur et son sérieux pratique habituels, les promesses fécondes.

Cette constatation s'accompagne, toutefois, chez lui, d'observations et de déductions dont les secteurs plus méridionaux et plus occidentaux de l'Europe, héritiers et continuateurs plus directs des cultures gréco-latines, ne se sont guère avisés jusque-là. Aussi n'y apporte-t-on point dans les investigations, si rajeunies soient-elles, cet esprit plus libre et ces yeux plus neufs caractérisant alors une science

germanique née plus tard, issue elle-même d'une tradition ethnique et culturelle assez différente; science qui, alors, n'a pas encore repris pour son propre compte l'étude directe des textes et des faits.

Jusque-là les études classiques n'avaient, en effet, guère prospéré que sur les domaines mêmes où les cultures grecques et latines avaient fleuri. A dater des XVe-XVIe siècles elles se laïcisent; elles deviennent l'un des objets auxquels la science germanique applique ses facultés solides de recherche érudite, d'exploitation puissante et ordonnée. Dans ce travail elle se distingue vite; à tel point que ses aperceptions nouvelles s'imposent de plus en plus au monde occidental.

D'instinct l'Allemagne se défiait trop de la rhétorique pour ne pas se défier ici de la « littérature » pure. Ce qu'elle recherche, dès lors, avec patience, avec passion, à travers les auteurs grecs, latins, orientaux, ce sont *les réalités* profondes que recouvre et recèle l'immense « trésor » accumulé au cours de millénaires par les peuples classiques. A dater du XVIIIe siècle, ses méthodes s'approfondissent de jour en jour. Il n'est que de rappeler ici les impressions de renouveau philologique associées par tous les esprits cultivés du temps aux noms du fervent Winckelmann et du bouillant Herder. Que l'on reprenne l'*Histoire de l'art dans l'antiquité* (1764) du premier, ou l'*Esprit de la poésie hébraïque* du second (1782-1791), il s'avère désormais évident pour tout esprit réfléchi que l'*humanisme traditionnel* est frappé à mort.

Cet humanisme-là ne saurait plus revivre, en effet, parce qu'il ne répond plus qu'à une époque du savoir irrévocablement dépassée. A un culte, souvent exagéré, de la *forme* et du « *style* » (qu'un Montaigne lui-même n'admettait guère que sous réserves) s'est insensiblement substituée une *connaissance* toute différente. Connaissance aux ramifications ubiquitaires; dont l'érudition, c'est-à-dire une notion exacte et précise des choses, vérifiée autant que pos-

sible aux sources et par les monuments, constitue le moyen d'investigation permanent, chaque jour plus étendu.

Ces méthodes, toutes fraîches, que certains en leur conservatisme, surtout « littéraire », inclineraient presque à trouver effrontées, ne devaient pourtant point tarder à témoigner de leur valeur. Aussi fut-ce bientôt une *antiquité toute nouvelle* qui, lentement, surgit de l'ombre. Un large pan d'une « tradition » assez conventionnelle s'effondrait, découvrant progressivement une réalité plus complexe, plus vivante et plus vraie, bien qu'étrangement mystérieuse encore. On sait le reste depuis H. Schliemann.

Cette transmutation, à laquelle chaque année apporte, depuis lors, sa contribution, faible ou forte, ne cesse de nous révéler, avec l'étendue de nos ignorances, des aspects inattendus et féconds. Mais, du même coup aussi, les perspectives s'altèrent. L'antiquité classique cesse d'être un beau jardin d'Akadêmos, aux allées droites et bien parées. Elle n'est plus l'asile connu, tranquille et sûr qui nous abrite. Elle s'offre à nous, au contraire, comme un vaste continent, aux contours encore indécis, qu'il s'agit d'explorer. Ce que nous nous imaginions *savoir*, il s'agit de *l'apprendre*. Ce que nous croyions *voir* était en fausse perspective.

L'attrait de cet inconnu, si longtemps insoupçonné, n'en est, assurément, que plus vif. Seulement, vu les conditions de plus en plus « érudites », en lesquelles il s'offre à l'étude, il nous impose de modifier de fond en comble le rôle traditionnel que l'on avait cru pouvoir lui attribuer dans la formation de l'adolescence.

Il nous contraint également et surtout à substituer à des méthodes pédagogiques *fixées* sous la Renaissance, *réaménagées* plus ou moins heureusement à plusieurs reprises, mais jamais sérieusement *réadaptées* depuis aux conditions présentes, des conceptions plus justes, plus pratiques, plus conformes aux possibilités comme aux besoins de nos enfants.

*
* *

A cet âge, en effet, il importe de fortifier et d'équilibrer l'esprit; non de l'alourdir, encore moins de l'encombrer. Car ce que l'on gagne en poids ici, on le perd généralement en clarté, en énergie, et, chose plus grave, en curiosité. C'est par des idées justes, par de saines évidences que l'intelligence et que le caractère se forment. Remplissage n'est point instruction. *In-struire*, c'est *armer* pour la vie. Or, pour être efficace, un armement doit être maniable, et le bras vigoureux.

Il s'ensuit nécessairement que pour l'usage pédagogique des langues anciennes, il y a lieu d'écarter résolument et d'office tout ce qui, par définition, exige, pour être exactement et clairement compris, soit un ensemble de connaissances, soit une maturité incompatibles avec l'âge des élèves; soit encore un nombre d'heures quotidiennes dont l'adolescent, non plus que l'homme moderne moyens, ne sauraient disposer.

Ceci nous conduit à restreindre l'ensemble du programme — disons latin — à un *très petit nombre de textes spécimens.* Textes simples, concrets, spécialement adaptés à mettre en évidence sur les plans, aussi bien *scientifique* que *linguistique* ou *social*, l'enchaînement grâce auquel la couche plus ancienne de civilisation dont ils constituent de simples échantillons contribue à nous rendre raison de ce que nous constatons chaque jour dans la nôtre.

A cela peut et doit se réduire notre ambition. Si, de lui-même, l'enfant prend goût à cet exercice de comparaison, les ressources de l'édition moderne permettent de le satisfaire aisément. Mais si des notions élémentaires, exactes et courantes lui suffisent, il n'y a nullement lieu de lui infliger davantage. Un choix de textes latins susceptible de répondre pleinement à tous les besoins *moyens* pour *toutes les classes de latin* devrait, à notre avis, ne dépasser

en aucun cas cent pages. Posément expliquées, clairement comprises, toute l'utilité qu'une intelligence normale est susceptible d'en retirer serait ainsi garantie, dans l'ambiance sans hâte indispensable à l'assimilation; le tout à peu de frais.

***

Ce n'est, en effet, ni un grammairien, ni un latiniste qui se forme. C'est un homme. Il sait maintenant que des Romains ont précédé, préparé les Romans. Il les a vus de ses yeux. Il a, même, scruté quelques échantillons de leur langue, de leur savoir. Le rudiment l'a mis à même d'étendre son regard sur ces perspectives plus antiques. Pour peu que sa volonté, ou sa vie professionnelle, l'acheminent plus tard de ce côté, les abords en sont pour lui déblayés; il discerne clairement l'amorce de la route. Sur le plan général où nous sommes, la plus juste sagesse est de savoir nous borner. *Peu*, mais *bien*, nous suffit pour l'instant. « La monade, disait Leibniz, reflète l'univers. » C'est le cas ou jamais de nous en souvenir.

***

Nous avons le *peu* qu'il nous faut. Comment nous assurer le *bien*? Problème plus délicat, parce qu'il est plus complexe, lié qu'il s'avère à tout un ensemble économique et social plutôt embrouillé.

Commençons donc par le plus simple. Il semble ici que notre *livre de textes* doive être, d'office, *le bien commun du professeur de lettres, du professeur d'histoire et du professeur de sciences.* Car, outre que nul n'est assez dénué de lettres pour n'être pas en mesure d'interpréter un morceau facile intéressant directement sa spécialité, c'est précisément le spécialiste qui, d'office, se trouve le mieux qualifié pour confronter avec clarté, précision, utilité l'état actuel et

prochain de nos connaissances en son secteur avec ce que les anciens, en leur temps, savaient, ou croyaient savoir sur le même sujet. Cette méthode paraît, en effet, la seule et la meilleure susceptible de stimuler cet esprit de confrontation et de critique, de recherche des causes et de constatation des liens historiques et logiques en l'absence duquel toute interprétation d'un texte antique ne saurait rester qu'un exercice plus ou moins grammatical, une gymnastique surtout verbale; besogne souvent aussi dangereuse qu'utile, détachée qu'elle s'avère, en la plupart des cas, de l'expérience positive et du réel.

Dans l'une des meilleures et des plus récentes éditions de Virgile, que nous avons en ce moment même sous les yeux, prenons, par exemple, les premiers vers du premier chant de l'*Énéide*. Qu'y voyons-nous dans le commentaire? Ceci par exemple « qu'*arma* = *bella* »; que « *virum* indique Énée »; qu' « un mot suffit pour l'un, mais que la période est nécessaire pour l'autre »; que « *Trojæ ab oris* doit être joint à *profugus* »; que dans *Italiam*, « le premier *i* était primitivement bref », mais que « pour des raisons métriques, les poètes grecs, depuis Sophocle (*Antigone* 1119), l'allongent souvent ». Ce dernier détail évoque la boutade de Voltaire à propos de la langue que l'on comprend mal expliquée par une autre que l'on comprend encore moins. (C'est, bien entendu, de l'élève que nous voulons parler.) Et l' « explication » se poursuit sur ces données, pour la plupart purement grammaticales et rhétoriques.

Il en va de même pour tous les textes latins; également pour les grecs. A ne retenir ici que le cas du seul Virgile, et de la seule *Énéide*, l'on en concevrait, *pour des adolescents*, une « explication » réaliste d'un type bien autrement savoureux et solide; explication portant exclusivement sur une dizaine de pages, mais celles-ci élues avec soin. Commentaire que pourrait fournir, par exemple, tel expert latiniste qui, d'un pas ferme et d'un regard averti, parcourut

jadis, son *Énéide* en main, le lent itinéraire d'Énée, des bouches du Tibre aux monts albains.

Le caractère, beaucoup trop grammatical et rhétorique, obstinément conservé par notre enseignement des auteurs antiques, dans l'*explication* comme dans le *choix* des auteurs, est, nul ne l'ignore, dans la meilleure tradition de l'*Institution oratoire* de Quintilien.

Quintilien était homme d'un grand bon sens. Il est à craindre, cependant, qu'il y en ait beaucoup moins à suivre aujourd'hui ses méthodes. Furent-elles, du reste, si bonnes en leur temps? L'époque de Domitien et celle qui suivit n'a, en tout cas, jamais passé pour être ni celle des grands esprits, ni celle des grands caractères. Un élégant verbiage y tient plus de place que l'action saine et féconde. Par ailleurs, outre que l'instruction de nos jeunes n'est plus axée, comme alors, autour de l' « art oratoire », nous savons, aussi bien pour Rome que pour l'Hellade, les résultats funestes auxquels aboutit cet ordre de conceptions pédagogiques.

Sous le couvert d'un « classicisme » de pure surface, essentiellement formel et verbal, l'on déforme ici, souvent, bien plus que l'on ne forme.

*
* *

Il ne saurait nous convenir d'en alléguer des exemples tout modernes. Trop aisément ils paraîtraient suspects. Écoutons bien plutôt le témoignage ferme et probe du sérieux Polybe, cet estimable familier des Fabius et des Scipions. Il nous entretient de cette Grèce romaine qu'il connaissait à fond. Grèce que ses grands souvenirs n'avaient point empêchée d'avoir, en peu d'années, été réduite à l'état de musée d'antiquités, de conservatoire académique, de centre universitaire confiné dans la philosophie, la rhétorique, la grammaire; foyer intellectuel des plus distingués, mais dont rien de noble, rien de grand ne sortait

plus. Pourquoi ? Parce qu'il n'y manquait rien, en somme; rien, sauf un sens vivant, actuel et profond du réel. Patriote, Polybe a combattu pour l'Hellade. Intime de Philopœmen, le « dernier des Grecs », il n'ignore pas grand'chose des dessous de la vie politique de son pays.

Le diagnostic qu'il formule avec une précision terrible n'en paraît donc que plus digne d'être retenu et médité. Car c'est ici l'*historien*, et l'historien seul, qui l'énonce. Que dit-il ?

Il n'est nullement dupe de cette pseudo-culture, déjà ancienne en Hellade, où un passé largement « littéraire » tient plus de place que le vrai présent; où le goût des belles curiosités s'est substitué au désir de l'action. Il constate XXXVIII, 5) qu'à ce régime l'esprit public a été remplacé par un individualisme féroce, qui entretient et stimule des divisions incurables. Il mesure (XXXVII, 9) à leur pleine valeur les effets d'un tel état d'esprit sur le dépeuplement du pays. Sur ce point particulier, son témoignage est, même, d'une clarté désolante. Il se rend compte aussi qu'une foule, si « intelligents » et si « cultivés » soient les hommes qu'elle renferme, ne saurait, en aucun cas, suffire à faire *un peuple* (VI, 43). Isolé, l'individu s'amoindrit. Un égoïsme plus ou moins avisé n'empêche point ses plus hautes facultés de s'atrophier. Érudition, rhétorique, éloquence, littérature, poésie, si ingénieuses soient-elles, tout cela lui paraît, en l'absence d'un idéal élevé et « pragmatique », relever bien plutôt d'une virtuosité dangereuse. Virtuosité grâce à laquelle des hommes, ou même des artistes bien doués deviennent, sans nul doute, aptes à tout dire; inaptes cependant soit à penser, soit à faire rien qui vaille la peine d'être dit. Aussi ne conçoit-il point la formation de l'homme, qu'elle soit intellectuelle ou morale, sans une forte éducation du caractère (VI, 56, 13). Car, à la différence des historiens « éloquents », bien qu'il mesure l'utilité des livres, il fait peu de cas de l' « habitude livresque » (βυβλιακὴ ἕξις, XII, 25. H 3). C'est à la con-

naissance précise et presque technique des *choses* que vont ses préférences décidées. Car les choses font la matière de l'histoire, comme elles font celle de la vie. Aussi importent-elles bien davantage pour la connaissance de la vérité réelle (III, 57; XIII, 28, 1-5).

Ces conceptions, puissantes et sagaces, méritent d'être encore les nôtres aujourd'hui. Car l'étude des langues anciennes, sitôt qu'on la détache de celle des choses encore actuelles dont elles contribuent à nous expliquer le pourquoi, ne saurait guère aboutir qu'à un élégant verbalisme, sans consistance comme sans compétence vraie. L'ingéniosité s'y substitue à l'utilité; une connaissance de pure forme à une instruction de fond.

Des auteurs qu'on lit trop tôt, rarement avec continuité, presque jamais dans leur entier; dont l'on n'*explique* guère que des bribes, parce que l'on ne peut faire autrement; le tout dans une langue que la plupart ne parviennent guère qu'à balbutier. Est-ce cela qu'il y a lieu d'entendre par *formation classique* ? Il semble, que, pour notre *petit* livre de textes, il y ait donc un tout autre profit à substituer largement à de « grands » auteurs, tels que Virgile, Tacite, ou Horace, Salluste ou Cicéron, des écrivains plus propices à se raccorder à nos modernes perspectives; quelques pages de Lucrèce à propos des atomes, ou de la notion de *kosmos*, ou de *lois naturelles*; d'autres, des *Questions naturelles* de Sénèque, intéressant directement la biologie ou la cosmographie; d'autres de Pline l'Ancien, sur une foule de sujets scientifiques ou historiques, dont nul n'est périmé. De Pline le Jeune, par exemple, cette lettre 96 du Livre X, si important pour l'histoire des origines chrétiennes; et ainsi du reste; l'idée centrale étant, partant, de substituer le plus possible le *témoignage historique* ou *scientifique*, relevant directement de notre science *actuelle*, à l'œuvre littéraire *in se*. Le plus ou moins de « classicisme » dans la *forme* importe beaucoup moins en l'occurrence que la *substance* dans le fond. Ainsi l'enseignement « classique »,

rattaché d'un lien fort et direct à notre vie présente, reprend du même coup sens et vie. Mais il y faut beaucoup de mesure, et *seulement un petit nombre de pages*. Car c'est d'une initiation — et d'une initiation seulement — qu'il peut s'agir.

***

Des arguments — la plupart du temps pauvres et ressassés — invoqués pour maintenir cette exploitation vétuste et « grammairienne » des classiques, c'est peut-être l'*étymologique* et l'*orthographique* qui nous touche le moins. Non qu'il soit dénué de toute valeur. Car il importe toujours de savoir bien sa langue. Il nous souvient, toutefois, de telle phrase de P.-L. Courier qui, parlant de la prose des femmes du XVII[e] siècle, en marque à juste titre l'excellence. La plupart, pourtant, ignoraient le latin. Les horizons de l'homme cultivé dépassent ici de beaucoup ceux de la grammaire, de l'orthographe et de l'étymologie. C'est que l'aspect important, l'étude féconde, à jamais fraîche, c'est le *rapport de causalité entre civilisations;* en d'autres termes, l'examen critique des legs que les antérieurs transmettent aux ultérieurs. La plus vieille culture écrite de Mésopotamie n'a qu'assez peu fourni sous le rapport lexique aux civilisations sémitiques qui en ont recueilli l'héritage. Sa nature, son histoire, sa littérature économiques et religieuses n'en ont pas moins conditionné celles de tout le proche Orient, sémitique et même indo-européen. Nous ne connaissons point encore les langues égéennes. Et, cependant, ce qu'il nous est donné de voir ou d'entrevoir des civilisations dont elles furent l'expression a suffi à métamorphoser les idées *a priori* que nous nous étions faites de « nos ancêtres » grecs et latins. De même l'hellénistique et le byzantin se comprennent mal et faussement pour peu qu'on les détache des vieilles et grandes civilisations de l'Asie. Également cette belle culture *sarrasine*,

dénommée encore trop souvent *arabe*, ultime et magnifique reflet de la science et de l'art anatoliens; le Japon jusqu'au XVIIe siècle par rapport à la Chine; l'Insulinde, le Siam, le Champa, le Cambodge par rapport à l'Inde. Sur tous ces secteurs, si riches encore de matière inexplorée, c'est, en dépit de corrélations aussi certaines que suggestives, l'aspect « grammatical » qui s'accuse le moins.

Les causes pour lesquelles l'on « sait » moins bien le français? Lequel? Celui du XVIIe siècle? ou celui du XVIIIe? ou celui d'hier? Mais elles sont nombreuses. Parmi les principales l'on pourrait indiquer l'évolution même de la langue qui, chose vivante, ne saurait demeurer identique à elle-même; l'action de l'outillage; celui de facteurs internationaux de plus en plus divers et énergiques, en ces temps d'inquiétude planétaire surtout; le nombre de plus en plus grand de personnes, pas toujours ni toutes lettrées, qui écrivent; la cadence plus rapide d'une vie qui laisse moins de loisir au paisible dialogue de l'homme avec lui-même et avec sa plume. Il y a de tout cela, et bien d'autres choses encore. Mais ces causes d'altération, nous les trouvons, ou les retrouvons aussi bien, ou d'analogues, dans l'évolution qui, du grec classique, a conduit au grec byzantin, ou de la langue de Cicéron et de Virgile à celles de saint Jérôme, de Grégoire de Tours, d'Ausone, ou de Rutilius Namatianus.

Cela, c'est la part inévitable de la vie et de ses transformations infinies. Il ne paraît guère possible; peut-être ne serait-il même pas désirable qu'une langue se fixât — mieux, se figeât — à jamais selon la « correction » d'une époque donnée. Car, alors, elle se pétrifierait; ce deviendrait une langue artificielle, une langue morte.

Mais ces changements irrémissibles, que rien jamais ne saurait arrêter, ni même circonscrire, ont du moins leur utilité certaine et immédiate. Ils nous démontrent, en effet, sur tous les points, à quel degré, toujours et partout, il reste indispensable, pour comprendre sainement ce qui

suit, d'observer attentivement, si peu que ce soit, ce qui a précédé.

***

C'est que, comme le disait finement Joubert, « il est peut-être plus difficile encore d'être *un moderne* que d'être *un ancien* ». Notre époque, en effet, s'avère de plus en plus conditionnée par un aspect *technique*, qui n'est lui-même qu'une conséquence directe de la part inévitable prise par le laboratoire et par son auxiliaire : le calcul, dans la plupart de nos activités. Il s'agit, ici, moins des *livres*, simples instruments, que de la pratique et de l'observation directe des phénomènes. Cette pratique s'accompagne fatalement de « découvertes », petites ou grandes, mais continues. Les perspectives s'en trouvent, peu ou prou, sans cesse modifiées. Pareille orientation, qui se précise surtout à dater de la fin du XVIIIe siècle et de Lavoisier, s'écarte délibérément de cet univers fermé, surtout « intellectuel » et livresque, dont une convention, fausse en partie, a fait l'univers *classique*. L'on commença, dès lors, à se rendre un peu mieux compte de ce monde où l'on vivait, ainsi que de l'infinité des choses que l'on avait négligé d'examiner avec attention.

Beaucoup d'esprits furent, d'abord, comme décontenancés par la métamorphose croissante de la curiosité. Ils oubliaient évidemment que, même ne prît-on nul plaisir aux transformations inévitables des choses, il était d'excellente habitude de remonter chaque soir sa montre et de la tenir à l'heure. Ce fut, de tous temps, la meilleure des hygiènes pour l'esprit.

Les générations montantes n'étaient, au reste, nullement à la veille de sombrer dans l'ignorance parce qu'à l'ambiance, surtout littéraire, où avaient vécu leurs aînés, s'en annexait une autre, toute peuplée de réalités observables et mesurables. Monde dont la majeure partie n'avait encore été ni bien regardée, ni bien mesurée. Parce qu'entraînées,

dès lors, vers tant de secteurs inexplorés, elles consacraient moins de temps aux *lettres* proprement dites, pour s'attacher un peu plus profondément chaque année aux *sciences*. Parce que, délaissant la fréquentation habituelle et prochaine des *auteurs*, elles jugeaient à la fois plus prometteur et plus profitable d'entrer en communication avec les *réalités* elles-mêmes. C'était là, en effet, elles s'en rendaient compte plus clairement chaque jour, le « *Livre* » inépuisable sur lequel il était quasiment impossible de fixer un regard attentif sans en retirer instruction fraîche et force neuve.

A ces jeunes équipes d'aujourd'hui, nées de cette science d'hier; pour les intéresser; pour les retenir, — dirons-nous même pour leur plaire? — il faut une littérature d'instruction plus solide, plus ferme à certains égards, moins modelée sur l' « oraison » antique. De cette curiosité, tout observante et documentaire, l'on peut dire qu'elle a pris résolument le parti de redécouvrir pour son propre compte, après Pascal, que « l'esprit se lassera plutôt de concevoir que la nature de fournir ». C'est pourquoi son aliment quotidien principal se trouve dans les réalités elles-mêmes. Et ces réalités, de jour en jour mieux approfondies, plus finement perçues, grâce à des méthodes et à des instruments plus puissants, pourraient-elles donc, entre les mains d'hommes de talent, ne pas aboutir, elles aussi, à des œuvres littéraires; œuvres originales, fortes, succulentes? Car la source est infinie; elle est prochaine; chaque jour elle débite une eau toute fraîche.

Avouons que, si partisan soit-on des « lettres classiques », de telles perspectives de renouvellement continu n'ont vraiment rien de bien effrayant; qu'elles ne sauraient, en tout cas, nous acheminer ni vers le rebattu, ni vers la stérilité. Et, dès lors, cette « élégance » de pure surface dont se pare un peu trop volontiers l'intellectualisme « littéraire » traditionnel ne gagnerait-elle pas souvent à s'effacer au profit de cette vision directe, patiente et continue?

L'on voit ici s'accuser l'une des carences graves de l' « humanisme classique »; humanisme qui, bien que devenu *documentaire*, se garde bien de former la jeunesse à se *documenter*. Car il n'existe point de *cours de documentation!* C'est pourtant tout simple. Mais il faut y penser. Très peu de jeunes s'en aviseront tout seuls. Moins encore s'y rendront aptes sans guides. Pourtant, rien n'est plus important. Car c'est par nos aptitudes et par notre capacité documentaire — et par elles seules — que nous nous garantirons contre des routines de verbalisme qui, trop aisément, reprennent sournoisement l'avantage. Il y a là, par surcroît, un bienfait de précision, de continuité dans l'effort, d'ordre intellectuel et matériel, que nous gagnerions beaucoup à développer chez nous.

Mais l'on voit du même coup qu'*à la seule condition de faire porter notre choix sur ce que l'antiquité « classique » nous offre de documentaire*, et non plus d'oratoire ou de verbal, les horizons s'éclairent d'une aube inattendue.

Livres des expériences ou des observations révolues, attestées jadis; annales des observations et des expériences récentes ou prochaines; c'est à vous que se ramènent, en définitive, les données fondamentales du problème. Quel esprit pondéré pourrait, dès lors, se risquer jamais à exclure les uns au profit des autres? Ne s'agit-il point, en définitive, simplement de deux aspects d'un même savoir humain, dont la continuité foncière s'impose à l'évidence?

Ceci nous amène, dès lors, le temps n'étant pas extensible, à percevoir plus fortement encore la nécessité de changer, avec l'aménagement de notre choix de « textes » classiques, jusqu'à la notion même de nos *programmes* de baccalauréat.

***

Ces « programmes » sont, en effet, d'inquiétantes fictions. L'un de leurs défauts capitaux, c'est que, si le bon sens des

arbitres n'y apportait dans la pratique certains tempéraments, ils constituent, en fait, pour l'adolescent, une menace bien plus qu'un critère. Ils fournissent, en effet, à l'examinateur le droit *théorique*, indiscutable cependant, d'imposer à n'importe quel candidat n'importe quel texte pris dans n'importe lequel des auteurs inscrits. Cela seul suffit à propager soit une juste alarme, soit une indifférence, par avance lassée, et, résultat peut-être plus néfaste encore, le développement d'un esprit d'improbité et de dextérité combinées, dont le moins qu'on puisse dire c'est qu'il constitue la négation même et de l'honnêteté sûre d'elle-même et du sérieux.

Il nous souvient à ce propos d'un homme distingué, universitaire respectable, latiniste excellent, à ce titre même, examinateur d'agrégation pour cette langue. Causant un jour avec l'un de ses collègues de l'inquiétude qu'il éprouvait *toujours* devant tout texte non « préparé » par lui : « C'est que, conclut-il, en latin, l'on n'est jamais sûr de rien... » Si un honnête homme de cette capacité en juge ainsi pour sa part, quelle a lieu d'être l'inquiétude, légitime, d'un candidat moyen devant ce minimum d'une douzaine de volumes dont il n'a pu affronter tout au plus que quelques pages ?

De quoi, de qui se moque-t-on davantage ici ? De l'examen, ou de l'examiné ?

Si c'est de l'examen, pourquoi ne pas lui substituer la conception, plus équitable et plus sûre, d'un diplôme délivré sur le vu des « moyennes » obtenues au cours des trois dernières années scolaires ? Outre que cette procédure éviterait tout l'artificiel et tout l'arbitraire fortuit de l'épreuve, elle épargnerait d'inutiles dépenses de temps et d'argent à beaucoup de gens. Les *droits d'examen* se mueraient simplement en *droits de diplôme*, et l'État, ni les facultés n'y perdraient rien.

Si c'est de l'examiné que l'on se gausse, il serait plus honnête de préférer ses possibilités vraies aux fictions du

programme et de s'en tenir à ce qu'il a vraiment vu, su, et dû retenir...

***

Mais, au fait, il n'y a guère lieu d'incriminer ici qu'un certain nombre d'intérêts particuliers sans grandeur et, plus encore, une indolence générale. La cause profonde est ailleurs. Car toute époque, même inconsciemment, subit en quelque mesure, jusqu'en ses conceptions les plus diverses, l'influence de son outillage et de ses méthodes de production. Or, c'est exactement le cas ici et cette influence ne cesse précisément de s'exercer à contre-biais.

Nous vivons, en effet, un temps de fabrication en série de production « à la chaîne ». Ces conceptions « industrielles », génératrices de la manufacture en masse, aboutissent, sur le plan économique, à une véritable monomanie de la « fourniture » de tout sur tous les marchés. Cette aberration, cette obsession, se manifeste sur les secteurs les plus divers : matières premières, matières plastiques, matières alimentaires; rien, jusqu'aux vitamines et aux hormones elles-mêmes, rien n'y échappe. L'ouvrage, encore récent, de C. C. Furnas, *le Siècle à venir*, témoigne à cet égard d'une très curieuse déformation intellectuelle. Il semblerait, à le lire, que l'être humain ne puisse, ni ne doive plus envisager de vivre tel que la nature l'a conformé, avec les aliments tels que la nature et le sol les produisent. Partout l'intervention du laboratoire, de l'usine, de l'artifice humain serait synonyme de *progrès*. Il y a, comme l'on sait, beaucoup de réserves à faire sur ce « scientifisme » d'aspect industriel; amusante rêverie qui, sous un camouflage de technicité, pourrait bien n'être qu'un aspect dangereux de la plus impavide présomption.

Toujours est-il que cette notion inconsciente d'une « fabrication » en masse et en série s'est transférée en quelque sorte jusque sur le plan pédagogique. Seulement,

déjà souvent médiocre sur le plan de la production manufacturière — car tout article un tant soit peu supérieur exige plus et mieux —, elle donne fatalement de plus sérieux mécomptes encore sitôt qu'il s'agit de l'être humain. C'est qu'ici ce n'est pas seulement de manutention et de « débit » qu'il s'agit, mais de compréhension, d'assimilation, d'instruction; que, par surcroît, l'on constate, d'un individu à l'autre, des écarts considérables et souvent dirimants, soit dans les possibilités, soit dans les goûts, sans parler des ressources, individuelles ou familiales. Il paraîtrait, par suite, plus conforme à la réalité des choses et de l'homme de se souvenir ici que le but véritable, efficace, permanent de l'*instruction* n'est pas de « fabriquer » des diplômés comme l'on « fabrique » des jambons ou des automobiles. Il est, tout au contraire, d'assurer autant que possible à chaque adolescent, avec un fonctionnement cérébral équilibré et effectif, un outillage mental initial solide, maniable, convenablement adapté aux pratiques de ses activités ultérieures; le tout soigneusement calculé d'après le temps réel dont il dispose. Ici, par conséquent, lorsqu'il s'agit des langues classiques, l'important est d'en ajuster le cadre à la mesure actuelle; également d'en ajuster l'esprit aux besoins du temps présent.

***

En tout état de cause, il s'agit d'êtres humains, non d'objets « en série ». Il s'agit aussi d'œuvres dont les plus célèbres ne sauraient s'accommoder de la fabrication « à la chaîne » des diplômés bacheliers. Les utiliser de la sorte, c'est surtout fournir la preuve que l'on n'en comprend ni l'esprit, ni le genre d'utilité dont elles sont encore susceptibles. Pour en retirer le profit qu'elles recèlent, il convient, en effet, de les lire bien plus tard, avec un esprit mûr, posément, dans leur texte, à petites doses, en étant sûr de son attention et de sa réflexion. L'on dit que Machiavel, au

cours de la longue disgrâce qui le mit, un peu trop à son gré, en contact direct avec « le vulgaire », ne « conversait » avec ses classiques qu'à certaine heure du jour, et encore, après avoir fait sa toilette, comme pour se rendre plus digne de les approcher.

Il y a là une affectation que son époque explique, mais qui n'est plus de notre style. Disons plus simplement qu'à ce commerce antique, *lorsque l'on en éprouve le besoin*, il faut, chaque fois, quelques minutes de silence, d'équilibre intérieur, de calme recueillement. Moments de modération trop rarement impartis à notre aimable France et dont son clair génie ne s'accommode pas toujours sans peine, alors même qu'elle prend le parti d'être raisonnable; qu'elle se résout à chercher, loin de toute phraséologie, l'effort sain, efficace et discret. Un *diplôme*, c'est toujours plus ou moins affaire de « montre »; c'est surtout pour le matériel. La *culture*, c'est l'aspect intérieur et tout spirituel. Ici, c'est le profit; là, c'est le gain. Deux domaines bien distincts, que, toujours, et surtout aux époques tapageuses, les individus, comme les peuples, gagnent rarement à voir confondus.

CH. AUTRAN.

PATMOS

Le Dieu est là
Tout près
Et pourtant combien difficile à étreindre
Mais là même où surgit le péril
Grandit aussi ce qui délivre.
Dans les aires demeurent
Les aigles, et sans peur vont franchissant les précipices
Les fils des Alpes
Sur des ponts aériens.
Aussi puisque
Les sommets du temps
Se dressent de toutes parts
Puisque ceux qui s'entr'aiment
Et dont les âmes sont proches
Vivent au loin sur des montagnes
A jamais séparés les uns des autres
Alors donne-nous les eaux innocentes
Oh ! donne-nous des ailes
Pour voler là-bas, cœurs fidèles,
Et pour en revenir.

Comme je parlais encore
Au fond de ma demeure
Je fus la proie d'un génie
Qui me ravit brutalement

Hors de moi-même
En un lieu que je n'eus même pas rêvé d'atteindre.
Tandis que j'allais
S'assombrissaient dans le crépuscule
Les forêts ombreuses
Et les eaux rêveuses
Du pays natal.
Je ne le reconnaissais plus.
Mais bientôt dans un vierge éclat mystérieux
S'épanouit devant moi
Au sein d'une brume d'or
Haussant à vue d'œil sous les pas du soleil
Ses milliers de cimes embaumées,
L'Asie.

Aveuglé je cherchais
Des visions connues,
Étranger à ces larges voies où descend
Du Tmolus à la mer le Pactole orné d'or
Tandis que le Taurus escalade le ciel
Avec le Messogis.
Et le jardin peuplé de fleurs,
Feu silencieux.
Pourtant
Dans les hauteurs de la lumière s'épanouit la neige
Et témoin de l'immortalité de la vie
Le lierre immémorial étreint
Les murailles abruptes
Tandis que se dressent solennels
Édifiés par la main des Dieux
Les palais reposant sur de vivants piliers
De cèdres et de lauriers.
Et à l'entour des portes de l'Asie
Partant de-çi de-là
Dans la confusion de la plaine marine

Bruissent des routes sans ombre.
Mais le navigateur connaît les îles.
J'entendis alors que l'île la plus proche
Était Patmos
Et un immense désir me prit d'aller là-bas
Et d'approcher l'antre obscur et sacré.
Car si Patmos n'est pas reine
Comme Chypre aux mille sources
Et ses sœurs

. . . .

Elle est hospitalière
Jusqu'en la plus pauvre de ses masures.
Et lorsque le naufragé vient échouer sur ses rives
Pleurant le sol natal et son ami perdu
Volontiers elle l'écoute.
A tout étranger qui vient à elle elle s'ouvre accueillante
Et les enfants de l'île, voix brûlantes des bois sacrés
Rumeurs du sable qui s'écroule
Et les rochers
Tous attentifs l'écoutent
Et retentissent à l'écho de ses plaintes.
C'est ainsi qu'autrefois elle veilla
Sur l'aimé de Dieu le voyant
Qui dans sa jeunesse bénie
Suivait pas à pas, compagnon fidèle
Le fils du Très-Haut.
Car celui qui portait la foudre en son sein
Aimait la simplicité de l'adolescent
Dont l'œil fixe vit en face le visage de Dieu
Alors que sous le mystère du cep de la vigne
Ils prenaient part côte à côte au banquet
Le seigneur en son âme sublime
Annonça la mort avec calme
Et le dernier amour.
Il ne se lassait jamais de célébrer

Les puissances bénies du Verbe
Répandant ainsi la joie
Et apaisant le courroux du monde
Tout ce qui arrive est bien.
Ensuite il mourut et là-dessus
Il y aurait beaucoup à dire...
Et les disciples une fois encore
Virent leur Maître joyeux plus qu'eux tous
Les embrasser d'un dernier regard de victoire

Pourtant leur cœur fut dans l'affliction
Lorsque le soir tomba
Et la stupeur les prit
Car ces hommes avaient l'âme pleine de grandes résolutions
Mais ils aimaient la vie sous le soleil
Et ils ne pouvaient arracher de leur cœur
La vision du Seigneur et le pays natal
Dans leur cœur s'enfonçait le cher passé
Comme le feu dans le fer
Et l'ombre du bien-aimé marchait à leur côté
C'est alors que l'esprit leur fut envoyé
Et la demeure en trembla sur ses bases et les foudres de Dieu
Et se répercutèrent au-dessus de [roulèrent
Leurs têtes prophétiques
Et à l'heure où plongés dans une méditation profonde
Les héros étaient assemblés
Il leur apparut une fois encore
Avant de les quitter.
Au même instant la lumière royale du soleil
S'évanouit d'elle-même en proie à la souffrance d'un Dieu
Et brisa le sceptre solaire, le rayon de lumière solide [riaux
Le sceptre étincelant levé sur l'Asie depuis des temps immémo-
Avec le jour qui meurt s'éteint la joie des yeux
Et désormais la joie sourd
De la nuit aimante

Et désormais la joie est donnée aux simples
A qui il revient de sonder les abîmes de la sagesse
Il y a aussi des visions en fleurs dans le sein des ténèbres.
Il est terrible de voir Dieu disperser de par le monde ceux qui s'aiment.
Comme il est triste déjà de perdre de vue un ami très cher
Pour errer solitaire par delà la montagne
Alors que jadis deux âmes fraternelles
Voyaient tout d'un même œil
Et que l'esprit céleste leur parlait d'une même voix
Non pas prophétique mais toujours là présente
Et si le Dieu s'éloignait
Et se retournait pour leur jeter un dernier regard
Ils le conjuraient de s'arrêter
Et dans la solitude ils se serraient les mains
Plaintifs
Étreintes par le mal comme par une chaîne d'or.
Mais quelle douleur alors
Quand meurt celui qui portait
En lui le plus de beauté
Si bien que les Dieux se réjouissaient devant sa face
Et le désignaient du doigt
Et quand ne peuvent plus s'étreindre les mains
Ceux qui vivaient de son souvenir
Quand ce n'est pas seulement le sable qui s'écroule
Et le temple qui s'effondre
Quand c'est l'honneur du demi-Dieu lui-même
Et des siens qui se disperse au vent
Et que le Très-Haut détourne son visage
Car il ne reste plus un seul immortel
Du ciel à la terre verte.
Qu'est-ce que cela veut dire ?

C'est le geste du vanneur vannant le blé
Balançant le froment

Au-dessus de l'aire.
Le son tombe à ses pieds.
Il reste le bon grain.
Et qu'importe si quelques grains se perdent.
Le son de la parole vivante expire.
L'œuvre de Dieu ressemble aussi à l'œuvre humaine.
Le Très-Haut ne peut pas tout exiger en un instant.
La mine porte le fer en son sein
L'Etna porte la lave ardente.
Ces deux symboles me donnent le pouvoir
De contempler le Christ tel qu'il fut.
Mais si quelqu'un s'excitant à la bataille
Alors que je chemine en parlant tristement
Seul et sans défense
Soudain me terrasse alors je gis dans la stupeur
A son insu la brute imite le libre esprit.
Dans une vision de colère je vis venir à moi
Le Seigneur du ciel.
L'Esprit me terrassa
Non que je sois élu parmi les hommes
Mais parce qu'il me faut apprendre beaucoup.
Les Dieux sont magnanimes mais sous leur sceptre
Ils ont la haine de toute fausseté.
Les lois humaines ne valent plus parmi les hommes
Car les hommes ne règnent plus
Mais le destin des immortels règne à leur place.
L'œuvre humaine change sans cesse et se métamorphose
Pour à la fin se précipiter dans le néant.
Quand éclatera en vérité
Le chant triomphal du ciel
Les forts
Célébreront le fils du Très-Haut dans son allégresse
Le proclamant
Semblable au soleil.
Alors sera venu le temps de chanter.
Et au coup de baguette d'harmonie

Rien ne subsistera de profane.
Christ éveille les morts
Qui ne sont pas encore enchaînés à jamais
Dans la prison de la matière brute
Et beaucoup d'yeux craintifs sont dans l'attente
De la lumière.
Mais à ma voix ils refusent encore
De s'ouvrir. Car la lumière est trop violente.
Jadis ils étaient armés de flèches
Maintenant ils n'ont que la force silencieuse
Qui jaillit des sourcils froncés
Pour entrevoir peureusement la brume d'or.
Mais si les puissances du ciel daignent m'aimer.
Comme je le crois
Combien plus doivent-elles t'entourer d'amour.

Car je le sais en vérité
La volonté du Père éternel
Est ta volonté.
Ton signe est silencieux au sein du ciel tonnant.
Un seul sut demeurer debout sous le ciel.
Jésus vit toujours
Mais ses fils les héros
Sont venus à leur tour
Portant ses livres saints.
La célérité de l'éclair donne la mesure de tous les actes [humains.
De leur course sans fin
Mais il reste présent
Et ses œuvres anciennes
En lui ne meurent jamais.

Voilà trop longtemps
Que la gloire des puissances célestes est invisible à l'homme.
Pour nous guider ils devraient nous prendre par la main

Et à notre honte nous arracher le cœur.
Car chaque puissance du ciel exige un sacrifice
Dont le refus ne peut rien engendrer de bon.
Nous avons servi la terre notre mère.
Dans l'inconscience nous avons adoré le Dieu du jour.
Mais le Père tout-puissant
Veut par-dessus tout
Le respect strict de la lettre
Et la révélation du sens de tout ce qui est...

HÖLDERLIN.

(Traduit de l'allemand.)

LE SCHÉMA DES CRISES

(*Suite.*)

Vers 1600 naquit un nouvel homme, une variété de notre espèce, qui n'avait jusqu'alors jamais été et ne sera plus de nouveau : l'homme « moderne ». Cet homme connut parfaitement qu'il était un homme nouveau, l'homme qui renaissait. Mais, à dire vrai — nous l'avons vu —, le nouvel homme, avant d'exister en toute plénitude, s'était pressenti soi-même et même cherché un nom. On commence en effet dès la fin du XIVe siècle et tout au long du XVe siècle à parler de « modernité ». C'est que les grandes mutations historiques ont toujours été précédées par le pressentiment que les choses vont se changer radicalement : preuve, en outre, que ces sortes de transformations ne sont pas imposées à l'humanité du dehors, mais qu'elles émanent d'intimes modifications qui ont levé dans les replis secrets de son âme. Conclusion : la conscience d'être un nouveau « mode » vis-à-vis du vétuste et traditionnel, s'est exprimée par le mot « moderne ».

Ce virage radical que l'homme d'Europe exécute vers 1600, c'est, pour Ortega, la plus grande péripétie qui lui soit arrivée. On vit dès lors de la foi en la science. Et cette foi est foi tout autant qu'une autre. L'homme ne s'est senti depuis lors dans ses gonds que lorsqu'il a pensé selon la raison, c'est-à-dire qu'il n'a cru authentiquement que quand il a cru avoir raison. Mais la raison en quoi l'on a cru, de 1600 à nos jours, est une chose étrange : elle porte le doute en soi. Il y a donc entre la foi médiévale et la moderne une différence de caractère radicale. Tout dans

le monde moderne est sujet à question, à ce point même que ce monde n'existe que dans la mesure où nous en faisons question. Dans l'avenir — prédit Ortega — on considérera avec émerveillement cette époque où les hommes réussirent à vivre avec une impétuosité, un enthousiasme sans pareils, sur une terre ferme qu'ils se retiraient sans cesse de dessous les pieds.

Au moyen âge, les sciences particulières représentent un mode de connaissance secondaire; seules font foi, en dernier ressort, la théologie et la philosophie. Avec Galilée et Kepler les hommes se résolurent à accepter qu'en général la vérité scientifique fût une vérité de premier ordre. Et les quatre générations qui vont de Copernic à Galilée sont précisément autant d'autres stades dans la revendication des sciences comme telles. En opposition à l'image médiévale du monde, la réalité physique, dans l'image moderne, est homogène et unitaire. Il suffit à la science de très peu de principes pour gouverner la connaissance des espaces et l'immense masse de la matière. On croit, en échange, que la réalité, en son essence même, est transformation. Rien ne persiste en son être. Tout est provisoire. C'est pourquoi l'homme moderne vit penché sur demain pour voir venir la nouveauté. Si nous sommes capables, enfin, d'avoir de nos jours une claire notion de ce que l'on a nommé l' « âge moderne », c'est précisément, au dire d'Ortega, parce que nous le voyons dans son accomplissement. La conscience que nous allons vers un futur singulièrement problématique nous pousse aigûment à comprendre ce que fut la vie humaine à l'époque moderne. Nous la voyons aujourd'hui comme un trajet achevé, avec sa fin récente et son début vers 1600.

*
* *

En effet, cette foi s'effondre. Il y a trente ans, nous, Européens, étions dans un état de satisfaction radicale, et

à présent l'Européen se trouve sur un sol et dans un air qui s'appellent inquiétude, malaise. Qu'est-il donc arrivé? Il est arrivé — toujours selon Ortega — que la perspective de la vie et la perspective de la science sont devenues distinctes l'une de l'autre. Dans l'âge moderne elles se sont confondues : cette confusion précisément est l'âge moderne : l'homme a fait alors de la science, de la raison pure, la base à ses convictions. Il a vécu *de* la science. Mais — point essentiel dans la pensée d'Ortega — la confusion des perspectives scientifique et vitale est une perspective fausse. « La vie n'admet pas qu'on la supplante. C'est pour cela que s'est produite la crise de la Renaissance; c'est pour cela que s'est ouverte devant nous — ténébreuse, énigmatique — une nouvelle crise. La raison pure, la science se sont dressées face à la révélation; face à la raison pure va se lever maintenant la vie même et prétendre à l'empire — la vie, c'est-à-dire la raison vitale, ce dont il est impossible de se passer, parce que c'est une seule et même chose que vivre. »

Est-ce clair? Nous découvrons maintenant que l'homme n'a pas sa prétendue « nature » et par conséquent que cet instrumental inné, la raison, lui est insuffisant. L'homme en des essais millénaires s'est forgé un commencement de raisonnement, mais rien de plus. « Dire de l'homme qu'il est rationnel, c'est dire quelque chose d'utopique qui se casse le nez à tout instant sur la réalité. La « nature » elle-même — non pas seulement celle de l'homme — nous apparaît aujourd'hui comme une nouvelle hypothèse. Ni l'homme ni le monde ne *sont* : tout est en marche. »

Déjà dans des ouvrages précédents Ortega avait soupçonné que le type de l'homme, la forme de la vie qui vit de la raison, ne sont pas définitifs. Ainsi avait-il fait remarquer (1) le surgissement à l'horizon de l'Europe d'hommes qui ne veulent pas avoir raison. Et il se demandait s'il

(1) Voir *La Rebelión de las Masas*, Sté éd. « Revista de Occidente », Madrid.

s'agissait là de phénomènes superficiels et transitoires, ou si c'était le début d'un nouveau type disposé à vivre de la sans-raison. D'autre part — symptôme commun à toutes les crises — l'homme moyen actuel a reçu tant de pensées qu'il ne sait plus quelles d'entre elles il pense effectivement. De là l'inquiétude, la profonde altération que tant d'âmes d'aujourd'hui traînent dans le secret d'elles-mêmes. De là cette désolation, ce vide de tant de destins personnels en lutte désespérée pour s'emplir de quelque conviction sans réussir à se convaincre. Nous ne savons pas ce qui nous arrive. Et ne pas savoir ce qui nous arrive, c'est justement cela qui nous arrive. L'homme de nos jours est dépaysé, précipité dans une circonstance nouvelle qui est comme une terre inconnue. Il va de soi que les jeunes ne sentent pas de la même manière que les hommes mûrs cette désorientation, ce commencement de panique. Eux, les hommes mûrs, ont assisté en pleine conscience à leur propre exil de la terre connue, tandis que les jeunes sont bel et bien nés sur le territoire inconnu. Mais les uns et les autres ont le sentiment de se trouver sur la ligne de division de deux époques.

Et voici enfin la conclusion qu'Ortega tire de son schéma pour le présent : Nous vivons une crise extrêmement intense où l'homme, qu'il le veuille ou non, doit exécuter un autre grand virage; cette crise provient de ce que la posture prise en 1600 a épuisé toutes les possibilités, atteint ses dernières limites.

Ortega croit qu'un coup d'œil sur les crises précédentes nous aiderait à sortir de celle-ci. Il va de soi que sous prétexte d'analyser ces crises il fait des sondages appropriés dans notre actuelle réalité psychologique et morale. Exemple : les positions feintes. « Des générations entières se falsifient elles-mêmes. » « Elles s'enthousiasment pour des styles artistiques, pour des doctrines, pour des mouvements politiques qui ne sont pas sincères et qui emplissent le creux laissé par les convictions authentiques. » De là

qu'« à l'approche de la quarantaine ces générations restent annulées, car à cet âge-là on ne peut plus vivre de fictions; on doit être dans le vrai »; et de là aussi la terrible situation de l'homme au milieu de convictions négatives : ne se sentir dans le certain sur rien d'important; ce qui l'empêche de décider avec précision, énergie, confiance et sincère enthousiasme de ce qu'il va faire. » Tout ce qu'il fera, sentira, pensera et dira sera décidé et accompli sans conviction positive, sans effectivité; ce sera un spectre de faire sentir, penser et dire; ce sera la *vita minima*. Sans convictions positives, l'homme passera et les masses d'hommes passeront du blanc au noir avec une suprême facilité; on ne sera pas très sûr de ce qu'est chaque homme, car il sera telle chose aujourd'hui et demain telle autre. « L'homme, à se sentir perdu, se sentira sceptiquement froid, ou anxieux, ou désespéré, et il fera maintes choses d'apparence héroïque, qui, à vrai dire, ne procéderont pas d'un héroïsme effectif, mais seront faites à la désespérade; ou il se sentira furieux, frénétique, affamé de vengeance du fait du vide de sa vie, et poussé à jouir brutalement, cyniquement de ce qui se trouve sur ses pas : chair, luxe, pouvoir. Sa vie prend une saveur amère... »

Rien dans ce tableau tout palpitant de vie psychologique ne manque, si ce n'est la réflexion que de pareils états dans les individus peuvent se produire et se produisent sans que leur monde soit en crise historique ou, moins encore, en pleine catastrophe; il suffit que l'individu n'ait pas le secours des convictions que les autres ont et soit incapable en conséquence d'insérer, en toute sincérité et liberté d'esprit, sa propre tâche dans la tâche collective.

Pour l'avenir, alors, quoi? Nous n'avons jusqu'à présent que peu de données sur le programme qu'Ortega, supposons-nous, élabore en ce moment. Quelque vague aperçu : « Il faut créer dans l'homme de nouvelles vertus qui lui permettent de vivre avec énergie et joie au milieu de l'inquiétude radicale. »

*
* *

Même limité aux seules idées de « Renaissance » et de « Crise », l'examen de la pensée d'Ortega donne largement marge à la critique et à la réflexion. S'essayer ici à fond maintenant à cette critique, ce serait, compte tenu de toute la complexité des problèmes effleurés, d'un abus manifeste. Je m'en tiendrai donc à quelques brèves considérations.

Et d'abord, selon moi, le schéma d'Ortega peut être, dans ses conséquences méthodologiques en particulier, tenu, *grosso modo*, valable pour l'ensemble de notre culture occidentale. Les phénomènes qu'il considère comme caractéristiques de toute crise, de toute renaissance, de tout classicisme aussi, et la physionomie qu'il donne au moyen âge et à la modernité sont admissibles dans l'ensemble, retouches faites et éclaircissements fournis çà et là. Mais il est une catégorie historique, celle de « Renaissance » (qu'Ortega identifie avec celle de crise et même avec une crise déterminée, celle de 1350 à 1600), qu'il est plus juste, me semble-t-il, de considérer comme une modalité historique générale et fréquente qui s'est produite et peut se produire en premier terme dans le devenir d'une culture, mais aussi dans le devenir d'un peuple et même, par exemple, d'un art. Autrement dit, les Renaissances sont des modes d'évolution que l'on constate dans l'Histoire générale ou totale, tout aussi bien que dans l'Histoire particulière d'une civilisation, d'un peuple ou de quelque autre unité collective, d'un système de croyances, etc...

Pour moi, dans l'évolution d'une culture, les Renaissances (1) sont les temps de hausse, de rénovation et de

(1) J'ai développé mes idées sur la « renaissance » et la « décadence » dans mon livre *Phénix, ou l'Esprit de Renaissance* (Barcelone, 1934). *Les Études philosophiques* (décembre 1936) en ont donné un résumé et un commentaire de M. Maurice Blondel. Voir aussi

critique qui succèdent aux périodes de baisse ou de décadence après des périodes de systématisation et de stabilisation. Toute Renaissance authentique, disais-je, s'épanouit en humanisme, c'est-à-dire en volonté consciente et active de civilisation — humanisme qui doit être totalitaire, c'est-à-dire comprendre toutes les valeurs essentielles. Ainsi, donc, une Renaissance suppose derrière soi une décadence et devant soi une période neuve, une stabilisation plus ou moins durable et qui d'ordinaire est une époque classique. Le rythme de cette évolution serait donc : Renaissance, Classicisme, Décadence. Pour Ortega, le rythme consiste dans une alternance de périodes classiques et de crises (Renaissance).

Le contraire de renaître, c'est déchoir; à mon point de vue, Ortega ne considère pas assez le fait, le mode historique des décadences. Il l'inclut dans la catégorie des crises, qui en viennent à être dans sa pensée les périodes qui suivent l'ankylosement ou décadence, se dissolvent en inquiétude vitale et préparent enfin l'éclosion d'un nouvel ordre, d'un nouveau système de croyances ou de vérités. Il semble, toutefois, que le phénomène décadence en soi mérite un examen plus vaste et plus soutenu. Ortega en relève l'importance en plusieurs endroits — lorsqu'il se demande, par exemple, comme nous l'avons vu, pourquoi les historiens n'ont pas expliqué à fond l'évaporation d'un système de croyances aussi magnifique, par exemple, que celui du moyen âge. Que l'homme finisse par se fatiguer d'un système qui lui est donné, cela expliquera jusqu'à un certain point la préparation du passage d'un ensemble de croyances à un autre; mais cela n'expliquera pas les multiples cas de décadence notoire ou de débilitation d'énergie dans les peuples et dans les sociétés humaines

le chapitre « Morts et Renaissances » du livre du comte de Keyserling *l'Art de la Vie* (Stock).

On peut se référer en outre enfin aux deux « Entretiens » donnés en 1936 par l'Institut international de coopération intellectuelle, sur « l'Humanisme » et sur « Europe-Amérique ».

— décadences qui ont parfois conduit jusqu'à la mort; cette décadence, par exemple, dont souffre le peuple qui a délaissé l'idée de son unité et de son destin.

Le complexe psychologique-moral qui œuvre au centre de toute crise renaissantiste est bien plus varié qu'il ne paraît dans la pensée d'Ortega. C'est ainsi, par exemple, qu'il faut donner un rôle plus significatif à la Mémoire. Pas de communauté sans elle, pas d'Histoire, pas d'humanisme. Je conçois mieux par la nostalgie éveillée par la mémoire, mais transférée du passé au futur par l'« élan vital », ce singulier état d'esprit de tout initiateur renaissantiste se balançant de l'espoir au désespoir. La nostalgie de quelque chose de mieux que l'on suppose avoir existé dans le passé suscite l'impulsion de se surpasser, de se tirer de l'exiguïté, de se pourvoir de personnalité. C'est justement pour cela que toute Renaissance, orientée par essence vers l'avenir, paraît être un mouvement en arrière, se complaire en élégies, en regards éplorés vers le passé. La transfiguration de la nostalgie en futurisme donne lieu au passage de la considération du monde mort à celle de se sentir en transe de renaître; elle explique, entre autres phénomènes, pourquoi dans les Renaissances, l'on commence par les pleurs et finit en pédagogie; et de là que tout renaissantiste authentique, tels notre Vivès et les meilleurs de son temps, en soit arrivé à se soucier essentiellement des questions d'éducation, c'est-à-dire de la construction de l'avenir. En sens contraire, c'est le présent-avenir qui, en fournissant au passé sa signification, le définit, le recrée, et, dans une certaine mesure, le crée. Il est certain que, sur le plan de la logique de l'Histoire, ce qui nous advient aujourd'hui ne peut être que le résultat de ce qui nous advint hier; mais, sur le plan de notre conscience, il est plus certain encore que ce qui nous advient aujourd'hui nous permet de définir ce qui nous advint hier. Notre crise éclaire, et en un certain sens crée, devant notre conscience, les crises du passé.

A en croire Ortega, l'inquiétude de tout initiateur renaissantiste, c'est d'avoir perdu un terrain fixe sans avoir encore abordé à un autre terrain ferme. Peut-être conviendrait-il d'ajouter que cette inquiétude n'est pas déprimante, mais plutôt stimulante. C'est là certes l'inquiétude que donne la liberté, la faculté de se diriger où bon vous semble, avec tous les risques y attachés. Mais cette sensation d'être perdu sur laquelle insiste tant Ortega n'est pas fatale, bien s'en faut, au renaissantiste qui n'est point, assurément, en terre ferme, mais n'en sait pas moins où il va. L'inquiétude s'explique d'ailleurs quand nous nous appliquons à une tâche dont le résultat ne nous est pas donné comme automatique ou nécessairement accessible.

Théories à part, l'examen de ce qui, de 1350 à 1600, est culturellement arrivé en Europe — avènement de la science moderne sans doute, mais aussi vigoureuses manifestations du sentiment religieux, riches et nombreuses créations de l'art, constellation de littératures fertiles —, cet examen nous conduirait peut-être à ne pouvoir pas accepter le schéma d'Ortega pour cette période dans sa simplicité extrême : la perte d'un idéal (la foi religieuse), la quête d'un autre (la foi en la science). Notre philosophe fait bien remarquer qu'il s'agit de volatilisation de la foi religieuse « en tant que foi plénière et collective ». Il n'est pas douteux que la Renaissance a vu la rupture de l'unité de la foi, et en maints individus la perte de la foi même. Mais la foi, d'autre part, n'a jamais donné de signes plus patents de vitalité sociale et individuelle que dans l'Espagne du XVIe siècle ou la France de la fin du XVIe et de tout le XVIIe. Ce ne sont pas là seulement de grandes époques de splendeur politique, artistique et littéraire. Un puissant resurgissement religieux y est aussi contenu : les ordres anciens se réforment, d'autres se forment, et monde et cloître se compénètrent; la sainteté est prodigieusement florissante. Quand notre monde occidental a-t-il jamais tant produit de grandeur humaine?

Que fait-on de tous ces saints, écrivains mystiques, missionnaires, théologiens, etc...? A mon humble avis, le schéma d'Ortega — si capable soit-il de vérité historique — n'absorbe ni n'explique toute la vérité, toute la réalité spirituelle.

Et de la crise actuelle enfin que dirions-nous? Les hommes, les masses, les facteurs des modifications de ce présent monde — notre monde — qu'ils ont imbu d'une foi, soumis à des moules ou formes; ceux qui sentent comme propre, comme émanée d'eux-mêmes, de leurs nécessités vitales, la situation nouvelle, eux, tous ceux-là, ne sentent pas cette crise comme telle. Pour eux, elle n'existe pas. Elle existe pour le spectateur, pour l'historien des idées, pour le philosophe qui vivait installé dans un monde assorti à sa façon de sentir et a vu ce monde s'en aller, disparaître sous son pas et le laisser sans appui; et le fait d'être ainsi en l'air, sans quiétude ni repos, incessamment incertain et anxieux — sentant qu'il ne lui est plus possible de croire vitalement en ce qui soutint son être, puisqu'on ne peut croire en ce qui est maintenant mort, ni non plus dans le nouveau qui s'impose et vit parce que ce nouveau est étranger à sa nature intime, n'est pas son ouvrage, mais celui d'une génération postérieure et rebelle —, cette situation du penseur entre le monde qui s'est abîmé et le nouveau qui n'est pas authentiquement le sien, voilà la grande, l'évidentissime crise.

Aussi suis-je enclin à penser que ce *Schéma des Crises historiques*, pour appuyé qu'il soit de faits historiques indiscutables — les faits se prêtent volontiers — et même, si l'on veut, l'exactitude objective du schéma admise —, j'incline à penser, dis-je, que sa formulation a été aidée par la projection et l'application à l'Histoire européenne de l'aigu, du palpitant et de l'angoissant diagnostic que le penseur a porté sur lui-même, sur sa crise propre, courageusement.

J. ESTELRICH.

PURIFICATION

Je tiens mon ombre devant moi :
Je me sépare et me divise.
A la lisière de ma voix,
Une autre voix se dépayse :
— Quel est ce ciel ? Quel est ce toit ?

Je marche dans une autre neige
Dont j'épouse ici la stupeur.
Je me regarde en face : où vais-je ?
Partout où la faim, où la peur,
Où le cri sèment leur cortège.

Où sont les morts et les vivants ?
Ceux qui se taisent, ceux qui tremblent ?
Éternels après comme avant,
Ceux qui, hors du cercle, s'assemblent
Pour maudire leurs dieux trop grands ?

La même voix sur l'autre plage,
Le même don, le même accord,
La même hostie et le même âge,
La même plaie, la même mort...
— Dévore-moi, mort sans visage !

*
* *

— Bêtes de somme sans amour
Qui sombrez au bord de la route,
Tournez en rond, tournez autour
De tout ce qui, dans cette soute,
Fend d'un éclair la main du jour.

Tournez en rond ! Faites-vous belles !
Allez boire l'eau de la mer !
La mer vous charge d'étincelles :
C'est avec le cuivre, le fer
Et la terre qu'elle se mêle...

Bêtes de somme, je vous vois,
Je vous compte, je vous retrouve.
Depuis mille ans, entre mes doigts,
Votre innocence, je la couve :
C'est votre règle, c'est ma loi.

Je tiens votre regard tranquille
Dans mes yeux; toutes, je vous prends
Dans ma ville à moi, cette ville
Dont le nom jette aux quatre vents
Un bruit de grande cloche hostile.

Qu'avez-vous fait de cet appel,
Lorsque la houle et la tempête
Démantelaient l'ombre et le ciel,
Lorsque l'enfant, l'enfant-prophète
Mourait dans la boue et le gel ?

J'ai croisé les bras. Le silence
A pacifié le désert.
Je suis seul. J'accepte l'offense.

Mon pain m'affame : c'est l'enfer
Avec ses portes en démence.

Mais vous, qui vous réveillera ?
Qui vous dira l'heure ? Personne.
Lorsque l'aube écartèlera
L'arbre noir, qui, dans cette zone,
D'eau pure vous couronnera ?

J'entends la colline qui monte
Avec la source et le ruisseau.
Colère au delà de la honte !
Le même arbre me dit qu'il faut
Que, m'ayant trouvé, je m'affronte.

Au large du rouge archipel,
Aux confins de ma servitude,
A genoux j'apporte le sel
De l'inattaquable altitude
Et du pardon essentiel.

C'est le geste, le signe et même
Le signal de l'embrasement.
Jugulez, rompez le blasphème !
Ouvrez-vous ! Voici le moment
De choisir le blanc diadème

Qui exorcise les forêts
Où le feu du monde s'épuise !
La nuit brûle : vous brûlerez
Jusqu'à ce que la Voix vous dise
Le nom qu'en mourant vous crierez...

LOUIS ÉMIÉ.

Février 1942.

LE PAUVRE YORIK

« Hélas! Pauvre Yorik! Je l'ai connu, Horatio : un être de farce infinie, de fantaisie — très exquise... »

Ayant fait son temps chez Shakespeare, Yorik entreprend avec Laurence Sterne son « voyage sentimental » et transporte de Londres à Paris ses extravagances.

Depuis Karamzine, Pouchkine, Gogol, Marlinski et Lermontov jusqu'à Pogorelski, Pavlov, Odoevski, Gretch, Polevoï, Weltmann, Boulgarine, Droujinine, Senkovski et Apollon Grigoriev, tout le monde chez nous, aussi bien à Moscou qu'à Pétersbourg, le connaît bien. Mais ni Tolstoï, ni Dostoïevski, ni Liéskov ne prononcent son nom. Or voici que Yorik derechef a fait parler de lui dans Moscou.

Yorik se montrait dans les rues, aux barrières, et amusait aux portes des fabriques les ouvriers. A son apparition tout s'animait, et son nom, russifié sans malice, avait pris la forme plaisante et diminutive de Yornik, « Petit Coquin ».

Entre ses doigts nerveux et fins Yorik prenait deux longs clous brillants. Il les maniait sous son nez comme pour humer le parfum du métal, envoyait à droite et à gauche de larges baisers, puis prononçait négligemment : « Bon! On va travailler! » Alors, fixant des regards provocants sur les bouches béantes d'admiration des spectateurs pressés en cercle autour de lui, aussi légèrement que s'il se fût agi de plumes, il s'enfonçait les clous jusqu'à la tête dans les narines : dans l'une et puis dans l'autre.

Le souffle suspendu, on attendait le dénouement.

Plus rien ne brillait hors du nez : les têtes mêmes avaient été absorbées. Le visage sans une goutte de sang était figé, plus vert que jamais. Il n'y avait plus que les yeux de vivants, tels deux charbons embrasés, et au-dessus d'eux, comme deux petits serpents de velours noir.

Yorik crachait les clous sur sa paume.

C'était bien les mêmes clous, tout le monde le constatait : sans tricherie ni substitution, brillants, longs, et encore fumants. Un contentement manifeste illustrait de mines diverses les physionomies méfiantes, perplexes.

De sa culotte Yorik extrayait un œuf : l'œuf était dur, lourd.. Tout le monde pouvait vérifier : « Ne craignez rien ! Prenez ! Dans les deux mains ! » Une patte timide s'avançait : « Oui, on dirait de la pierre ! » Alors, comme pour les clous, il le tournait et retournait sous son nez; seulement, au lieu d'envoyer des baisers, il levait l'œuf haut par-dessus sa tête; puis, après la même phrase négligemment dite : « Bon ! On va travailler ! » il ouvrait largement la bouche et sans une hésitation, sans un mouvement de langue, il engloutissait l'œuf.

Et de nouveau, après avoir tenu les spectateurs un moment sous le charme, il sortait des profondeurs insondables de sa poche un mouchoir rouge, rouge comme la « souquenille couleur d'enfer » de Gogol. Et l'œuf, recraché sans effort, s'en allait vers le mouchoir magique retrouver dans la culotte ~~les~~ clous fumants.

Et dans l'instant Yorik tout entier prenait feu. Se piquant dans les oreilles, dans les narines, dans la bouche, des allumettes enflammées (elles rebondissaient aussitôt, mais d'autres aussitôt jaillissaient et, brûlantes, allaient se planter dans ses oreilles, ses narines et sa bouche), il levait haut la tête et elles formaient au-dessus une herse de feu. Toute sa tête n'était qu'un brasier scintillant d'étincelles.

Avec effroi, les spectateurs reculaient, en se marchant sur les pieds. Des cris d'horreur. La fumée se dissipait.

Yorik était là, debout, blanc, clown aux cheveux verts! Sur le banc, plus brûlants encore étaient les deux charbons ardents et sur eux les deux petits serpents noirs.

— Bravo!

Après la représentation venait la musique.

Une musique de son invention. C'était celle des foires populaires : des espèces de scies à cadres, très menues et montées sur des chevilles, une vessie à piston et un cornet.

Mais quels sons inattendus! D'où, de quels abîmes émergeaient-ils? Quelle mélancolie sans bornes est donc cachée dans la nature! J'ai reconnu plus tard dans les castagnettes espagnoles et chez les Tziganes cet appel issu des profondeurs sans retour. Oh! ces remous, ces creux sonores, ils ne sont spécifiés, prévus nulle part, mais ils existent et ils ont existé et leur souffle flottait avant la vie et avant la première parole humaine solide! Ce qu'il y a de plus prenant dans la poésie et dans le conte n'est que leur écho et leur haleine.

La musique, en élevant les âmes, les plongeait dans une profonde rêverie : rarement cela se passait sans larmes. Le cornet, de sa voix claire, rouvrait les libres espaces.

Après la musique, le prestidigitateur recevait son salaire en kopeks. Tout en glissant dans sa culotte la recette, il semait gouailleries et adages, notant d'un mot bien frappé avares et généreux, ceux qui s'étaient laissé toucher et ceux qui avaient bâillé : chacun en prenait pour son grade! Mais parfois, entraîné par sa musique, il hochait seulement la tête pour signifier qu'il n'avait pas besoin de récompense : « — Laissez-moi! » —. Et il se remettait à jouer.

Yorik était un musicien né, le vrai frère de ce maître de musique, Isidore Eremiéitch, dont parle Dahl :

« Partout il entendait et voyait la musique. Qu'un verre sonne, qu'une cuiller d'argent tinte, le voilà qui, à travers deux ou trois pièces, lui fait écho. Il a dans l'oreille le son de toute sa batterie de cuisine : il se plaignait un jour à moi qu'une casserole rendait une fausse note si elle n'était pas

pleine d'eau jusqu'à une marque qu'il y avait faite exprès. Si le soir des filles chantent dans le lointain et que des hannetons bourdonnent, il faut que, de son perron, il assortisse aux voix des filles les basses des hannetons. Si, à l'aurore, des charpentiers façonnent une izba et que l'acier des haches résonne, il faut que sur son violon ou sa guitare il leur donne la quinte et la quarte... »

La musique était chez Yorik le plus profond et le plus intime de son être. Il était lui-même un instrument de musique : par ses doigts fins s'exprimait ce qui est enfoui et voilé, l'âme de ce qui n'est pas encore créé et coule en jet irrésistible, aveugle.

Yorik venait me voir dans mon grenier. Je lui enseignais l'anglais. Il apparaissait à la tombée de la nuit et se plantait devant moi. Il me perçait de part en part de ses charbons vivants.

D'où cette idée lui était-elle venue d'apprendre l'anglais? Je ne lui posai pas la question. J'étais moi-même féru d'anglais; il me semblait que tout le monde devait prendre intérêt à mon anglais. Quant à nos relations, elles avaient débuté voici comment : j'étais devant le portail de la fabrique avec les ouvriers, et lui nous amusait avec ses clous, son œuf, ses allumettes, sa musique et ses bons mots. J'entrai en conversation avec lui après la représentation, alors qu'assis, pensif, sur un banc, il s'essuyait le nez du même mouchoir « rouge d'enfer » où il avait recraché l'œuf. J'étais curieux de savoir qui il était, d'où il venait et s'il appartenait depuis longtemps à la grande famille des vagabonds.

Yorik était un prestidigitateur errant et il s'était produit déjà et au Jardin Zoologique, et au Cirque Solomonski. Mais nulle part il ne pouvait rester : sa « langue » en était la cause. De là, m'expliqua-t-il, son impuissance à mener une vie normale.

C'est au cirque qu'il avait reçu son nom de guerre : « Yorik », annonçait l'affiche. Mais il était à cent lieues de

se figurer quel était ce nom qu'il portait et quel personnage il représentait. Quand je lui parlai d'Hamlet, l'étonnement fit courir sur son visage le même frisson que lorsqu'il avalait l'œuf de pierre. Puis il devint pensif, comme travaillé d'un souvenir, et eut un rire, avec les yeux pleins de larmes.

Il venait dans mon grenier sans clous, sans œuf, sans musique, mais ce dont il ne se séparait jamais, c'était son diapason. Ce diapason était pour lui comme un falot dans la nuit obscure. Sans s'attarder au portail, il entrait dans la maison, se glissait comme une couleuvre dans l'escalier et, telle une souris, fonçait vers le grenier. Il apparaissait soudain, à la manière des excentriques qui se métamorphosent sur la scène en toutes sortes de bêtes ou d'oiseaux, et le rôle des feux magiques était alors joué pour lui par un rayon de lune entrant par la lucarne.

Et dans mon univers composé de Gœthe, Hoffmann, Novalis, Tieck, Hauff et des frères Grimm entrèrent alors Shakespeare, Swift, Sterne, Dickens et Walter Scott.

***

Yorik se trouva être étonnamment réceptif : il saisissait au vol les vocables anglais, et les retenait comme une leçon jadis parfaitement possédée et seulement oubliée. Tout comme Pilniak (encore un pseudonyme : son vrai nom est Wogau) : débarqué à Berlin sans connaître un traître mot de la langue, je l'ai retrouvé un beau jour parlant l'allemand, et avec une prononciation à croire que ses ancêtres n'avaient jamais émigré d'Allemagne à Sarepta sur Volga.

Yorik était mon homme : ses yeux découvraient les côtés drôles, l'aspect joyeux des choses en apparence les plus sérieuses, et il se laissait passionner par l'invraisemblable, l'irréel, le monde des contes. Avec lui, travailler était aisé et gai.

Vers la fin de l'été nos leçons d'anglais dans les rires et les contes cessèrent à l'improviste.

La dernière fois que Yorik se montra dans mon grenier, je devinai en lui je ne sais quoi d'inhabituel. Ce n'était plus son allure pensive — « l'âme méditative » qu'il avait toujours —, mais un air distrait, de cette distraction que cause une idée lancinante qui vous emplit le crâne et vous trouble la vue. Il n'était pas non plus vêtu comme à son ordinaire : ce n'était plus le Yorik aux poches mystérieuses de prestidigitateur. Sur son toupet frisé et provocant tenait à peine un petit canotier à la mode : il ne sentait plus le soufre, mais le savon, avec des parfums qui offusquaient l'odorat. Je ne lui demandai pas d'explications : sait-on jamais de quoi un faiseur de tours peut avoir besoin ? S'il s'était présenté en soutane et en culotte, je ne me serais pas étonné.

La conversation en anglais « ne collait pas ».

Visiblement plongé dans son idée, il tira de son pantalon aux jambes étroites son diapason, le fit vibrer, pour vérifier le hanneton du grenier qui débitait sans fin sa monotone ritournelle, puis le remit dans sa poche. Il ne tenait pas en place. En promettant de me rendre visite un prochain soir, il se glissa hors du grenier.

Et depuis, plus rien.

Plus traces de Yorik ! On ne le revit plus ni devant le portail avec sa musique et ses tours, ni au grenier avec son diapason. J'avais beau l' « espérer » — et je crois à la vertu de l'espoir : un désir est capable de faire sortir de terre l'objet désiré ! — Yorik ne se montrait toujours pas.

Toute disparition me bouleverse : de chose, ou de personne. Où sont-ils passés, le peintre Nicolas avec ses couleurs, le graveur Paul Fedorov Safronov avec ses apocryphes, le moinillon nain Paisios avec ses contes lunaires, enfin ce Yorik le faiseur de tours ? Pourquoi donc ont-ils paru et disparu ? Ce ne sont pourtant pas des imaginations de mon cerveau : tout le monde les a vus, ou a bu le thé avec eux. Mais chez qui ont-ils creusé un souvenir aussi trépidant que chez moi ?

*
* *

En automne avec la reprise des cours, j'abandonnai mon grenier familier et réintégrai les pièces du bas, la table au bouquetin de cristal, au squelette de corbeau de ma propre préparation et aux arêtes de poisson frottées jusqu'au brillant de l'ivoire. « *Jouri Miloslavski* », qui transportait d'enthousiasme Khlestakov, « à l'ombre de la fontaine », me déplut par la fausseté de son « langage populaire », mais je ne pouvais m'arracher à Lajetchnikov, notre Walter Scott.

Depuis cet automne, il commença à être question dans Moscou d'un nouveau coiffeur extraordinaire, appelé de Londres, qui opérait chez Basile, le « salon » le plus chic de notre bonne ville. Basile et Théodore n'étaient-ils pas les premiers *hairdressers* ? Des histoires couraient : tout en vous rasant, l'Anglais vous distrayait de calembours. Chacun était prêt à rester fût-ce une heure sous la mousse et le fer, oreilles grandes ouvertes, yeux dilatés, ou retenant son souffle, à suivre les scènes fantastiques qui se déroulaient sous son nez : un véritable enchantement ! Et c'étaient des tours venus authentiquement d'Angleterre : le coiffeur, chemin faisant, avalait le rasoir, changeait le savon en montagnes de cristal, soulevait avec le vaporisateur une telle douche de mousse qu'on ne distinguait plus ni miroir, ni peigne, ni cuvette : tout était dans un nuage ; de ce nuage sortait un son, semblable à celui du cor, et la vision s'évanouissait. Et dans ces récits on ne parlait pas de trompe-l'œil, au contraire on soulignait la réalité des faits.

Je me dis : « Ne serait-ce pas des tours de Yorik ? » Il y avait des coincidences frappantes : son costume lors de sa dernière visite, les leçons d'anglais, le cornet qui renfermait tous les mystères.

Par tous les moyens avouables ou non avouables j'allais au théâtre, en payant ou en resquillant — tant était insatiable ma passion de spectacle. Un jour, parcourant les

« Nouveautés de la saison » de S. L. Kougoulski, je tombai, entre autres annonces, sur un bref communiqué annonçant « la mort tragique de Yorik, le prestidigitateur bien connu ». On promettait un article avec des détails sur sa vie remarquable et ses aventures d'artiste errant.

Au théâtre rien ne dure qu'une saison. Or la saison se terminait, et nul n'avait cure de pareils détails. Ainsi on oublia le pauvre Yorik.

***

L'été suivant devant le portail de notre fabrique parut un nouveau type. Non, ce n'était pas Yorik : par-dessous son veston il avait une espèce de mante, ou plutôt de châle, et pour instrument un accordéon. C'était le prestidigitateur ambulant Lorenzo.

Comme Yorik, Lorenzo se fourre des clous dans le nez, seulement il n'avale pas d'œufs. Par contre, il peut, à l'instar des anciennes comédies, fabriquer une omelette dans un chapeau; il sait aussi opérer avec les allumettes, et lance des feux de Bengale.

Estropiant les mots comme un véritable comédien, il jouait avec ses outils magiques, et sa face d'oiseau imaginait des grimaces désopilantes. Après avoir prononcé la phrase de Yorik : « Bon! On va travailler! » il exécuta les tours connus, en terminant par la classique omelette. Ensuite, assis sur le banc, il déploya son accordéon : l'instrument docile passait sans transition d'un mode à l'autre. « Tantôt il rugissait comme un fauve, tantôt il pleurait comme l'enfant. » Telle fut du moins mon impression. Tous étaient émus. Comme on le récompensait de kopeks, il improvisa un numéro supplémentaire : levant adroitement la jambe, du bout recourbé de sa botte il fit tomber la casquette d'un agent de police.

Il fit mine alors de s'en aller. Mais tout à coup ses yeux d'oiseau roulèrent sur eux-mêmes. Il cherchait quelque

chose. Le souvenir lui revint. Il déploya un bout de papier, le lut, et j'entendis mon nom, prononcé à l'espagnole : Remoz!

Lorenzo s'expliqua : il ne savait pas très bien quelles fabriques visitait son camarade, mais il avait reçu de lui une commission, et si j'étais ce même Remoz... Il fouilla dans ses poches et de dessous sa mante tira — et je le reconnus entre ses mains — le fameux diapason.

— De la part de Yorik, en souvenir!

Et bien des choses me furent découvertes par Lorenzo, mais non pas toutes.

Il s'agissait de raser un mort considérable. Les obsèques devaient avoir lieu avec le concours du premier diacre de l'Assomption, Chakhovtsov : autant dire que tout Moscou y serait. Déjà les chefs du bureau des Pompes Funèbres se vantaient qu'au Petit Théâtre le costume du spectre du père d'Hamlet était l'œuvre non pas du costumier des Théâtres impériaux, mais bien de leur ordonnateur Semen Ivanytch Tchachnikov. Maintenant, nouvelle occasion pour eux de se distinguer : accommoder le corps d'un général! On s'adressa à Basile. Basile, naturellement, fit un prix exorbitant — quelque chose comme la valeur d'une douzaine de coiffures en brosse, la taille à la mode, mais par contre le travail était garanti propre, net et brillant. Quant à l'exécutant, entre tous les artistes capillaires, ce ne pouvait être que « l'Anglais ». Basile, seulement, le prévint « Et surtout, sans tours de passe-passe. »

« Coiffer un mort, voilà qui n'est guère compliqué! » se dit Yorik. Et chacun pensait de même. Yorik rasa le général : à merveille! Pas un vivant qui se laisse aussi bien faire, n'est-il pas vrai? Puis, comme il se doit, il lui passa le vaporisateur, et le poudra un peu. Le mort sentait le jasmin. Tout était propre et net; le brillant, le brillant du verre, c'était pour les joues et le menton.

Au retour du travail, Yorik se pendit.

***

Lorsque, comme dans *le Nez* de Gogol, Yorik, pour plus de commodité, prit le mort par le nez, mais serra maladroitement ce nez, sous ses doigts un liquide jaillit et lui gicla dans l'oreille. Alors, nouvelle malchance : la main, glissant, coupa la peau lâche et de la blessure sortit non pas du sang... Le sang parut sur son doigt fin et élastique. Mais le pis n'était pas encore là : absolument éperdu, Yorik s'était acharné — dernière ressource! — à essayer sur le mort un de ses tours : la montagne de mousse — et sans succès! Il avait recommencé : pas davantage! Tout était perdu.

« Au retour du travail, Yorik se pendit! » répétai-je après Lorenzo.

Pauvre Yorik! ton diapason, je le conserve, jamais je ne m'en suis séparé, je l'ai apporté à Paris avec mes hardes et mon réchaud « Primus » — un peu de Russie! Si je n'ai pas fait un musicien, c'est que ma musique à moi, ce sont les mots.

« Pauvre Yorik, dis-je encore avec les paroles de notre première rencontre, où sont maintenant tes tours? tes grimaces? tes chansons? ces éclairs de bons mots dont tous les convives riaient aux éclats? Qui maintenant rira de ton sourire figé? Tout est fini. »

ALEXEI REMIZOV.

(*Traduit du russe par* P. PASCAL.)

ZIA

Nous habitions dans la banlieue de Constantine. De la ville même je me souviens peu. Un pont suspendu lancé au-dessus de gorges profondes, étroites, chaotiques, où serpentait un mince filet d'eau, parmi des pierres. (Ce fut la première impression du tragique que j'eus, impression globale et inexprimée.) Un bois de pins en pente, que l'on escaladait en s'agrippant de tronc en tronc, les pieds glissant sur les aiguilles, les mains écorchées et engluées de résine. Des toits en étages où nichaient des cigognes, dressées sur une patte au milieu de leur nid, comme empaillées. (Image retrouvée, couleurs adoucies, sur des cartes postales alsaciennes.) Une place plate, brûlée de soleil; des marchands de dattes sèches en petits tas, et de friandises écœurantes faites de sucre, d'huile et de miel.

Notre maison, c'est autre chose...

Elle est là, plantée, non devant moi, mais au dedans de moi, vaste, claire, couverte d'une terrasse, et son jardin grimpant à flanc de coteau. On m'a dit qu'elle n'existait plus, qu'à sa place et à la place de mes rosiers malingres aux fleurs pâles et molles s'élève un bel immeuble neuf. Que m'importe... Peut-être cette maison n'est-elle devenue invisible aux yeux des autres que pour vivre plus forte en mon souvenir.

C'était une maison blanche, à un étage, bâtie au bord de la route, le jardin caché derrière. Elle était laide, sans doute. Façade plate régulièrement percée de fenêtres aux

volets poussiéreux; une étroite porte de chêne verni où étincelait la plaque de cuivre : « M. Constantin Constantino, entrepreneur. » Le nom de mon père me ravissait. Souvent, à mi-voix, pour le plaisir, j'essayais sur ce nom des variations, des adjonctions assonancées. Quelque chose dans le genre de ce que faisait mon frère Tonio lorsqu'il récitait ses déclinaisons. Mais je n'ai jamais rien trouvé d'aussi satisfaisant que ce nom même. Il me donnait l'impression de quelque chose de définitif, de rond. Et, lorsque je pense à mon père que j'ai très peu connu, c'est — aussi peu filial que cela puisse sembler — son nom qui me tinte aux oreilles, en même temps que le timbre de sa voix, haute, autoritaire, mêlée à d'autres voix étrangères, derrière une porte fermée.

Quand je revenais de l'école, je posais sur la marche, contre la porte, mon cartable de moleskine d'où dépassait une règle noire. Puis, haussée sur la pointe des pieds, je carillonnais sans répit jusqu'à ce que l'on m'ouvrît. L'autre main, moite de chaleur ou humide de pluie, je l'appliquais, ouverte comme une étoile, sur la plaque de cuivre. « Constantin Constantino, entrepreneur » était entièrement pris dans le réseau de mes doigts bruns et maigres. Je n'ai pas encore compris le pourquoi de ce geste; mais je sais que rien au monde ne m'eût fait y renoncer : c'était un rite. Rosa, la bonne juive, venait m'ouvrir. Elle répondait par un haussement d'épaules à mon bonjour indolent, et, gauchement, relevait le coin de son tablier pour essuyer la plaque ternie dont l'éclat était son orgueil.

Le rez-de-chaussée était réservé aux bureaux de mon père.

A droite, deux vastes pièces en enfilade. La première nue, peinte à l'huile, entourée de bancs. Aux jours de marché, les Arabes attendaient là, un bout de minerai caché dans le pan de leur burnous ou une liasse de billets crasseux au fond de leur chéchia. Ils croisaient leurs jambes en tailleur et laissaient tomber par terre leurs babouches.

Serrés les uns contre les autres, ils se chamaillaient, ou se faisaient de grandes démonstrations en s'embrassant sur l'épaule. La maison sentait alors le gourbi et le beurre rance. Pour moi elle sentait encore autre chose, elle sentait le pou. Sans doute, parce qu'au soir des marchés ma mère disait à Zia :

— Veille à ce que tout soit lavé, ils grouillaient de vermine.

Ils entraient chacun à leur tour dans le bureau de mon père. Bureau austère aux meubles noirs, aux murs tendus de papier rouge.

Dans un coin de la pièce l'employé écrivait sur un gros registre ou tapait à la machine. C'était un homme ponctuel et silencieux que j'ai toujours appelé le « veuf », même lorsqu'il se fût remarié. Cela datait du jour où (je savais qu'il venait de perdre sa femme), ouvrant la porte d'entrée, je le vis debout dans l'encadrement, en plein soleil. Cet homme que je connaissais, je le découvris seulement alors. Brun, maigre, les yeux encore bouffis de larmes, à la main son canotier garni de crêpe, un crêpe aussi à la manche de son veston blanc, et, sortant de son pantalon fraîchement repassé, des bottines noires, à boutons.

Je restai quelques instants devant lui, muette. Puis, bondissant dans l'escalier, je me précipitai au premier étage où je savais ma mère coudre dans sa chambre. J'enfonçai la porte et m'écriai :

— Maman! c'est le veuf, il est merveilleux!

— Quoi? me dit-elle... pourquoi merveilleux, es-tu sotte ou es-tu sans cœur?

Je la tirai par la main jusqu'à la fenêtre. On voyait en bas le veuf immobile qui n'osait entrer.

— Regarde, maman, est-ce qu'il te semble ordinaire?

Au lieu de la réponse que j'attendais, ma mère me regarda bien en face avec réprobation et tristesse, et, en soupirant, elle retourna à sa broderie.

« Zia aurait compris, pensai-je; d'ailleurs de la maison entière elle seule comprend tout... »

Avec chacun de ses interlocuteurs mon père entrait en discussion. (Il parlait couramment arabe, juif ou maltais.) Je m'étonnai de voir que ceux qui attendaient ne prêtaient aucune attention à ces éclats. Ils n'écoutaient pas, et, s'ils entendaient, c'était sans curiosité et sans crainte.

Lorsque le visiteur ressortait — poussé dehors par mon père qui le dépassait de toute la tête — il rejetait un pan de son manteau sur ses épaules serrées et souvent marmonnait des injures. Les bavardages d'un coup cessaient. L'un s'accroupissait par terre et à grands gestes rassemblait babouches et paquets roulés dans des hardes; les autres lançaient en dessous vers le partant des regards ironiques.

Les Européens attendaient — chapeau posé sur les genoux — dans la salle de gauche garnie de chaises et de fauteuils de rotin. Au mur, dans des vitrines, des échantillons de pierres étiquetées, des poudres dans des flacons, des petits sacs de blé, et des fioles d'essence de géranium. Après cette salle, était une série de pièces grises que mon père appelait ses « archives », où étaient des collections de phosphates, de minerais, dont je ne compris jamais l'utilisation pratique. Pas davantage je n'ai réalisé en quoi consistait la mystérieuse besogne d'un entrepreneur algérien.

L'escalier qui conduisait au premier étage était coupé en son milieu d'un étroit palier. Là était le compteur à gaz dans une sorte de coffre bas drapé d'indienne rouge. Posé dessus, un énorme coquillage au cœur rose, vivant comme une fleur. L'oreille contre ce cœur j'écoutais la mer. Si je fermais les yeux, je la voyais. Les vagues, le vent, la poussière d'eau et la tempête, tout cela d'autant plus violent que j'appuyais davantage. Et ces bateaux en perdition... ces poings crispés sortant de la houle...

— Mon Dieu, priais-je, le cœur battant, sauvez-les, je vous le demande, sauvez-les tous!

Afin que la mer s'apaisât je reposais le coquillage. Il était alors sur l'indienne rouge, gris, lourd, tout ordinaire.

Pour mes frères, Bernard et Tonio l'attraction de ce palier était autre. C'était le cor de chasse accroché au mur. Lorsque nos parents étaient sortis, ils le descendaient et en tiraient des sons étranges. A cheval sur la rampe je suivais la chasse. Les marches étaient la cascade, le rez-de-chaussée l'étang, la tapisserie sombre sous-bois profond, et la biche légère allait jaillir, d'où?... j'attendais la surprise...

En haut, assise sur la dernière marche, ma sœur Marguerite s'appliquait à un paisible travail de couture. Elle était de deux ans mon aînée. Mes frères étaient mes aînés aussi, de deux ans en deux ans.

Ils se disputaient à celui qui jouerait du cor. Ils se disputaient aussi pour savoir à qui le cor reviendrait à la mort de nos parents.

— Je suis l'aîné, disait Bernard.

— Et moi, disait Tonio se redressant comme un coq, je suis celui que maman préfère.

Mes parents sont morts. Mes frères sont des messieurs arrivés. Le cor n'est chez aucun d'eux. Chez quel fou, chez quel amateur d'horreurs, après quels périples, ce cor, sans doute aujourd'hui cabossé, vert-de-grisé, a-t-il échoué?

Debout près de Marguerite, toute menue dans son sarrau gris, comme ses cheveux, Zia nous regardait en souriant.

Dès qu'elle devinait la clef dans la serrure, elle nous disait :

— Vite, mes petits, les voilà.

Aussitôt, tout était en place. Dans notre salle à manger, assis autour de la table, devant un jeu de cartes ou de loto, nos parents trouvaient des enfants sages.

Zia s'affairait alors à la cuisine.

Rosa s'arrêtait de chanter ses mélopées juives, nasillardes et monotones dont j'ai oublié l'air, mais dont je

garde à fleur de nerfs le pincement et l'engourdissement combinés.

J'ai dit « notre » salle à manger car à l'étage réservé à l'habitation étaient deux salles à manger. L'une, qu'on appelait belle, était pour nos parents. Garnie de trois buffets couverts de sculptures, femmes, oiseaux et lapins. Rangées autour de la pièce, contre le mur, douze chaises rembourrées dont le cuir s'ornait d'iris : fleurs et feuilles en relief. Il me vint cent fois l'envie, pour égayer un peu l'ensemble, de peindre ces feuilles et ces fleurs en vert et mauve. Mais je n'ai jamais osé. Me retenaient l'idée de la voix tonitruante de mon père et du regard sévère de ma mère. Les murs de cette pièce étaient tapissés de vert tendre. Et les deux fenêtres aux brise-bise et stores de filet avaient vue sur la route.

A côté, sorte d'office éclairée par une porte vitrée donnant sur la cuisine, était notre salle à manger. Une table ronde au milieu couverte d'une toile cirée blanche, des chaises dépareillées. Au mur un Christ, et c'est tout.

Nous les enfants, nous y prenions nos repas, avec Zia notre grand'tante.

Rosa apportait les plats dans la « belle » salle à manger, nous les passait ensuite. Zia nous servait et gardait pour elle les plus mauvais morceaux, les restes. Le pain dur lui revenait de droit. Si par hasard, dans la « belle » salle à manger — dont la porte demeurait ouverte — mon père tendait la main vers un bout rassis, maman le retenait d'un geste.

— Laisse, mon ami, Zia préfère le pain moins frais.

Au reflet de pure joie qui passait alors dans le regard de Zia, j'avais depuis longtemps deviné que son vrai goût devait être autre.

Elle avait élevé notre mère, et maintenant nous élevait.

C'est elle qui avait été « presque notre nourrice » comme elle aimait à le rappeler.

— Quand tu es venue au monde, Thérèse, me disait-elle,

tu étais si petite et si noire que ta mère s'écria : « Quelle horreur, Zia, cache-moi ça ! » Et sais-tu ce que ton père a dit? Il a dit : « De qui tient-elle, je n'ai jamais vu rien de pareil ! » C'était à croire que le Bon Dieu s'était trompé de race. Il en distribue tant et tant de nouveau-nés... Moi, je pensais que tu étais un ange et je t'ai tout de suite aimée. Tu ne dois pas l'oublier.

— Je ne l'oublie pas, vieille Zia, lui disais-je, et tu sais bien que si tu étais un beau jeune monsieur très riche, malgré mes dix ans, je t'épouserais tout de suite, car je t'adore.

Elle riait aux larmes.

Elle rappelait si souvent nos premiers gestes, nos premiers mots d'enfant, que nous en étions lassés.

Elle s'émerveillait de ce que nous écrivions sur nos cahiers d'école, de ce que nous lisions dans nos livres et qu'elle pouvait difficilement suivre car elle était très myope.

Lors de nos maladies, c'est elle qui avait la corvée des cataplasmes, des tisanes et des nuits blanches. Elle s'occupait de nous depuis la chemise, les chaussettes, la robe neuve du dimanche, les bigoudis en papier roulé, les chaussures bien cirées, les tartines du matin et la prière du soir. Elle nous contemplait pousser, chacun à notre manière, et nous aimait.

Parfois, sans raison, alors que nous étions tous quatre réunis devant le feu ou autour d'un livre, elle tendait vers nous ses mains fines aux veines saillantes et nous disait :

— Mes petits agneaux.

Bernard levait la tête, roulait de gros yeux, et faisait passer entre ses dents un sifflement admiratif.

Tonio s'approchait tout contre Zia et lui riait sous le nez.

On ne pouvait savoir si Marguerite avait entendu. Quant à moi, je me sentais pendant quelques secondes vraiment agneau, mais, pour un empire, ne l'aurais jamais avoué.

Zia laissait retomber ses mains, et, rougissante avec un pauvre sourire :

— Je voulais dire : mes petits enfants...

Une fois je lui ai demandé :

— Zia, pourquoi ne t'es-tu jamais mariée?

Elle me répondit :

— Quand j'étais petite (tiens, je devais avoir à peu près ton âge), je suis tombée d'une échelle. J'ai senti que quelque chose s'était passé au dedans de moi. J'ai pensé que jamais je ne pourrais avoir d'enfant, alors... je ne me suis pas mariée... pour quoi faire?

Entendant cette explication, ma mère fronça les sourcils :

— Pourquoi, Zia, vas-tu raconter de telles sornettes à cette enfant? Que vas-tu lui mettre en tête? Tu ne t'es pas mariée parce que tu n'as pas trouvé. Tu n'es pas plus malheureuse que ça.

— Oh! certainement, Marie, répondit Zia, posant sa main sur la main soignée de ma mère. Certainement, et n'ai-je pas la meilleure part puisque j'ai tes enfants à aimer?

L'heure de la prière était de la journée son heure préférée.

Lorsque nous étions en chemise de nuit — habits bien pliés sur une chaise, souliers joints dessous — nous criions à Zia :

— Ça y est!

De leur côté les garçons en faisaient autant. Alors Zia ouvrait les portes. De sa chambre qui était à la fois couloir et penderie (une énorme armoire couvrait tout un panneau) elle nous surveillait Marguerite et moi dans la chambre des filles, chambre rose à lits jumeaux, et les garçons dans la leur : chambre bleue à lits jumeaux également.

Nous nous agenouillions chacun au pied de notre lit (nous ne pouvions nous voir d'une pièce à l'autre) et debout au milieu de sa chambre, Zia commençait les prières que nous continuions d'un ton monocorde et

lassé. Marguerite se cachait la figure dans ses mains, je me demandais :

— A-t-elle envie de rire?

Ce que j'aimais à réciter, c'étaient les litanies. J'étais infiniment sensible à la poésie des invocations : Tour d'ivoire — Maison d'or — Porte du ciel — Étoile du matin — mais davantage encore au rythme des répons que je modulais, sans répit, en me balançant un peu. Je sentais en ma chair la soif de cette prière, en même temps, comme une ondée, son immédiate efficacité.

La prière finie, Zia soufflait la lampe, nous embrassait au front, y traçait du doigt une croix.

Elle commençait par moi. Souvent, lorsqu'elle approchait du mien son mince visage, aux traits si doux que, même de son vivant, ils étaient flous en mon esprit, je sentais ses joues humides de larmes. Alors vite, du coin du drap, je lui frottais toute la figure pour ne pas que les autres sachent. Je l'embrassais dix fois à l'aveuglette et la repoussais d'un coup :

— Assez!

Doucement Zia s'éloignait.

Elle poussait la porte sans la fermer, s'occupait des garçons, se déshabillait. Les yeux fixés sur la raie de lumière qui filtrait de sa chambre dans la nôtre, je suivais de l'oreille chacun de ses gestes. Elle défaisait ses bottines à lacets; le bout de fer, à chaque coup, battait contre l'œillet. J'imaginais le mouvement de ses doigts, semblable à ceux des dentellières — assise au pied de son lit —, son corps maigre cassé en deux, les bras frôlant terre, comme un pantin. Le busc de son corset dont chaque crochet sautait avec un bruit métallique. Les épingles à cheveux qu'elle posait une à une sur la table. Et le déploiement de son ample robe de nuit.

Les jours où la peur devait me prendre, mon cœur commençait à battre — avant qu'aucune angoisse ne se fût précisée — dès que j'entendais grincer les ressorts de son lit.

Cela datait d'un soir où, après un souffle comme un soupir, un ressaut de lumière comme un dernier sursaut de vie, je crus, dans la subite obscurité, avoir la révélation que Zia, à l'instant, avec la flamme, était morte. Respiration coupée, j'épiai pendant quelques secondes le craquement du verre qui refroidit, l'à peine perceptible crépitement de la mèche brusquement éteinte.

— Zia! hurlai-je.

— Qu'as-tu, Thérèse?

— Tu vis toujours?

— Oui, me répondit-elle sans s'étonner, et toi?

Mon cœur peu à peu s'apaisa. J'étais soulagée, plus qu'aucune parole humaine ne saurait l'exprimer. Et en même temps déçue; je ne sais pourquoi. Depuis, de temps en temps, la même terreur me reprenait, sans cause, et sans que j'en pusse prévoir l'assaut. Quand je la savais là, je la laissais monter un peu, juste pour en avoir le goût, et dès qu'elle s'avérait douloureuse j'appelais :

— Zia?

— Quoi?

— Bonsoir.

Elle s'attendrissait de ce « bonsoir » supplémentaire; et moi, je m'endormais, tranquille.

J'étais parfois réveillée brusquement par l'orage. Je me trouvais d'un coup assise au milieu de mon lit, les dents serrées, la tête, la poitrine remplies par les coups de tonnerre qui se répondaient, se répercutaient dans les gorges du Rhummel. Ma première idée était : « C'est la fin du monde! » A chaque éclair déchirant l'obscurité je voyais Marguerite dormir sur le dos, la bouche entr'ouverte, ses cheveux blonds en ondes auréolant son visage pâle. Ayant senti que j'avais besoin d'elle, Zia était déjà près de moi. Elle arrivait sans bruit, glissant comme un fantôme et prenant mes mains dans les siennes. Habituellement silencieuse, elle devenait intarissable, et, dans l'obscurité coupée d'éclairs, me racontait des histoires.

— Chaque soir la langue du mort sortait de terre, et le curé, au matin, la trouvait à sa porte. C'est que cet homme avait menti en confession.

— C'est vrai ?

— Bien sûr. Je suis trop vieille pour raconter des bêtises. Et, quand je te dis que pour la Pentecôte, avec sept cierges...

— J'ai peur du tonnerre, allume.

— Non. N'aie pas peur, Thérèse. Ce n'est pas du tonnerre qu'il faut avoir peur. Mais il faut avoir peur du feu. Car le feu du ciel et le feu de la terre doivent se rejoindre un jour. Les prophètes l'ont assuré.

Je voyais la terre embrasée, et les hommes, les femmes, mon père, ma mère, mes frères, ma sœur, Zia et moi poursuivis par les flammes, escaladant les montagnes, sautant par-dessus les ravins.

— Je n'allumerai pas la lampe, poursuivait Zia, parce que la lumière de la lampe c'est aussi du feu, et que le feu appelle le feu.

Je sentais dans l'obscurité mes lèvres trembler, mes mains dans les mains de Zia étaient glacées. Un immense et voluptueux effroi me comblait plus qu'aucune joie ne l'eût pu faire.

— Alors ?

— Alors, ce qu'il faut, c'est poser ta main sur le cœur saignant du Bon Dieu. C'est difficile, il faut peiner pour le trouver. Puis, regarde-le en face, sans crainte, et donne-lui tout ce que tu as.

Je lui donnai mon cœur qui battait dans ma gorge et dans mes tempes. Mes yeux dilatés dans la nuit, mes genoux relevés qui tremblaient sous le drap, la goutte de sueur glacée qui glissait doucement au creux de ma poitrine. Je lui donnai ma peur et mon sommeil.

— Aie confiance. Le Bon Dieu fait son affaire de tout. Des petites choses comme des grandes. Laisse-toi aller, comme qui dirait une barque sur un ruisseau.

Je ne sais où Zia avait trouvé cette image. Elle me la

répétait souvent, et chaque fois je me laissais prendre et m'apaisais.

« Comme une barque au fil de l'eau... » Je fermais les yeux, appuyais ma tête sur sa maigre épaule et me laissais aller à un demi-sommeil. Je faisais effort pour ne pas m'endormir tout à fait, ne voulant rien perdre de ces heures uniques de terreur et de délices.

Au matin je m'éveillais. Pendant cette minute animale où l'on commence à vivre, sans savoir encore que l'on vit, sans sentir précisément qu'on a des membres et où ils sont, avant toute autre conscience, me venait à la bouche la saveur d'un bonheur fraîchement goûté.

Peu à peu, les choses se clarifiaient, se précisaient. Du regard je reprenais possession du cadre habituel de mes réveils : tapisserie rose fleurie, meubles clairs ripolinés, couvre-pied de piqué, rideaux d'étamine, descente de lit rouge, table de toilette au tiroir entr'ouvert. Mes souvenirs s'ordonnaient : l'orage, Zia... Mais je n'aurais pu dire quand je m'étais endormie, ni qui avait posé ma tête sur l'oreiller. Et Zia n'aurait pu me répondre. Car, à cette heure, elle était à la messe. Chaque matin, quel que fût le temps, enveloppée d'un manteau soutaché que je lui ai toujours connu, coiffée d'un chapeau à larges bords plats, — en paille l'été, en mélusine l'hiver —, gantée de fil, son chapelet au creux de sa main, elle prenait la grimpette caillouteuse, bordée de figuiers de Barbarie, qui menait à l'église.

Elle était de retour pour notre petit déjeuner. Sans ôter son manteau, avant de nous servir, elle nous embrassait. Je me serrais contre elle afin de sentir dans l'étoffe un reste d'odeur de cierge et d'église. Certains jours, j'y retrouvais aussi de l'encens. Elle était très pieuse et s'étonnait qu'il pût y avoir des incroyants.

— C'est qu'ils ne savent pas, disait-elle.

— Qu'ils ne savent pas quoi, Zia ?

— ... regarder les pierres, les plantes, les bêtes, les petits

enfants, et comprendre l'histoire du Bon Jésus. L'autre jour ton père disait : « Jésus, c'était un homme qui parlait » mieux que les autres, c'est tout. » Si j'avais osé je lui aurais expliqué... Plus que les miracles, plus que sa propre Résurrection, ce qui prouve que Jésus est un Dieu, c'est qu'il a pu, sans en mourir du coup, supporter d'être abandonné, trahi par ceux qu'il aimait. Cela, aucun homme seulement homme, ne l'aurait pu faire.

Sa foi était confiante et naturelle comme la foi d'un petit enfant. Ses naïvetés, ma mère les traitait de folies.

— Le Bon Dieu m'a dit en rêve que Bernard monterait plus haut que tu ne peux penser. Mais que, plus on monte, plus il est aisé de tomber.

Ou encore :

— J'ai senti ce matin, en balayant, qu'on tirait ma robe. Certainement un de nos morts qui demandait des prières. Mais je n'ai pu comprendre qui.

— Tu auras accroché ta robe à une chaise, Zia, ou au pied du lit... Tu me fais peur lorsque je te vois imaginer de telles sottises. Surtout ne raconte pas ça aux enfants.

Moi, je me trouvais toujours là pour entendre.



Non que j'y misse malice particulière, mais parce que souvent, lassée de jouer, je me réfugiais à plat ventre sous le lit, m'enroulais dans les grands rideaux, ou faisais la momie au fond de la penderie. Pour rien. Pour être tranquille, sans qu'on me vît. Non plus que j'eusse l'impression que ce fût une chose défendue. Mais si d'autres avaient partagé mon secret, j'en aurais cru mon plaisir gâté.

De ces endroits cachés, le monde me semblait différent, et toutes choses, nouvelles. De mes découvertes, j'avais pour confidente Zia.

Bien qu'elle semblât simple jusqu'à l'innocence, je n'ai

jamais, ma vie durant, rencontré auditeur plus compréhensif. On aurait dit que le côté caché des choses était le seul qu'elle perçût. Et sa joie, lorsque à mon tour, je le découvrais. Je me souviens d'un de ces jours d'explosion qui émaillèrent mon enfance, et furent autant d'étapes volcaniques sur la route dont l'aboutissant est ce que je suis aujourd'hui.

— Zia, crois-tu que je peux dire?

— Tu peux tout dire, sauf des gros mots.

— Zia, tout n'est que légume, tu comprends?

— Je comprends presque, mais explique un peu.

— Écoute : en mangeant des légumes nous devenons légumes. La viande même, c'est légume, puisque les bêtes mangent de l'herbe. Les arbres, ce sont de plus gros légumes. Et tout. Tout, c'est la même fabrication, Zia. Et ça me donne le vertige.

— Ne t'inquiète pas. Il m'est venu la même idée autrefois... J'ai compris que tout était de la terre, rien que de la terre. Comme on dit le mercredi des Cendres : « Tu es poussière et tu redeviendras poussière. » Mais légume c'est mieux, c'est plus frais. Ce n'est pas triste. C'est une pièce d'étoffe, des mètres et des mètres, dont on peut faire mille choses, des belles et des laides. C'est pourquoi le Bon Dieu aime toutes ses créatures.

Cette idée de légume me reprenait, lorsque j'avais trop ri, trop joué ou que j'avais de la fièvre. Je me réfugiais alors près de Zia :

— Zia, tout est légume.

— Oui, mon petit chat, et c'est très bien ainsi.

— Un petit chat aussi c'est légume.

— Oui, mon petit ange, mais un ange non.

Cette aisance à vivre dans l'étonnant ne l'empêchait pas d'être d'une pusillanimité extrême dans la vie ordinaire.

Elle avait peur du feu, peur du silence qu'elle sentait peuplé d'âmes errantes; peur d'être seule à la maison. Elle avait aussi peur des souris.

— Zia, une souris!

Aussitôt elle sautait sur une chaise, et relevait haut ses jupes sur ses mollets maigres (elle portait des bas noirs à côtes) et poussait des cris aigus, inarticulés, tournant la tête de tous côtés, par saccades, clignant des yeux pour découvrir l'objet de sa terreur.

Comme elle était myope, nous avions beau jeu pour crier :

— Là, Zia, regarde, non... Là.

Et Zia sur sa chaise s'agitait, virevoltait, s'affolait. Lorsque, fatigués de rire, nous déclarions la souris enfuie, Zia redescendait, en s'agrippant au dossier, tapotait sa jupe pour la défriper. Puis, s'asseyait et restait un long moment avant de reprendre haleine, la main posée sur son cœur pour en comprimer les coups.

***

La chose est arrivée un jeudi soir. Un de ces jeudis d'hiver où la nuit tombe tôt. L'après-midi — notre manteau de tous les jours jeté sur les épaules, par-dessus le tablier — nous avions joué au jardin. Nous avions couru, grimpé de palier en palier, enjambant les plates-bandes bordées de grosses pierres. La terre humide collait aux pieds; et les pierres fraîchement lavées par la pluie étincelaient par points, au soleil tiède.

Parfois, prise de subite tendresse, je prenais Tonio par le bras et lui disais :

— Tu es mon mari, nous nous promenons et tu t'appelles Henri.

Au bout de quelques pas il se dégageait brutalement :

— Idiote, va!

Nous avions cueilli dans un coin du jardin des branches de menthe sauvage, et, comme cela nous arrivait souvent, nous avions décidé d'en faire du thé. Zia nous avait appelés pour le goûter. Nous étions rentrés en courant, butant

dans la porte, jetant nos manteaux sur les chaises de la véranda, frottant nos semelles sur le tapis de corde. Et nous nous étions réunis autour d'un feu de bois, dans notre salle à manger. Du feu, non qu'il fît très froid, mais c'était une de nos récompenses du jeudi.

A genoux devant la cheminée, nous déballions sur le carrelage de briques rouges nos services de poupées et notre vaisselle miniature.

Rosa nous avait prêté une casserole de fer que je revois encore, au bec pointu, si commode pour remplir les bouteilles, et noire d'être réservée aux feux de bois. Parfois, prise de zèle, je nettoyais cette casserole. Assise sur le seuil de la cuisine, la porte ouverte sur le jardin, je posais la casserole sur mes genoux. Puis, avec un chiffon trempé dans la terre, je l'astiquais. Sous la couche de noir, par stries d'abord, puis par plaques, le métal apparaissait. Si une pierre s'était collée à mon chiffon, avec un grincement qui me donnait la chair de poule, elle creusait dans le fer une raie brillante.

Sur deux tisons rapprochés, attirés avec les pincettes jusqu'au seuil de la cheminée, nous avions mis dans la casserole l'eau à tiédir.

Au fond du foyer était un grand médaillon orné d'un profil de femme. Noirci, léché de flammes, c'était pour moi l'image de l'enfer. Je m'étonnais qu'au milieu de tels tourments cette femme conservât un air si aimable.

Pour chenets, nous avions deux briques qui restaient chaudes dans la cendre, bien après que le feu fût éteint. Les bûches encore humides fumaient avant de s'enflammer, gardaient des langues d'écorce vivante; certaines, des traces de mousse.

A genoux autour, nous regardions. Les joues en feu, les yeux brûlés, et dans le dos, de temps en temps, un frisson. L'un de nous soufflait sur la braise pour la raviver. S'élevait alors en nuage une poussière qui nous piquait aux yeux et à la gorge, et retombait dans l'eau, dans les

tasses déjà prêtes, et sur les tartines en pile dans une assiette.

Nous étions impatients. Nous percevions des vibrations dans l'eau. Puis, sur le fond, bleuté, vallonné, que nous sentions en dessous travaillé par la braise, les premières bulles comme des perles se formaient, s'élevaient, et venaient crever à la surface. Nous nous approchions davantage encore pour les mieux suivre.

— Ça y est, j'entends, l'eau va bouillir.

Tonio avait alors l'habitude de répondre :

— Non, ça ne bout pas encore; c'est juste les microbes qui gueulent.

Au premier frémissement de l'eau, nous y jetions les feuilles de menthe que depuis un moment nous tenions serrées dans nos mains.

Flétries, ramollies, elles laissaient à nos paumes traces vertes et odeur. Dès que dans l'eau, elles se défrisaient, s'étiraient et changeaient de teinte.

Dans nos tasses de poupée nous servions ce thé, trempions dedans notre pain qui s'effritait. Des miettes tombaient au fond des tasses et se mêlaient au sucre mal fondu. Lorsque nous avions bu (« Oh! que c'est bon! » disait Bernard, la bouche pleine) cette boisson tiède à la fois fraîche et piquante, nous raclions avec une petite cuillère le mélange de mie et de sucre, et nous le laissions fondre sur notre langue comme une friandise.

Le jour baissant, Zia avait allumé la lampe. Marguerite avait jeté au feu les feuilles de menthe restées collées au bec de la casserole vide. Au lieu d'éteindre le feu, ces feuilles ravivaient les derniers tisons abandonnés. Ils étaient en braise et gardaient leur forme de bûche, mais si on tentait de les déplacer du bout des pincettes, ils s'écroulaient d'un coup, en cendres.

Ma sœur faisait tiédir une nouvelle casserole d'eau et y rinçait les tasses. Elle les essuyait, les rangeait, chacune à sa place dans la boîte, fermée par un élastique.

Pendant ce temps les garçons, sur la table, déballaient leurs jeux, se chamaillaient, se bousculaient.

Ce jeudi-là, Zia repassait à la cuisine. Et j'allai souvent près d'elle. Je m'assis sur l'escabeau de bois tout contre la table couverte d'un molleton et d'une toile blanche.

Les fers chauffaient sur un réchaud à charbon. De l'autre côté de la table, sur une chaise, montait progressivement la pile de linge repassé. D'une grande corbeille d'osier comme un berceau, Zia tirait pièce par pièce, et repassait. Je m'émerveillais qu'elle ne choisît pas. En toutes choses, il est si bon d'avoir ses préférences. Zia n'en montrait jamais aucune. Je savais que Zia me préférait — à quoi? je n'aurais pu le dire —, mais aucun de ses gestes, aucune de ses paroles ne l'eût donné à penser à mes frères ou à ma sœur. Seulement, quand je venais ainsi près d'elle et appuyais ma joue sur la toile, à la place chaude où le fer avait été posé, elle me regardait tendrement, profondément. Par un choc au fond de moi je sentais combien elle m'aimait.

D'un coup, je la quittais sans lui rien dire. Allais voir mes frères jouer aux cartes, écoutais mourir le feu. Marguerite, assise au fond d'un fauteuil, soufflait dans son nez pour chasser une mèche qui lui barrait la figure. Chaque fois qu'elle soufflait, la mèche se soulevait. S'arrêtait-elle, la mèche se reposait doucement. Pour voir la mèche elle louchait. Pour souffler avançait son menton et sa lèvre inférieure. Elle n'était pas reconnaissable.

« J'ai une sœur nouvelle, pensai-je, et une drôle de sœur. »

Mais de la regarder je me lassai vite et retournai à la cuisine. J'écrasai ma figure à la fenêtre qui donnait sur le jardin. A la nuit tombante, le jardin n'était plus le même. Et je ne saurais dire ce que les murtins, les massifs sombres avaient à mes yeux d'animé. J'aimais que de temps en temps, pour moi, il fût ainsi autre, un peu effrayant.

Je faisais le tour de la cuisine en sautant sur un pied de carreau en carreau.

« Si j'écrase une raie la foudre demain tombera sur la maison. »

Quelquefois je posais mon pied volontairement sur toutes les raies, pour mesurer le bien-fondé de mes intuitions que je prenais pour des voix d'en-haut. La foudre n'est jamais tombée sur la maison. J'en avais quelque regret. J'avais lu des histoires si étonnantes sur ces boules de feu volantes!

La cuisine sentait le linge chaud, le feu de charbon, la soupe aux légumes qui mijotait au bord du fourneau et dont la vapeur embuait les vitres. Et le cirage : assise par terre près de la porte, Rosa commençait à cirer les chaussures alignées.

Je m'assis un moment près de la table.

Mais, désœuvrée, je retournai en bâillant à la salle à manger. La lampe se balançait imperceptiblement, et le flottement de son ombre ronde sur les cartes emmêlées, sur le jeu de loto épars, sur les pions multicolores des « puces » me donna mal au cœur.

Alors, je me mis à errer par la maison assoupie. Seul, un trait de lumière sous la porte de la chambre de ma mère. Assourdi, montant du silence d'en bas, le crépitement de la machine à écrire du « veuf ».

Frôlant les murs, m'attardant à chaque porte, j'arrivai jusqu'à la chambre de Zia (à droite la chambre des garçons, à gauche la chambre des filles).

Dans la chambre de Zia, la porte de la penderie était entrebâillée. La vierge en biscuit, sur la cheminée, accrochait la lumière. Les boules de cuivre du lit brillaient dans l'ombre; et, par terre, quelques reflets venus Dieu sait d'où...

Comme je le faisais souvent, je me glissai dans cette armoire. Le pas pour y monter, c'était le ponton d'un navire que j'enjambais pour un silencieux voyage.

Dans la penderie il faisait noir et chaud.

J'aimais à toucher les étoffes. Je croyais à la main reconnaître même les couleurs. En tout cas, ce que je reconnaissais à coup sûr, sans y toucher, rien qu'en approchant mon nez, c'était à qui appartenait une robe. A Zia, à maman, ou à Marguerite. Je reconnaissais aussi les miennes à ce que je ne leur trouvais pas d'odeur.

Ce jeudi-là, je ne m'amusai pas avec les robes. Debout, immobile au fond de l'armoire, je m'amusais à étouffer.

D'un coup j'eus peur. Je sentis une présence dans la chambre, sans avoir conscience de ce qui me l'avait fait deviner.

Sûrement Zia, comme toujours chaussée de feutre, et me rassurai.

Je la devinais s'approcher de la penderie. Sans doute une robe fraîchement repassée à accrocher.

Les mains embarrassées, Zia n'avait pas allumé la lampe.

Que faire? Si je sortais, Zia mourait de peur. Si je l'appelais, également. Alors, je restai à ma place, toute resserrée, me retenant de respirer.

La main de Zia me frôla mais ne me sentit pas. Je pensai : « Ouf! elle va s'en aller! »

Elle recula en effet d'un pas, repoussa à demi la porte. Mais brusquement la rouvrit et tendit la main vers moi.

Alors, sans savoir pourquoi, je saisis cette main et la serrai de toutes mes forces. La main de Zia, chaude d'avoir repassé toute la journée, me brûla. En même temps, dans l'obscurité, dans le silence, tout contre moi, s'éleva un cri affreux qui me vrille encore les oreilles. Un cri, non, plutôt un hurlement, d'une voix que je ne connaissais pas. S'arrachant à mon étreinte (de toute ma peur, je m'agrippais à sa main) Zia courut en hurlant jusqu'à la chambre de ma mère et s'écroula devant la porte.

J'entendis le bruit de sa chute. Son cri qui semblait monter sans cesse de je ne sais quel abîme, la porte de ma mère brusquement ouverte, la course de mes frères, de

Marguerite, de Rosa, ma propre course, le bruit de mes pas, car, sans que je comprisse comment, je me trouvai là, avec les autres, pour m'agenouiller près de Zia et l'aider.

— Mais enfin qu'y a-t-il là-haut? cria mon père au seuil de son bureau.

— Rien, rien, répondit très fort ma mère, avant bien même d'avoir réalisé ce qui se passait.

Puis se penchant vers Zia et se mettant brusquement à pleurer :

— Qu'as-tu Zia, qu'as-tu? T'es-tu brûlée, t'es-tu blessée?

Zia hurlait toujours, mais moins fort.

— Elle n'était pas à la cuisine, dit Rosa.

— Ni à la salle, dit Bernard, blanc comme un linge.

— Zia, Zia, sanglotait Tonio, sens-tu pas que tu vas mourir?

Son cri décroissait. Mais on sentait que c'était d'épuisement, non d'apaisement.

En nos bras qui essayaient de la soulever, elle s'abandonnait et elle, si menue, pesait affreusement lourd.

Elle était sans force, toute molle. Elle ne criait plus, mais gémissait sans répit, d'un gémissement rythmé, horrible à entendre. Les yeux fixes, elle ne répondait pas. On eût cru qu'elle ne nous entendait pas. Nous l'avions portée jusqu'au lit de ma mère. (Les pieds traînants avaient accroché la descente de lit.) D'un geste Marguerite avait rabattu le couvre-pied de satin jaune. La tête de Zia glissa entre les deux oreillers festonnés.

La lampe, posée sur la table de nuit, projetait contre le mur l'ombre démesurée de son nez pointu, entre les deux masses sombres des oreillers.

Rosa frottait entre ses grosses mains rouges les pieds de Zia. On les aurait dits en bois.

Debout tout contre le lit, je remarquai que Zia avait une reprise à son bas, que les deux oreillers n'étaient pas ornés du même feston. Je remarquai surtout les détails de la

peau de Zia, comme si je l'avais vue à la loupe, avec sa structure particulière, ses mille rides, la plantation de ses sourcils, de ses cils, le mouvement de ses lèvres — où je sentais, à un frémissement, venir le cri avant de l'entendre —, ses dents jaunes, ses poignets plats sortant des manchettes serrées.

Ma mère s'affairait gauchement après les boutons de son col sans parvenir à les dégrafer. Maintenant Zia haletait doucement, régulièrement. J'imagine que le sang s'échappant d'une plaie béante doit donner même impression de délivrance et d'agonie.

Pour la seule fois de ma vie, je me trouvais devant une souffrance sans la sentir mienne.

Le mal de Zia m'était étranger. Non seulement je ne le sentais pas, mais je ne le comprenais pas.

Je faisais cependant les mêmes gestes que les autres et osais dire :

— Zia?

— Thérèse, me répondit-elle (c'est pour moi qu'elle contint sa plainte et fit effort pour parler), il m'a demandé des prières, mais cette fois avec une insistance, une méchanceté!

— Zia, interrompit ma mère qui reprenait ses esprits depuis qu'elle avait constaté que Zia n'avait rien de cassé et s'en voulait de s'être affolée, Zia, ne dis pas d'extravagances. Mais, par pitié, explique-toi. Tu nous a tous rendus malades.

D'un regard circulaire elle nous prit tous à témoin. Les larmes séchaient sur les joues roses de Marguerite, sans qu'elle fît geste pour les essuyer. Bernard, les sourcils froncés, essayait de comprendre, et, sous l'effort, toute sa figure grimaçait. Rosa affectait de réparer le désordre.

Zia à son tour nous regarda, à la ronde. Mais son regard passait sans nous voir. C'est autre chose qu'elle cherchait.

— Marie, répondit-elle, en fermant les yeux, sa main

glacée m'a saisie. Il ne voulait plus me lâcher... la main d'un revenant.

— Mais quand, où?

— A l'instant, dans la penderie, pendant que je rangeais ta robe noire.

— Tu auras senti le froid de la tringle.

— Non, Marie, c'était une main. Aux doigts de fer.

Et comme si l'évoquer eût redonné force et actualité à la chose, elle se reprit à crier.

Le hurlement monta, inhumain, insupportable. A tel point que j'eus envie de hurler moi aussi, ou de lui enfoncer au fond de la gorge mon mouchoir roulé en boule.

Mon mouchoir était dans mes mains, croisées dans mon dos.

— Écoute, Zia, dit maman, s'approchant tout près, caressant doucement le front ridé, écoute... bien souvent on croit voir ou sentir des choses, surtout les choses auxquelles on pense beaucoup... alors, qu'en réalité...

— Je n'ai pas vu, Marie, interrompit Zia avec véhémence. Je ne suis pas folle; je suis vieille, mais je ne suis pas folle!

— Calme-toi, répétait maman, calme-toi.

Et elle se faisait douce comme je ne la vis que dans des circonstances exceptionnelles.

— Tu veux dire que ce sont des idées, répondit Zia, s'asseyant d'un coup, eh bien, sur ce que j'ai de plus cher au monde, sur la tête de Thérèse je jure que j'ai senti...

— Tais-toi, cria ma mère.

— Jure, Zia, criai-je à mon tour.

Son regard s'éclaircit comme un ciel se lave.

— Ma petite fille, toi, je sais bien...

— Pour les enfants, je te demande, Zia... reprit ma mère.

Mais d'abord se tournant vers Rosa :

— Tu peux aller à ta cuisine, Rosa. Tu vois, ce n'est rien, une petite crise de nerfs.

Puis, comme Rosa s'était éloignée, elle enchaîna :

— Pour les enfants, tais-toi. Les personnes âgées peuvent avoir certaines idées, certaines impressions qu'il serait mauvais de faire partager à des enfants... Allez jouer, mes petits, allez...

Et déjà elle nous poussait par les épaules, quand, prise d'une idée subite :

— Bernard ou Tonio, ne serait-ce pas vous ?

Je sentis la vie me quitter et ma figure durcir comme la pierre. Amorçant le tournant fatal, le conducteur doit éprouver semblable angoisse, en même temps semblable détachement, comme si, par l'excès même du danger, la chose le dépassant ne le concernait plus.

— On était à la salle à manger alors, même que...

— Marguerite, je ne le pense pas, murmura maman...

— Quant à Thérèse, elle était avec moi à la cuisine, poursuivit Zia... Non ! Non ! continua-t-elle avec violence, ce n'était pas un enfant, c'était un mort. Un mort damné !

— Tais-toi, Zia, ordonna ma mère avec colère. — Les enfants, sortez; votre place n'est pas ici. Vous voyez bien que Zia est malade, qu'elle a besoin de repos.

*
* *

Tout ce qui suivit me semble enveloppé de fumées, avec quelques points précis émergeant parmi les volutes.

Le malaise (je n'ose employer le mot qu'il faudrait) que j'éprouve aujourd'hui à penser à ces jours, je l'éprouvais déjà à le vivre, mais inavoué.

C'était un ruisseau cheminant sous terre qui n'a jailli en source intarissable que tard — trop tard —, mais qui déjà, invisiblement, nourrissait par le plus profond de moi-même la moindre de mes pensées.

La disproportion entre mon geste et ses suites outrepassait tellement la liaison ordinaire de cause à effet, que je me sentais, par cela même, dégagée de toute responsabilité, dispensée de parler.

Les choses se passaient sur un plan extrême, le plan imprévisible et fatal du drame. Ma place d'enfant était ailleurs. J'éprouvais seulement une stupeur sans borne et souhaitais à cela une fin, quelle qu'elle fût.

Le soir de ce jeudi-là, pour la première fois, Zia ne vint pas à table. Aucun de nous ne parut voir qu'un couvert manquait.

Rosa apportant la soupière eut une seconde d'hésitation. Mais Marguerite poussa son verre pour que la soupière fût posée devant elle, prit la louche en main et nous servit à tour de rôle, comme Zia le faisait.

Ainsi, elle prit spontanément, pour ne plus la rendre, une place qui semblait lui revenir de droit. Ses gestes avaient une telle sûreté qu'une longue habitude n'aurait pu leur en donner davantage. Cette aisance me plut, et mes frères n'osèrent rien dire.

Dès ce moment, et sans autre ordre de ma mère, c'est toujours à Marguerite que Rosa présenta les plats.

Le dîner achevé, nous sommes, comme à l'ordinaire, allés dire bonsoir à nos parents.

Maman nous embrassa au front et nous dit :

— Vous êtes assez grands maintenant pour dire tout seuls votre prière. Allez vous coucher sans faire de bruit. Zia qui a été malade, ce soir, se repose.

Lorsque, sur la pointe des pieds, nous avons traversé sa chambre, Zia était étendue sur le dos, les yeux ouverts fixés au plafond. Sur la table la lampe en veilleuse.

La porte de la penderie était restée ouverte. J'en repoussai le battant et donnai un tour de clef. Puis je dis à Marguerite, assez fort :

— Chut ! Zia dort. Il vaut mieux ne pas l'embrasser pour ne pas la réveiller.

Je me retournai : les paupières de Zia étaient baissées.

Le lendemain la vie reprit sans qu'allusion fût faite à la scène de la veille. Zia avait été à la messe. Était revenue,

toute recueillie (je l'imagine, tête baissée, vers les pierres du chemin et l'herbe jaune). Elle nous avait embrassés, avait versé le lait et le café dans nos tasses. Puis elle avait ôté son manteau, enfilé sur sa robe noire haut boutonnée, son sarrau gris, mis ses pantoufles de feutre, avait ouvert les fenêtres, rassemblé dans l'entrée balais et plumeaux. Visiblement elle voulait que rien ne parût étrange dans ses habitudes. Cependant pesait, ambiante, une contrainte que l'activité de la vie ordinaire n'arrivait pas à dissiper.

A midi, elle reprit sa place au milieu de nous. Lorsque Rosa apporta le premier plat, Marguerite et elle, à la fois, ébauchèrent le geste de servir. Une seconde, elles semblèrent tirer chacune de leur côté. Zia comprit. En tremblant, sa main s'affaissa du plat sur la nappe, où fébrilement, du bout des ongles, elle fit mine de rassembler des miettes. Elle approcha sa figure comme pour voir la toile de tout près, et sa tête d'oiseau acquiesçait par saccades. Puis, lentement, par à-coups entrecoupés de pauses, elle se redressa, leva son regard vers nous. Je n'y lus que tendresse.

Pendant ce temps Marguerite nous avait servis. A l'ordinaire, plusieurs fois au cours du repas, se penchant pour nous voir, mon père criait :

— Les enfants, taisez-vous.

Ce jour-là il n'eut pas à le faire. Aucun de nous ne dit mot. Nous avions pourtant des choses à nous dire, des choses enfantines et quotidiennes. Mais à nos poitrines, l'air pesait si épais, que si l'un de nous avait parlé, je crois qu'on ne l'aurait pas entendu.

On éprouve parfois à la campagne pareil silence, sous un ciel lisse, en plein midi oppressant. Rien ne bouge. Ni feuille d'arbre, ni brin d'herbe. Pas un oiseau. La vache immobile, tête baissée, attend. Vous croyez que le chien dort, mais il guette. Quand l'orage aura éclaté, subitement dénouée, la vie reprendra.

Autour de notre table, l'orage n'éclata pas. Aurait-il pu ?

Zia oubliait de manger, et nous, nous mangions aussi

vite que possible pour en avoir fini plus tôt. Seule, Marguerite semblait à son aise.

Sortant de table, j'allai près de mes parents. Ils étaient visiblement soucieux. Je pris ma mère par le cou, cela m'était inhabituel, et m'appuyai tout contre elle qui était encore assise.

— Qu'as-tu, petite Thérèse?

J'hésitai quelques secondes, puis après un coup d'œil à notre salle maintenant déserte, je toussotai et dis (ma voix était confuse et à moi-même inconnue, ainsi qu'il arrive lorsqu'on n'a pas parlé depuis longtemps) :

— Zia est bizarre.

Mon père et ma mère échangèrent un regard que je compris. Alors, me sentant secrètement encouragée, continuant avec une sincérité dont je ne sais aujourd'hui si elle était excès de candeur ou effroyable duplicité :

— J'ai peur.

— Je ne veux pas que tu aies peur, dit mon père, qui en toutes circonstances aimait à affirmer son autorité. Je m'arrangerai pour que tu n'aies plus peur.

Revenant de l'école, à quatre heures, je compris en quoi consistait ce premier « arrangement ».

Chassée de sa chambre, Zia était reléguée sur la terrasse dans une petite pièce attenant à la buanderie — torride l'été, glaciale l'hiver.

De notre salle à manger (nous y faisions aussi nos devoirs), je vis Zia aller et venir, sortant ses images pieuses, sa Vierge, sa lampe, son linge, ses couvertures, une pendulette qui ne marchait pas, deux chandeliers, ma photographie. Elle passait et repassait sans donner un coup d'œil vers nous. Cela sans doute eût été au-dessus de ses forces.

Penchée sur la table, je me plongeai dans mes devoirs, mais je ne pouvais écrire. Sur la page quadrillée ma plume en tous sens traçait une ligne violette ininterrompue, torturée, cent fois nouée, retournée, bouclée; je ne sais d'où se dévidait ce fil dont je n'arrivais pas à me démêler.

Marguerite avait posé son porte-plume, et, les bras croisés, regardait. Les garçons n'avaient rien compris, chuchotaient, riaient.

Rosa transporta l'édredon, l'oreiller, le matelas roulé, la table de nuit sur son dos. Puis, par morceaux, le lit démonté, les roulettes des pieds glissant et butant sur le carrelage.

Ma mère ne se montra pas.

Zia imagina-t-elle que cette mesure, après sa déchéance de midi, était une sanction, et craignit-elle pour l'avenir? Ou bien, ainsi que je l'ai vue dans les cas graves (à la mort de notre grand-père, lorsque nous avions été à la veille de la ruine), voulut-elle, par une apparence de paix et de joie, nous éviter de comprendre?... Je ne sais... toujours est-il que c'est une Zia souriante qui s'assit au soir, près de nous.

Peut-être voulait-elle seulement nous montrer qu'elle ne nous en voulait pas.

Elle nous appelait de petits noms affectueux qu'elle avait inventés pour nous, lorsque nous étions petits, s'inquiétait de nos notes d'école.

Elle tendit son assiette à Marguerite et lui dit :

— Sers-moi, grande fille.

— Tu es assez grande pour te servir toute seule, Zia, lui répondit Marguerite.

Alors elle se tourna vers moi et me tapota la joue :

— N'as-tu pas eu quelque invention terrible aujourd'hui?

Je sentis sous l'assaut de rougeur mes joues brûler.

— Je te taquine. Je sais que tu n'es jamais méchante, Thérèse. Mais tu as souvent des idées si amusantes. Et toi, Tonio, t'es-tu battu? Tu es mon coq, toi.

Nous ne savions nous mettre à l'unisson, pas assez forts pour lutter contre le poison qui flottait.

Regardant Zia à la dérobée, je lui retrouvai la tête, la peau que je lui avais découvertes la veille, alors qu'elle était couchée sur le grand lit. Au frémissement contenu de ses

joues, je devinais qu'il eût suffi de lâcher, un dixième de seconde, le fil invisible qui relevait en sourire ses mille rides, pour que ce masque de gaîté s'affaissât en grimace de détresse.

Après le dîner, elle nous dit bonsoir, nous embrassa. Elle paraissait infiniment reposée, ou infiniment comblée, ce qui, au fond, est la même chose. Comme si elle avait toujours fait ainsi, elle passa à la cuisine, prit sur le potager un bougeoir, l'alluma et se dirigea vers l'escalier. Doucement je la suivis à quelques pas. Elle le savait mais ne s'est pas retournée. Je restai sur le palier sombre. Elle monta, lentement. On eût dit qu'à chaque marche elle devenait plus vieille et plus lourde.

Dans la lueur ronde de la bougie, son visage brûlé de lumière me bouleversa. Voulant me défendre contre cette faiblesse je me dis :

« Non! mais ne croirait-on pas une martyre marchant au supplice? »

Je regrettai aussitôt cette pensée. Et je restai là, à la regarder, jusqu'au bout.

Elle ouvrit la porte qui donnait sur la terrasse, passa, la referma sans bruit.

Happé par la porte, le champ de clarté en éventail se replia. Dans l'escalier la nuit fut complète.

Du fond de moi monta un soupir. J'attendis quelques instants. Comme si cette porte allait s'ouvrir. Comme si la flamme au bout du bras allait réapparaître, et Zia redescendre, et le dîner se défaire, et toutes choses à reculons se dévider de maille en maille, jusqu'au petit geste initial qui en avait été le déclic. A ce point qu'il n'en serait rien resté, que cela n'aurait pas été...

Mais la porte resta fermée.

Dans notre chambre je retrouvai Marguerite qui, agenouillée au pied de son lit, m'attendait pour la prière. Je m'agenouillai à mon tour et répondis machinalement. Je ne pouvais détacher mes yeux de la chambre de Zia. Ce que

j'en voyais n'était qu'obscurité, encadrée dans la porte ouverte. Je savais Zia dormir à la terrasse. Cependant j'écoutais si du silence n'allait pas sourdre sa voix tendre, un peu geignarde, je regardais si dans le noir n'allait pas, peu à peu, se dessiner la silhouette fantomatique.

Je fis comme Marguerite et me pris la tête à deux mains. Je me serrai les joues pour ne pas me laisser aller à pleurer. Je n'aurais su dire, d'ailleurs, pourquoi j'avais envie de pleurer.

Les jours suivants, avant de commencer notre prière, j'ai fermé la porte. J'ai même poussé le verrou.

La vie continua en apparence inchangée. En réalité si différente que non seulement on se sentait autre jusqu'à l'âme, mais les choses mêmes n'étaient plus ce qu'elles étaient.

La grande penderie devint maléfique. Que Zia la redoutât, c'était normal, mais nous?... Pourquoi avions-nous peur, pourquoi ne la nommions-nous plus?

Me tendant une robe ma mère me dit un jour :

— Tiens, mets-la en place.

— Quelle place? fis-je, jouant l'ignorance.

— Tu sais bien où, me répondit-elle, impatientée.

Lorsque nous causions avec Zia et sans qu'aucune consigne nous eût été donnée, nous prenions grand soin de ne jamais parler de main ou de mort.

Chaque jeudi, à la nuit tombante, la vie de la maison entière semblait suspendue dans l'attente de je ne sais quelle surnaturelle visite...

***

Insensiblement, Zia s'éloignait de nous, ou plutôt nous la repoussions, sans qu'elle fît aucun geste de défense.

Nous la sentions diminuée et n'osions plus lui demander les mêmes services qui étaient, auprès de nous, sa raison d'être. Elle n'osait plus nous les offrir.

La voyant fatiguée, Rosa lui dit un matin :

— Si vous vouliez dormir plus tard, je pourrais m'occuper du petit déjeuner des enfants.

De ce jour, nous ne la vîmes plus qu'à midi. Elle s'amenuisait, s'essoufflait, ne mangeait plus.

Maman, émue, lui dit :

— Peut-être les petits te fatiguent-ils, Zia (et réellement nous devions la fatiguer, car, oubliant sa présence, nous jouions, riions, sans jamais plus la mêler à nos conversations), Rosa pourrait, si tu le préfères, servir tes repas là-haut.

Une seconde servante fut engagée, qui eut le soin du repassage, la charge de surveiller nos jeux, de nous conduire à la messe du dimanche.

Il me serait impossible de retrouver par quels degrés insensibles la chose se fit, mais la gêne que je ressentais devant elle se changea bientôt en répulsion.

Un soir, qu'avant de remonter dans sa chambre, elle s'approchait de moi pour m'embrasser, je reculai d'un pas et ne pus retenir une grimace de dégoût.

Abaissant ses bras tendus, son piètre visage subitement inondé de larmes, à son tour elle recula et me dit :

— Toi aussi, ma petite... alors, j'aime mieux mourir.

Le lendemain elle ne descendit pas.

Après le repos, au moment de repartir pour l'école, je n'y pus tenir et demandai :

— Maman, où est Zia ?

— Elle est malade.

Alors, je m'écroulai, je m'affaissai la figure contre terre sous l'assaut d'une tempête à jamais depuis impossible à apaiser.

Le front contre le carrelage, je me mis à crier :

— Si Zia meurt je veux mourir avec elle.

— Voyons, Thérèse, voyons...

— Je veux mourir avec elle, maman, je veux mourir avec elle.

Et je me frappais la tête au sol aussi fort que je le pou-

vais. Je ne ressentais pas de douleur, mais un étourdissement, un affolement que je souhaitais plus grand encore, pour, au delà, trouver la paix.

Me remontaient alors aux oreilles le hurlement de Zia, son ascension, ses chutes, son timbre et son horreur, et je mordis ma main au sang pour ne pas laisser échapper de ma gorge un hurlement semblable qui me déchirait pour jaillir.

Ma mère me releva par les épaules et me conduisit au jardin. Sans la regarder, je sentais, tiède sur moi, son regard plein d'inquiétude. Elle réglait son pas sur le mien, et cela m'attendrit aux larmes. Comme si, pour me plaire, elle eût fait quelque enfantillage.

Le jardin à demi sauvage, en ce début de printemps, était délicieux. Je n'eus qu'à regarder l'herbe piquée de fleurs jaunes, les rosiers en buisson, le carré de terre travaillée d'où mes semis allaient sortir, les murtins que je savais tièdes si j'y posais la main, pour que fût estompé, sinon chassé, par ce brusque changement d'atmosphère le tourment qui, quelques instants avant, d'un coup, m'avait terrassée. Je traînais les pieds. Je laissai couler sur mes joues les dernières larmes, sans les retenir, sans les essuyer. Elles avaient un goût d'ondée printanière. Je me sentis prendre un air dolent, ne voulant pas m'avouer déjà consolée.

Un pot de fleurs était renversé. Je quittai ma mère une seconde pour le relever. J'avais l'impression de faire un geste généreux, héroïque presque. Puis je me précipitai vers maman. Elle me serra dans ses bras. Alors je me remis à pleurer mais sans chagrin, seulement attendrie aux larmes sur moi-même, sur cet après-midi, sur cette promenade étonnante à l'heure où je devais être sur la route de l'école, sur toute cette histoire réellement exceptionnelle.

— Maman, maman...

Et à petits coups je me vidais, je m'apaisais, heureuse.

— Tu n'iras pas à l'école aujourd'hui.

— Oh! pourquoi? Je pourrais bien y aller, tu sais, maman.

J'oubliais la raison de cette étrange promenade, j'oubliais Zia...

D'un long colloque entre mon père et ma mère, il résulta qu'un changement m'était indispensable et fut brusquement décidée une chose dont on parlait depuis longtemps : m'envoyer passer un mois à Alger chez une de mes tantes. Les jours qui suivirent furent remplis par les préparatifs de ce départ.

Zia, silencieuse, descendit de sa chambre. Et, assise près d'une fenêtre, pièce à pièce, revisa tout mon linge. Je la vis pleurer en recousant les boutons aux épaulettes de mes chemises.

Moi, je ne pensais pas à elle, mais à mon voyage, enivrée de préparatifs, d'achats, de recommandations et d'au revoir.

Le jour du départ Zia m'attendait debout, au haut de l'escalier. Elle me tendit un petit sac de cuir, sa surprise et son souvenir, rempli d'oranges et de bonbons à la menthe.

Elle me dit :

— Surtout, mon petit ange, ne m'oublie pas.

Mais elle ne se pencha pas pour m'embrasser et je ne fis aucun geste vers elle.

J'avais — je me souviens — un béguin de velours tout bouillonné, avec des choux sur les oreilles et des brides, une robe assortie, avec un col de guipure. Je descendis l'escalier sans me retourner. Sur le palier intermédiaire je m'arrêtai une minute, posai attendrie ma main sur le coquillage, effleurant chaque piquant du bout du doigt. Je lui étais reconnaissante de m'avoir fait prévoir, entendre et aimer la mer que j'allais enfin connaître.

« Peut-être que je ne te reverrai jamais, mon coquillage », pensai-je tout émue.

Mon voyage fut un enchantement : insomnie et découvertes innombrables. Bruit, odeur, rythme et vie propre d'un train, paysages sombres piqués de lumières, inconnus qui près de vous s'endorment, bouche ouverte, abandonnés d'eux-mêmes.

Mon séjour à Alger fut couleur de fièvre et de fête; 'étais en représentation continuelle.

J'éprouvais cette trompeuse impression d'enrichissement qu'on éprouve à vivre une vie qui ne vous est pas ordinaire. Seulement agréable d'être inhabituelle et provisoire.

Un matin, chiffonnant dans ses doigts un télégramme dont j'avais compris la teneur, avant qu'elle ouvrît la bouche, ma tante, après mille précautions oratoires, m'annonça que Zia était morte.

La nouvelle ne me surprit pas. Je m'y attendais. Je l'attendais.

Je ne sais si les larmes qui coulèrent sur mon visage étaient de chagrin ou de soulagement. C'était une histoire affreuse, mais enfin close. Pour moi, elle ne faisait que commencer.

Quelques semaines plus tard je retournai à Constantine.

On ne me dit rien, je ne posai aucune question. La chambre de Zia avait été transformée. La penderie n'existait plus.

Lorsque le soir je passais devant le mur nu, un vertige me prenait, me serrait jusqu'à l'angoisse. Peu à peu je me mis à penser à Zia. De jour en jour, en moi, elle ressuscitait plus vivante, pour mieux mourir.

***

Depuis trente ans elle est là, près de moi.

Vous ne la voyez pas, mais je sens sur moi son regard triste et tendre, sa main dans la mienne.

A notre passage les chiens hurlent.

Parfois en rêve — car même en songe elle ne saurait m'abandonner — j'ose lui demander pardon.

Mais, dès que je m'avance, son ombre flottante s'éloigne.

Et à moi qui suis une femme, une femme finie, elle répond :

— Non, petite, non... si je te fais peur j'aime mieux mourir.

RENÉE LEMAIRE.

FONTENELLE

M. Jean Rostand est un homme de science et de réflexion qui met le public au courant, dans un style agréable, des travaux du laboratoire et des grandes hypothèses. Mais le savoir pour le savoir ne le contente pas. Il aime à philosopher sur le contenu des éprouvettes, sur l'âme des chimistes ou des mathématiciens. C'est un observateur remarquable par sa prudence et son bon vouloir, et qui sait dissiper un préjugé sans en profiter aussitôt pour en faire accréditer un autre. Il a intitulé son dernier ouvrage : *Hommes de Vérité* (1), et l'on voit bien que, malgré les secousses et les fumées du siècle, il entend demeurer dans la compagnie de ces hommes-là. Le quatuor qu'il nous présente est composé de Pasteur, de Claude Bernard, de Fontenelle et de La Rochefoucauld. Ces portraits font penser aux *Éloges* que justement Fontenelle prononçait sur ses collègues défunts de l'Académie royale des sciences. Et ce Fontenelle est un des patrons spirituels de notre auteur.

Il a conçu son étude dans un sentiment de défense et de mise au point. C'est que M. René Benjamin, l'enfant terrible de notre littérature, s'était avisé d'attaquer la science, qu'il rangeait parmi les responsables majeurs de notre défaite! « Pauvre société, s'est écrié, en effet, l'ennemi des instituteurs. Elle est dans un état d'extrême misère. Et ce n'est pas la défaite qui l'y a mise, ce n'est même pas la démagogie; il faut remonter à la source première, c'est la science. » Et, plus loin : « Tout le mal vient de la science, qui, depuis cent ans, étale ses indiscrétions, en se louant de

(1) Stock, 1942.

ses réussites. » Voici donc M. René Benjamin, qui rejoint Rousseau à travers Tolstoï! Là-dessus, non sans motif, M. Jean Rostand s'indigne : « ... pour ce qui est de notre « extrême misère », j'aurais songé, je l'avoue, à de tout autres causes... Je croyais naïvement que, pour relever la dignité de notre triste époque, on ne trouverait guère mieux que l'exemple de ces quelques-uns qui, tout pareils à ceux qu'a loués Fontenelle, se dévouent à la poursuite de le pure et inutile vérité. Non, l'idée ne me serait pas venue qu'un souffle dégradant fût sorti de nos laboratoires ». Calmons M. Jean Rostand en lui suggérant que M. René Benjamin n'a peut-être pas voulu pousser si loin son attaque, et que son verdict ressemble fort à une boutade. Mais M. Rostand a raison sur le fond du débat. Beaucoup de polémiques nées de nos malheurs (beaucoup trop) visent à nous faire perdre le sens du vrai, et plus encore de sa fonction réelle. Et nul plus que Fontenelle n'est qualifié pour nous rendre ce sens avec cette discrétion exquise qui était sienne.

On sait que Fontenelle vécut centenaire, de 1657 à 1757 (en lui accordant, afin d'arrondir la somme de ses années, les quelques mois qui lui manquèrent pour emporter le record). Rapprochons cette carrière, faisons-la glisser vers nous, car de loin les siècles se télescopent les uns dans les autres : cela donnerait la carrière d'un grand écrivain qui fût né sous Louis XV et qui fût mort sous Napoléon III. Fontenelle a eu le temps de voir venir et de voir passer, à un tournant particulièrement important de l'histoire de l'esprit. Petit-neveu de Corneille, il grandit en pleine floraison classique, il meurt en pleine bataille de l'*Encyclopédie.* Dans la littérature, à ses débuts, il fait un personnage assez pédant et précieux dont La Bruyère se moque, dont Molière se fût moqué : *les Femmes savantes* sont comme le pressentiment comique de l'*Entretien sur la pluralité des mondes.* Mais le style de Fontenelle se dépouille en vieillissant. Il va devenir le grand agent de liaison entre l'armée des écrivains et l'armée des savants, au moment même où cette liaison va faire avancer le monde, et par là son rôle historique est considérable. Il devient, comme l'écrit justement M. Jean Rostand, « la conscience intellectuelle de son époque ». A près

de quatre-vingt-dix ans, il est consulté à peu près à la manière de ces oracles qu'il n'aimait pas, se recueille un moment et puis prononce les conclusions de son dialogue avec lui-même. Diderot, de son regard vif de chasseur d'idées, contemple cette belle ruine et s'écrie : « C'est un vieux château où parfois il revient des esprits. »

Deux traits distinguent Fontenelle au sein du dix-huitième siècle tel que nous croyons le voir aujourd'hui. D'abord il est « antilarmoyant ». Il n'aime point qu'on pleure, qu'on gesticule et qu'on crie, ce qui fera dire par les émules de Diderot, qui passait son temps à sangloter et à s'écrier, que Fontenelle était sec et froid. Ensuite, il était économe de la vérité. Il pensait qu'elle n'était pas à l'usage de tout le monde, et par là ce grand vulgarisateur n'était pas un propagandiste. Nul plus que lui n'eût répugné à ce *prix unique* de la pensée qui allait se calculer dans les Loges et se débiter dans l'*Encyclopédie.* L'œuvre de Fontenelle appartient tout entière à ce moment privilégié où le vrai devient précieux sans devenir encore monnayable, où doucement il s'éclaire de l'intérieur sans subir encore les feux de la rampe, où un esprit de haute qualité peut encore jouer avec lui sans se jouer de lui. Dans son beau *Dialogue de Parménisque et de Théocrite,* Fontenelle établit une distinction capitale entre la raison « qui nous met au-dessus de tout par les pensées « et la raison » qui nous ramène à tout par les actions ». Cette distinction fondit à la chaleur des passions révolutionnaires. Je crois qu'il ne pouvait guère en aller autrement, mais combien charmante est cette aube claire d'un jour d'orage !

M. Jean Rostand ne craint pas d'écrire, ce qu'on ignore trop aujourd'hui, que l'*Origine des Fables* et l'*Histoire des Oracles* forment « une contribution magistrale à l'histoire de l'esprit humain ». Il s'agit là d'une véritable « embryologie » de la raison, dont Fontenelle a été le Harvey souriant. Au vrai, de volumineux philosophes, au siècle suivant, referont cette embryologie sans dire beaucoup mieux que Fontenelle en tant de mots. Fontenelle analyse la naissance des fables et des mythes et compose ainsi une manière de science de la déraison. Son idée première est que l'accu-

mulation et la prolongation, par personnes interposées, d'une erreur initiale, consolide cette erreur par une épaisseur de temps, pour ainsi dire. « Donnez-moi une demi-douzaine de personnes, à qui je puisse persuader que ce n'est pas le soleil qui fait le jour, je ne désespère pas que des Nations entières n'embrassent cette opinion. Quelque ridicule que soit une pensée, il ne faut que trouver moyen de la maintenir pendant quelque temps, la voilà qui devient ancienne, et elle est suffisamment prouvée... Il y avait sur la Parnasse un trou d'où il sortait une exhalaison qui faisait danser les chèvres, et qui montait à la tête. Peut-être quelqu'un qui en fut entêté se mit à parler sans savoir ce qu'il disait, et dit quelque vérité. Aussitôt, il faut qu'il y ait quelque chose de divin dans cette exhalaison, elle contient la science de l'avenir, on commence à ne s'approcher plus de ce trou qu'avec respect, les cérémonies se forment peu à à peu. Ainsi naquit apparemment l'oracle de Delphes... »

On voit la manière de Fontenelle et ce qui la distingue de la manière de Voltaire, avec laquelle on pourrait distraitement la confondre. Fontenelle démonte et remonte le mécanisme d'une croyance, avec des mouvements si précis qu'on croit percevoir les doigts de l'horloger; mais aucune passion ne grossit son mouvement, ne cherche à allumer, par le frottement de l'émotion ou du rire, la passion partisane. A une dame qui lui reprochait de n'avoir jamais ri, Fontenelle répondait : « C'est vrai, je n'ai jamais fait Ha, Ha. » Il ne fait pas non plus faire Ha, Ha à ses idées. Son style les laisse bien voir seulement, comme l'eau limpide d'un ruisseau laisse voir les cailloux. Voltaire, lui, fait faire Ha, Ha aux siennes, et ses doigts agiles leur impriment des contorsions de marionnettes. Où Voltaire dispute, Fontenelle discute. De l'un à l'autre, la pente devient plus raide, et la pensée, qui glisse avec Fontenelle, roule avec Voltaire.

Sur la différence de nature entre la raison humaine et la raison divine, Fontenelle reprend l'argumentation de Montaigne, la fait passer du sous-bois du monologue à la clairière de l'entretien. Voici, à cet égard, qui est typique et définit bien les exigences d'un rationalisme décanté : « J'avoue que Platon a deviné une chose qui est vraie, *et*

cependant je lui reproche de l'avoir devinée. La révélation nous assure de l'existence des Anges et des Démons, mais il n'est point permis à la raison humaine de nous en assurer... Lorsque Dieu traite avec les hommes par le moyen des anges, ce n'est pas à dire que les anges soient nécessaires pour cette communication, ainsi que Platon le prétendait; Dieu les y emploie pour des raisons que la philosophie ne pénétrera jamais, et qui ne peuvent être parfaitement connues que de lui seul. » Ce n'est plus, ici, l'humanisme agressif, encore mal assuré de ses droits, ou, comme il le sera sous la Révolution, déchaîné contre ses anciennes erreurs : c'est l'humanisme du « chacun chez soi », un humanisme de courtoisie qui fait poliment sa part à Dieu, et qui reconnaît d'autant plus volontiers ses limites qu'il se fait fort d'y vivre en paix, intimement fier de son indifférence. Que pourrait Pascal contre cette orgueilleuse modestie? Les jeux sont faits, le pari devient impossible pour la pure et simple raison qu'on n'a aucune envie de le tenir.

Les *Entretiens sur la pluralité des mondes* (1690) ouvrent une époque de l'esprit, et aussi une époque de l'art. On pénètre dans cette bergerie scientifique comme dans un parc de Watteau où deux personnages de Marivaux se seraient attardés à rêver sur les astres. Mais la rêverie, qui n'exclut pas le badinage, est savamment réglée. Tout l'essentiel de l'astronomie de l'époque, y compris quelques-unes de ses erreurs, s'y décante pour le lecteur qui n'a pas besoin d'être trop attentif parce que son attention est éveillée et réveillée par le rythme du dialogue. Ces arbres ont beau avoir l'air d'être peints et cette brise agitée des coulisses, c'est tout de même le vrai ciel qui apparaît. C'est là peut-être, en dépit de quelques afféteries qui survivent encore sous la plume de l'auteur d'*Aspar*, que la prose de Fontenelle, prose « de géomètre et de poète », comme le dit joliment M. Jean Rostand, s'affirme définitivement. M. Jean Rostand en retrouve l'influence sur Renan : il aurait pu pousser jusqu'à Anatole France. C'est une prose, si j'ose ainsi dire, légèrement duvetée qui brille à peine et qui évoque, je ne sais trop pourquoi, des pas légers sur des dalles nues...

Par ses *Entretiens*, Fontenelle avait acclimaté la science

dans l'opinion en homme avisé et fortement muni. M. Jean Rostand nous rappelle justement que Fontenelle savait les sciences de son temps et ne fut pas du tout, à la différence de Montesquieu, de Voltaire ou de Diderot, « un littérateur qui jouait avec la science ». C'est de l'intérieur de la maison qu'il ouvrait toutes grandes les fenêtres, et c'est parce qu'il en avait fait le précis inventaire qu'il mesurait l'avoir réel de l'esprit. « Ne faisons point de mystère, a-t-il écrit, nous ne sommes pas assez riches pour cela. » Et encore : « Le règne des mots et des termes est passé, on veut des choses. » Si, à notre tour, nous faisions figurer Fontenelle dans un dialogue des morts, nous aurions à le faire rougir quelque peu de son optimisme. Rousseau n'était pas loin, qui, non content de raidir la pensée, allait systématiser le cœur. La Révolution n'était pas si loin, qui allait lâcher les mots à la curée sur la pauvre sagesse du monde. Ce discret introducteur de la vérité ne voyait pas, autour de lui, dans l'ombre du siècle, les visages tendus des hommes au guet.

M. Jean Rostand se plaît à terminer son étude par cette déclaration « européenne » de Fontenelle : « En vérité, je crois toujours de plus en plus qu'il y a un certain génie qui n'a point encore été hors de notre Europe, ou qui du moins ne s'en est pas beaucoup éloigné. Peut-être qu'il ne lui est pas permis de se répandre dans une grande étendue de terre à la fois, et que quelque fatalité lui prescrit des bornes assez étroites. Jouissons-en tandis qu'il nous appartient... » La dernière phrase ressemble beaucoup, sur le mode spirituel et adouci, au fameux « Après nous le déluge! ». C'est cette conscience aiguë et calme de la fragilité de son bonheur spirituel qui fait la grâce particulière de l'époque de Fontenelle, dont un esprit bien fait aura un peu la nostalgie, même si des passions plus harcelantes le travaillent.

Quel peut être pour nous l'enseignement de Fontenelle? Pouvons-nous adapter son message à notre temps? Quoique cela soit assez douteux, on peut pourtant en retenir et en préciser certains principes.

1º Le rationalisme de Fontenelle, plus proche de Descartes que de Spinoza, est une manière de faire travailler l'intelligence et à la fois une défense de ses droits. Elle a

pour instrument l'analyse. Sur ce chapitre de l'analyse, sur l'art et la joie de décomposer un tout complexe en ses éléments, Fontenelle est un parent intellectuel de Condillac. Mais en même temps que l'intelligence fonctionne, elle se doit de protéger son fonctionnement, au besoin par des échanges de bons procédés avec la coutume du temps. On respectera la religion et la tradition politique sans pourtant les étayer d'arguments nouveaux. En démontant l'idée de tradition, on choisira des exemples parmi les fausses traditions et les superstitions reconnues comme telles. Il suffira de ne pas appuyer.

2° Avec Fontenelle, la science exacte s'incorpore définitivement à l'humanisme. La nature des étoiles et les mouvements du ciel vont jouer, ou du moins on souhaite qu'ils jouent, le rôle que jouaient les citations et les faits historiques dans le discours des honnêtes gens. Et pas seulement les lois de l'astronomie, mais les axiomes et les principes des mathématiques et enfin tout ce que la raison établit sur des bases solides. Observons que l'esprit humain ne se tiendra pas longtemps dans les limites que lui assigne Fontenelle. D'un côté, l'ambition des grands systèmes le reprendra; d'un autre côté, la passion des mythes l'excitera. Fontenelle se situe au moment précis où l'on croyait pouvoir débarrasser l'esprit de toute mythologie, en réduisant le mythe à une vapeur de l'imagination. Plus tard, les mythes seront si nécessaires qu'ils en deviendront conscients et qu'on s'en servira pour alimenter l'énergie et la marche de l'humanité. Pour être clair, on pourrait dire que Nietzsche, et puis Georges Sorel, ont marqué un tournant qui fait perdre Fontenelle de vue, quand ils ont codifié, chacun à sa manière, le foisonnement mythique du romantisme.

3° La sagesse de Fontenelle fait trop bon marché de l'Histoire, qui lui fournit des interlocuteurs cueillis à son gré dans le passé. Sans doute, Fontenelle tient-il pour les modernes contre les anciens et a-t-il le sens d'un changement irréversible où il se permet de voir un progrès. Mais quand il fait l'histoire d'une croyance, il la réduit à une série de démarches de l'esprit qui se déroulent sans doute dans le temps, mais que le temps ne commande pas. C'est dire que Fontenelle

demeure un vrai cartésien et qu'il croit pouvoir user de sa raison *à tout moment* comme il lui convient. Il en use avec modération et méfiance, assurément, mais c'est chez lui question de tempérament, non de méthode. Que le tempérament change, que la revendication et le resssentiment prennent le pas sur le plaisir de penser juste, et l'explosion se produira. Fontenelle n'allume pas mais n'arrache pas non plus la mèche de la bombe.

4° Fontenelle offre l'image exquise d'une culture dont toutes les parties s'équilibrent en un moment heureux. Nietzsche l'a bien compris, qui lui donne sa place et son sens dans notre culture. Mais lisez son essai sur le bonheur : après tant de soustractions, quelle somme d'humanité peut-il bien rester dans le creux de la main? L'enseignement, en perdant ses piquants, perd aussi ses points de contact avec le monde. Cette sagesse ne se communique pas, elle se laisse contempler; elle ne retentit pas, elle murmure; et l'on ne sait trop si l'on souhaite d'être sage de cette façon unie, ou fou avec mouvement et avec éclat.

5° L'art de Fontenelle est trop méconnu aujourd'hui. Il inspira les tableaux de Renan, les lithographies d'Anatole France, et il a un secret parfum qui n'a pas été capté. D'une syntaxe quelquefois plus riche, ou plus souple, que celle de Voltaire, organisé contre l'effet oratoire, souple sans se disloquer, courant sans se précipiter, transparent et perceptible à la fois, il offre un modèle pour ceux qui veulent maintenir dans la tradition de la langue l'enregistrement de ce qui se fait et se pense en dehors de la littérature. Style qui rapporte et qui dévoile, et qui règle son harmonie sur la marche essentielle des idées. Style fait pour les liaisons, les exposés, les contrôles, les invitations à la gloire, qui ne rit ni ne pleure, mais où, quand on se penche sur lui, on aperçoit l'affleurement d'un sourire.

RAMON FERNANDEZ.

HISTOIRE LITTÉRAIRE ANECDOTIQUE

I

*Portrait d'*HUGUES REBELL. *Ses deux séjours à Bayreuth. Ses débuts au* Mercure de France

Hugues Rebell était grand de taille, la carrure puissante, râblé, les épaules légèrement arrondies. De complexion sanguine et nerveuse, son visage, soigneusement rasé, était gras, avec le menton fort, massif et volontaire des races vigoureuses. Le nez était mince, minces aussi, et serrées, les lèvres. Il ramenait par une raie sur le côté ses cheveux blonds. Ses petits yeux bridés, d'un bleu tendre, brillants et humides tout à la fois, clignaient à la façon de ceux des myopes. Ses mains étaient belles, et ses gestes patelins, épiscopaux. Il n'était pas sans ressembler à quelque évêque défroqué et il faisait tour à tour penser à un Renan poupin et en goguette, à Oscar Wilde, à un lord ou encore à un proconsul romain, aussi à une femme mandchoue entre deux âges, enfin à un masque de cire peinte.

Très bien habillé, mais sans recherche, de noir ou de bleu marine, des gants noirs aux mains, il jetait dans les groupes de la bohème littéraire une note d'élégance. Une extraordinaire timidité, qu'il était impuissant à maîtriser, le rendait « l'esclave de sa tenue plus que modeste et victime d'un tempérament toujours hésitant entre l'acte à accomplir et le geste de protestation de sa parfaite éducation ». Rue de l'Échaudé-Saint-Germain, il étonnait et embarrassait M. Vallette par une sorte d'inertie qui le rivait à la chaise de paille où il s'était assis, l'esprit comme absent de sa propre personne. Écoutait-il, entendait-il ce qu'on lui disait? On ne savait pas. Peut-être pensait-il au roman qu'il venait

d'abandonner sur sa table de travail, à l'*Histoire d'un martyr*, à la *Nichina* ou à *la Femme qui a connu l'Empereur.* Quoi qu'il en fût, il ne se décidait pas à se lever, cependant que, dans la pièce à côté, des écrivains, des poètes, attendant leur tour, s'impatientaient de faire antichambre. C'était M. Vallette qui se levait, terriblement perplexe, car il n'aurait jamais contrarié personne, allait trouver Mme Rachilde et lui demandait de le délivrer de Rebell. Elle usait de tous les subterfuges pour l'entraîner chez elle, dans son salon, et l'ayant installé dans un fauteuil, le laissait parler.

« Je sais bien, lui disait Rebell, que vous êtes une *religieuse* manquée, puisque vous avez fait des années de couvent comme un militaire ferait des années de caserne en aspirant au jour de sortie... Mais moi, qui suis libre depuis toujours, je n'admets ni pour les femmes, ni pour les enfants, qu'on les enferme : c'est en enfermant les gens sur un ordre quelconque qu'on rend l'humanité folle. La prison, voyez-vous, c'est le terreau où se cultivent les pires plantes nuisibles à l'homme. C'est là que fermentent les vices dont s'enivrent les prisonniers et dont on ne trouve nulle trace dans leurs sens, et un jour, les fous, qui ne sont pas fous, s'échappent de leur cabanon et finissent par étonner le monde de leurs exploits ou de leurs crimes. »

Et comme il s'écriait : « Oui, chère madame, un jour on verra se *lever* des hommes libres qui auront la foi dans un nouvel état d'âme qui ne devra jamais rien aux puériles conventions mondaines soyez-en bien sûre. — Seulement, lui dit en riant Mme Rachilde, se *lèveront-ils*? »

L'hésitation le nouait, le paralysait. Il ne savait pas prendre un parti dans les petites choses de la vie. Un de ses amis l'ayant invité à dîner en lui laissant le choix du restaurant, Rebell, amateur de bonne chère, n'avait su se résoudre à donner la préférence à tel traiteur plutôt qu'à tel autre, également fameux. Après avoir passé la soirée à se promener sur le boulevard, les deux amis étaient rentrés, chacun chez soi, le ventre creux.

Sa courtoisie était exquise. Il était si poli, si obséquieux qu'on en éprouvait de la gêne. Son abord était mystérieux, et son regard, presque trop doux, fuyant. Réservé, distant,

très discret sur lui-même, parlant peu, et comme dans un chuchotement, il donnait l'impression de ces hommes secrets qui ne livrent d'eux-mêmes que juste ce qu'ils veulent qu'on sache. Il murait sa vie et jamais ne mettait autrui dans la confidence de ses faits et gestes ou de ses projets. Parfait homme du monde, et fort aimable, il s'inclinait, balbutiait, son visage rouge de confusion jusqu'aux oreilles. On le voyait se recroqueviller soudain dans sa redingote, « comme une tortue dans sa carapace », la bouche close. Il ne se retrouvait à l'aise que lorsque l'attention se détournait de sa personne embarrassée. Tel il était apparu dans le salon de Mme de Caillavet où M. France avait tenu à l'introduire et il s'en était excusé auprès de l'inspiratrice de l'auteur de *Thaïs.*

A cause de cette habitude que j'ai contractée de penser seul, lui écrivit-il, j'éprouve quelque gêne à ce jeu d'idées que l'on se lance, que l'on reçoit, que l'on se renvoie, en leur donnant à chaque coup sa marque avec intérêt et détachement. Il y a bien certaines pensées qu'il me plairait infiniment de ne pas tenir sercètes, mais je crains qu'il ne faille, pour les laisser entendre à des personnes différentes, une forme spéciale que je ne sais choisir. Je vous avoue qu'il m'est indifférent de rencontrer des prosélytes parmi des lecteurs que je ne vois pas, mais je souffre de toute contradiction que j'observe sur un visage, à moins (ajoutait-il par politesse) qu'elle ne vienne de vous ou de M. France, car vos jugements sont présentés avec tant de séduction que je ne puis résister à leurs grâces. C'est même ce qui m'avait rendu presque muet quand vous m'interrogiez. Il y a dans mon cas moins de timidité que de plaisir. Je suis pareil à un musicien qui ne sait plus sa partie et perd la mesure au milieu de l'orchestre. Il va trop vite ou trop lentement, ou, comme il m'arrive, il écoute les voix belles et oublie lui-même de chanter.

Cette « ennuyeuse gaucherie », dont il avait si bien conscience, le quittait pourtant dès qu'il se trouvait, loin d'un salon, avec des intimes. Provoqué par quelque opinion qui heurtait la sienne, il s'animait en même temps que la conversation, le sang lui montait à la tête, empourprait son teint ordinairement rose. Rompant le silence, il s'enhardissait peu à peu, son geste prenait de l'assurance, sa voix muait; d'une intonation basse et douce d'abord, elle s'élevait, de diapason en diapason, jusqu'aux éclats les plus violents qui

atteignaient les êtres et les choses qu'il avait en haine, Jésus-Christ, saint Paul, Ibsen, Strindberg, la démocratie, le socialisme, les cafés, la poésie décadente. Buté comme une jolie femme, tout d'une pièce, inébranlable, il se lançait dans la discussion comme dans une bataille, s'emportait, décidait, coupait, pourfendait, réfutait, « toutes ses ambiguïtés transformées en un faisceau d'affirmations », impénétrable aux arguments de l'adversaire, qui était souvent un ami, inflexible, intraitable, ne faisant ni concessions ni quartier, entrecoupant de cinq en cinq minutes son discours enflammé par l'interrogation : « Mais enfin, ne trouvez-vous pas ? » On ne trouvait pas toujours qu'il avait raison, mais on n'admirait pas moins ses « théories fortes, ses connaissances originales et ses idées bien déduites et bien construites ». Il mettait à les défendre une fougue sincère et si brûlante qu'il finissait par les faire partager. Sa raison était passionnée, et ce qu'il disait de Joseph de Maistre, cet autre solitaire, pouvait s'adresser à lui-même : « L'indifférence est un état qui lui est étranger. Il lui faut aimer ou haïr. » Comme Maistre, et bien qu'il ne se souciât point de théologie, il était « un partisan qui n'écrivait que pour repousser et vaincre la canaille ».

*
* *

Sitôt sa majorité atteinte, riche d'un héritage considérable, Hugues Rebell quitta Nantes. Il s'était promis naguère d'aller vers l'Attique au ciel bleu, vers Florence assoupie aux doux bercements de l'Arno, vers Bayreuth. A la patrie d'Eschyle, à celle de Dante, il préféra la patrie de Richard Wagner.

Il se rendit à Bayreuth en compagnie de Louis de Romain, son ami d'Angers, et d'Étienne Destranges, son ami de Nantes.

« En cette ville calme, devant cet horizon doux de petites montagnes, loin des vaines clameurs », ce fut soudain pour lui « comme un rafraîchissant silence, comme un voile tiré sur nos quotidiennes tristesses, un départ vers les purs Bonheurs ». Plutôt que dans un théâtre, il avait la sensation

de se trouver dans une église, une ferveur sacrée le gagnait, que partageaient avec lui les fervents de l'auteur de la *Tétralogie*, les trois ou quatre cents pèlerins qui, des quatre coins de l'Europe, s'étaient rassemblés là. « A des gens différents de caractère, de condition, d'esprit, une Voix parlait! et voici qu'ennemies, ou tout au moins étrangères les unes aux autres », ces personnalités si diverses s'unissaient fraternellement, se fondaient « dans une seule extase, dans un même sentiment, voici que cet inconnu, le poète, pour une seconde, devenait l'ami de chacun ». La flamme électrique des candélabres perdait graduellement de son éclat jusqu'à paraître orangée, s'éteignait complètement, plongeant l'amphithéâtre dans l'obscurité. Des profondeurs de l'orchestre s'élevait un son d'une infinie douceur, et sous l'action du magnétique fluide musical, Rebell se sentait envahi par un attendrissement nerveux. Cette première note, à peine perceptible, s'enflait, grandissait, s'épandait, la phrase mélodique se dessinait, calme, idéale, mystique. Dès l'admirable prélude, étreint par une émotion religieuse, il était transporté sur les ailes de ces oiseaux de gloire, ces oiseaux du large, quittait ses soucis, quittait cette pauvre terre, et se laissait enlever, emporter, transporter vers Montsalvat, domaine du génie.

Parsifal et *Hamlet!* Il lui semblait que l'humanité n'avait rien produit de plus grand, que toute la poésie se trouvait contenue dans ces deux œuvres. L'humanité, toutefois, se montrait dans *Parsifal*, mais elle ne s'y trouvait pas seule. Le ciel s'y montrait aussi, et l'œuvre tout entière était comme un cri d'admiration vers lui. Il n'était, pour s'en convaincre, que de considérer les personnages du drame.

Ils avaient toutes les misères et toutes les faiblesses. Amfortas d'abord : il a aimé et il souffre du Désir qui, une fois implanté dans une âme, pour de plus vives tortures s'acère. Il souffre de la pureté perdue qui, seule, permet les vastes envolées, les gloires de l'Esprit. A côté de lui Gurnemanz personnifie les illusions mortes, la vieillesse pleurant les espoirs trompés. Et c'était Kundry! l'Ève de tous les siècles; Kundry inconsciente, tour à tour bonne et mauvaise, soumise au mystérieux pouvoir du magicien Klingsor, Kundry qui, pour séduire Parsifal, appellera la sensualité gracieuse des filles-fleurs, puis saura, au besoin, faire des plus nobles

sentiments (la piété filiale, la pitié) des moyens de corruption. C'était enfin Parsifal, enfant et pourtant criminel, qui entre en scène par un meurtre, le meurtre du cygne sacré. Mais comme ces êtres misérables haïssent leurs vies! Quelles plaintes et quels remords, quel navrant appel à l'Idéal! Dans l'antiquité, dans Shakespeare, même dans les autres œuvres de Wagner, il n'y a pas de plus haute douleur que celle d'Amfortas regrettant les saintes émotions de jadis. Et le drame qui commence sur un lamentable crépuscule se termine sur une aube de jeunes espoirs et de future lumière, aube vague, mais consolante de sereines et délicieuses harmonies. Parsifal, dans le magnifique jardin, s'est souvenu de sa mission, les roses et les jeunes femmes ne l'ont pas ébloui et, selon son désir, l'illusoire château des voluptés s'écroule, défaillent et se flétrissent les éphémères filles-fleurs. Vers quels sommets de confiance et de repos nous acheminons-nous maintenant? D'abord à voir le héros au dernier acte, lassé d'années et de luttes, à voir Gurnemanz vieilli et la perverse Kundry, il semble encore que l'ère de souffrance n'est pas finie; mais écoutez : un chant s'élève, calme, aux musiques caressantes et douces, c'est le chant de la Rédemption, le chant du Vendredi saint qui promet le pardon aux pécheurs et voici que ces malheureux qui, réduits à leurs seules forces, ne pouvaient que souffrir et connaître le mal, voici que ces malheureux en un immense élan d'amour s'unissent. Parsifal, abattu, malade, prêt à oublier son devoir, reprend courage aux paroles de Gurnemanz, et lorsque la pécheresse Kundry l'a pansé et purifié, oh! comme alors triomphale s'élève la voix de l'orchestre, à laquelle va se mêler celle des cloches — les cloches qui appellent vers le sanctuaire. Montsalvat, le temple de l'Amour, de la Pitié, le temple des saintes extases, apparaît. Ici les cris d'angoisse s'apaisent, les douleurs font silence : le jour est venu des cantiques et des actions de grâces.

Wagner était mort l'année qui avait suivi la représentation de cette œuvre immense. Il se devait après cela de disparaître. Sa tâche était finie. Il avait atteint le but. *Lohengrin*, la *Tétralogie*, *Tristan* étaient un acheminement vers cette montagne. Le génie de Wagner était à Montsalvat. Il avait ouvert un temple aux « altérés de ciel ».

En juillet 1891, Rebell refit le pèlerinage de Bayreuth. Sur la route de Cassel à Willemsohe, il respira un air embaumé de parfums d'arbres, et nota sur son carnet : « Se réjouir et s'affliger trente fois par heure, tel est le but des voyages : une âme bien portante est une grande fabrique d'émotions, une usine dont les ouvriers ne chôment jamais. » Bayreuth n'était déjà plus la sorte de Montsalvat qu'il avait connu. On le lui avait changé. La foule lui avait pris

son théâtre, le seul théâtre qu'il y eût au monde pour les « penseurs ». Ce n'était plus un sanctuaire où des initiés venaient se recueillir. Pas une place de vide parmi les 1.500 qui composaient l'amphithéâtre en éventail. La rampe renforcée, la salle n'était plus, selon la tradition, plongée dans une obscurité complète. Le miracle de l'extase ne s'accomplit pas et Rebell regretta l'apostolat mal entendu qui avait attiré dans la petite église wagnérienne une troupe barbare de curieux, d'oisifs, de snobs et d'ennuyés, qui, dans la pénombre, se reconnaissaient, échangeaient des sourires, des signes de tête. Ces gens-là n'avaient jamais lu un des poèmes de Wagner, ils n'avaient jamais écouté une mesure de ses partitions, ils ne le comprenaient pas plus qu'ils ne comprenaient Shakespeare, Racine, Hugo. « Entre la volonté de beauté du maître et la volonté de laideur de l'auditoire nulle entente n'était possible. » Orphée était livré aux bêtes. Cet engouement banal, dû à la réclame, agaçait Rebell, le hérissait, l'irritait. Les battements de mains de tous ces intrus, leurs trépignements impatients de pieds, mal couverts d'un : « C'est beau! », jeté avec négligence et sans conviction, lui gâtaient sa jouissance. C'est en vain qu'il s'efforçait de s'abstraire, d'oublier ces têtes de *clubmen*, de mondains, de journalistes, de cocottes, il ne pouvait s'empêcher d'entendre, « mêlées à la grande voix de l'orchestre, leurs imbéciles remarques, de distinguer, parmi la suite d'Elsa, les jumelles d'un distrait qui se penchait sur lui pour lorgner quelque corsage ».

Les temps de la foi étaient décidément révolus. Le boulevard avait élu pour villégiature la petite cité bavaroise. Il ne lui manquait que de grands hôtels et un casino pour rappeler tout à fait quelque station balnéaire ou thermale, Dieppe ou Aix-les-Bains. Le « Tout-Paris » s'y donnait rendez-vous pour y faire une cure de « wagnérisme ». La mode voulait qu'on se promenât dans ses rues aux maisons noircies et qu'on y achetât quelque souvenir, un médaillon du maître, ou sa statuette couronnée de lauriers cueillis sur son tombeau au Wahnfried ou encore quelque bijou fabriqué avec les accessoires de *Parsifal*; puis on hélait un cocher et on montait en landau sur le tertre où le théâtre se dres-

sait, surplombant la vallée. Les trois appels de cuivre résonnaient, invitant les fidèles à pénétrer dans le temple qui, avec ses briques rousses et jaunes et le drapeau bleu et blanc aux armes de Bavière flottant à son faîte, avait l'aspect d'une gare de chemin de fer; on entrait dans la salle grise aux murs et aux colonnes nus, et on y papotait tout comme si on se fût trouvé à l'Opéra de Paris ou à celui de Berlin. Sur le coup de quatre heures, les candélabres électriques s'éteignant lentement, les rires et les conversations déclinaient aussi, et dans le calme impressionnant qui succédait, saisis malgré eux d'un frémissement, ces messieurs et leurs dames étaient forcés d'écouter. Mais on les sentait impatients de l'entr'acte d'une heure qui leur permettrait de se détendre un peu, d'aller montrer leurs toilettes à la Restauration et de potiner dans les brasseries où les plaisantins commandaient des chopes de bière sur le thème du *Cygne* et du *Graal*. Ils faisaient de « l'esprit », critiquaient à tort et à travers, raillaient les vieux wagnériens intransigeants qui ne se sentaient plus en confiance au milieu de cette atmosphère profane...

*
* *

Par reconnaissance pour Nietzsche, pour les joies que la lecture de ses livres lui avait données, Hugues Rebell voulut révéler ce magnifique aristocrate à la France. Il tint la promesse qu'il s'était faite à lui-même de consacrer ses moments de loisir à une traduction et à une étude de son œuvre qui fussent dignes de lui. Il y mit tous ses soins, toute son intelligence, devinant, grâce aux affinités qui l'unissaient à Nietzsche, ses intentions secrètes, découvrant ses jeux de mots sanglants, s'élevant au diapason de ses ironies furieuses, retrouvant enfin, par delà le texte allemand, l'idée inspiratrice, le plan primitif de son œuvre. Il avait déjà publié dans l'*Ermitage* deux fragments de *Also spracht Zarathustra : L'homme supérieur* et *La morale qui rapetisse*, quand dans *le Mercure de France* du 10 décembre 1894, à la rubrique « Échos et communications », son regard tomba sur cette annonce :

On demande des collaborateurs à une traduction des œuvres complètes de Frédéric Nietzsche. Écrire au *Mercure de France*.

Rebell y écrivit une dizaine de feuillets pour exalter Nietzsche et mettre en garde contre une traduction quelconque de ses œuvres.

Nietzsche est avec Renan, Herbert Spencer et Taine, un des adversaires les plus redoutables du bas socialisme qui menace de ruiner tout ce que nous chérissons, disait-il. Ces grands hommes, différents d'esprit et d'attitude, sans le vouloir, sans unir leurs efforts ont fait au fond la même œuvre. Ce sont eux qui, reprenant les traditions des véritables penseurs, d'un Spinoza, d'un Gœthe, nous aideront à guérir les victimes du mal démocratique. Certes, nous n'éviterons pas cette vilaine rougeole, et sans doute les idées (?) de M. Guesde ou celles de Mme Séverine triompheront un moment, mais peut-être l'humanité pourra-t-elle plus tard, sinon avoir une vie conforme à ses instincts, du moins retrouver une noble et virile philosophie. Nietzsche sera alors un des premiers que l'on devra couronner, car nul n'a combattu avec autant de vaillance l'esprit immonde dont nous sommes infectés, cette morale du cœur à l'usage du petit peuple, morale qui était déjà usée à l'époque de la Renaissance et qu'on nous ressert encore aujourd'hui — après Jean-Jacques — comme un remède nouveau, un fortifiant pour relever l'humanité.

Nietzsche est plein de contradictions, et cependant son œuvre a une magnifique apparence d'unité... Plus encore que ses idées, nous devons admirer son âme fière, sa belle ivresse de poète et de philosophe et son amour mystique du monde, qui ne se repose que dans l'idée d'une humanité affranchie de bassesse et devenue divine. Certes, le Slave et le Germain qui persistent en lui nous choquent souvent, nous n'acceptons pas non plus toutes ses idées, mais, helléniste excellent, esprit nourri de la philosophie française du XVIII[e] siècle, Nietzsche n'en est pas moins, au contraire de Tolstoï et d'Ibsen, un écrivain qu'il importe de révéler à la France, et dont il nous faut prendre garde de mutiler l'œuvre en la confiant à des mains barbares...

L'article intitulé *Sur une traduction collective des œuvres de Nietzsche* parut dans le numéro de janvier 1895.

Rebell n'était pas un inconnu pour la rédaction de la revue mauve. Ses livres y avaient été discutés. Jules Renard y avait donné une critique fantaisiste de *Baisers d'ennemis*, et Camille Mauclair, cet étonnant caméléon littéraire qui venait de produire un pastiche de Nietzsche : *Ainsi cria le sang de l'esprit*, rendant compte des *Chants de la pluie et du soleil*, avait écrit que Rebell soutenait « avec une vive intelligence et une finesse habile au paradoxe des causes souvent bizarres,

excessives, difficiles » et qu' « il voyageait de l'audace à la routine, du subtil au violent, du précieux au déréglé avec autorité parfois, avec grâce souvent, avec talent toujours. L'ensemble est un peu voulu, littéraire, systématique et l'on sent que l'écrivain met souvent ses métaphores vives au service de son esprit hésitant. La langue de M. Rebell se porte mieux que sa pensée. Mais c'est un écrivain à considérer et à estimer dont les défauts mêmes sont savoureux. En somme, M. Rebell est quelqu'un et c'est tout ce qu'il faut : l'essentiel n'est peut-être point de se tromper, mais d'avoir sa façon à soi de se tromper, et quand on est soi on a raison. »

Un autre collaborateur du *Mercure de France*, Maurice Beaubourg n'était point de cet avis et trouvait que l'auteur des *Chants de la pluie et du soleil* avait eu tort de prêcher l'*Union des trois aristocraties* où, selon lui, il « avait manifesté le désir de réunir dans une même alliance la noblesse de nom, celle de l'argent et celle de la pensée, Prince de Sagan, le petit Sucrier et M. Ibsen, ou mieux Frédéric Nietzsche. »

Quant à M. Vallette, dans la rubrique : « revue des jeunes », qu'il avait inaugurée à l'*Écho de Paris illustré*, il avait eu l'occasion de noter la « nature très affinée d'artiste » de Rebell et de louer ses « délicates et fluides proses » de l'*Idée libre.*

Libre, le *Mercure de France* l'était aussi et Vallette avait inséré l'article de Rebell sans y toucher, sans même lui demander de retrancher le passage où il disait que cette demande de collaborateurs de bonne volonté qui ne l'eût pas étonné dans les colonnes d'un journal ou dans les pages de certaines revues l'avait vivement surpris dans les feuillets du *Mercure de France.*

Engager ainsi le premier venu à traduire un écrivain de la valeur de Nietzsche, écrivait Rebell, c'est faire descendre l'œuvre intellectuelle au rang des tâches vulgaires, c'est mettre l'art d'écrire de pair avec le blanchissage ou la reliure, dont les ateliers portent parfois cette mention collée sur leurs vitres : « On demande des apprentis ».

Peut-être lui demanda-t-on s'il ne voulait pas se charger de traduire Nietzsche en français. Mais il n'y tenait pas spécialement.

Encore que j'aie pour ses livres une jalouse piété, je serais heureux de voir des écrivains s'intéresser au même travail que moi, avait-il dit. Mais au nom de mon admiration pour Nietzsche je proteste contre cette idée d'une traduction collective confiée à des inconnus... De pareilles tâches ne se commandent pas, on se les impose à soi-même, ce sont besognes d'amoureux où l'industrie n'a rien à voir et où seul est puissant l'instinct qui nous conduit vers elles et nous les fait aimer.

C'est par cet article sur Nietzsche qu'Hugues Rebell débuta au *Mercure de France.* L'accueil qu'on y avait fait à sa prose et celui qu'on lui fit à lui-même rue de l'Échaudé-Saint-Germain l'engagèrent à y collaborer assidûment. En août 1895 il y publiait une virulente et courageuse *Défense d'Oscar Wilde.*

AURIANT.

Dans la rue de Richelieu, à la hauteur de la Bibliothèque Nationale, il y a un écriteau où on lit : BIBLIOTHÈQUE. — SILENCE. M. l'administrateur général devrait le faire déplacer et poser bien en évidence dans la salle dite « ovale ». On y donne l'hospitalité depuis quelque temps à une vingtaine de jeunes personnes, plus ou moins « swing » et « zazou » mais parfaitement sans gêne qui, paraît-il, sont des « chômeuses intellectuelles ». De 9 heures du matin à 6 heures du soir, sous prétexte d'établir je ne sais quelles fiches, ces demoiselles ne cessent de bavarder; ce ne sont, tout le long de la journée, que papotages, chuchotements et petits rires étouffés. Cela devient un véritable martyre que de travailler dans cette atmosphère de bruit et de dissipation. La Bibliothèque Nationale est assez vaste pour qu'on y case ailleurs ces joyeuses commères et M. Bernard Faÿ y gagnerait la reconnaissance des lecteurs sérieux et laborieux.

A.

Autorisation de publication n° 25.

LE DIRECTEUR-GÉRANT : DRIEU LA ROCHELLE.
Imprimerie Chantenay, 15, rue de l'Abbé-Grégoire, Paris-VIe. C. O. 31-1002

H. LARDANCHET

OIS NOUVEAUTÉS :

Gustave THIBON

TOUR AU RÉEL

OUVEAUX DIAGNOSTICS

35 fr.

Le réel pour nous, ce n'est ce qui s'oppose à l'idéal, c'est qui s'oppose au mensonge. »

même auteur :

Échelle de Jacob . 30 fr.

Édouard de LAMAZE

BUGEAUD

n volume in-8º avec portrait, erture illustrée de Pierre Falké. ction « Histoire et Mémoires ».

48 fr.

s la même Collection :

e Miracle d'Henri IV, par J. d'Elbée .... 45 fr.

lirabeau, par L. Caste .... 40 fr.

e Troisième Richelieu, par Fouques Duparc .. 35 fr.

★ ★ ★

NAUFRAGÉE

n volume in-16 illustré de photohies, couverture en couleurs de re Falké, « Collection du Vaste de » .... 32 fr.

Une rescapée du naufrage du IORICIÈRE raconte simplet ce qu'elle a vu et ce qu'elle uffert. »

LYON

CHEZ

CORRÊA

Roman

PIERRE MOLAINE

SAMSON A SOIF

Un moderne Gil Blas.

48 fr.

Essais

MAURICE GARÇON

ESSAI sur l'ÉLOQUENCE JUDICIAIRE

La véritable introduction au Tableau de l'Éloquence judiciaire.

63 fr.

F. H. M. FÉRET, O. P.

L'APOCALYPSE

Un essai magistral.

63 fr.

A. SCHURIG

MOZART

(Traduction et adaptation de J.-G. Prod'homme)

La vie de Mozart.

54 fr.

HUGUES PANASSIÉ

LA MUSIQUE DE JAZZ ET LE SWING

par l'auteur du « Jazz Hot ».

36 fr.

Poésie

CHRISTIANE DELMAS

AU PAYS DE LA-BAS

25 fr.

ŒUVRES

DE

JEAN COCTEAU

Vient de paraître :

RENAUD ET ARMIDE

TRAGÉDIE

3 ex. num. sur chine	250 »
8 ex. num. sur hollande	150 »
50 ex. num. sur alfa	60 »
1.300 ex. num. sur châtaignier ...	36 »

POÉSIE

POÉSIE 1916-1923 (1925)........................	31 20
MORCEAUX CHOISIS, poèmes (1932)..........	23 40
ALLÉGORIES (1941)............................	27 »

ROMANS - RÉCITS

THOMAS L'IMPOSTEUR (1923)................	21 40
MON PREMIER VOYAGE (1936)...............	19 50
LA FIN DU POTOMAK (1940)..................	21 »

THÉATRE

LES MARIÉS DE LA TOUR EIFFEL (1924).........	épuisé
ANTIGONE, précédé des MARIÉS DE LA TOUR EIFFEL (1927)..................................	15 60
LES CHEVALIERS DE LA TABLE RONDE (1937).	23 40
LES PARENTS TERRIBLES (1938)...............	27 50
LES MONSTRES SACRÉS (1940)................	22 »
LA MACHINE A ÉCRIRE (1941)................	25 »

LIVRES ILLUSTRÉS

DESSINS EN MARGE DES CHEVALIERS DE LA TABLE RONDE (1942)........................	90 »

